41e Année. N° 2.

FEB 2 1934

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

15 JANVIER 1934

		Pages.
te de Fels	*Lettre à un futur Président du Conseil.*	241
l Duchon	*Le Rôle historique de Laffitte.*	255
ques Laffitte. . . .	*Souvenirs sur l'Amitié du Roi.*	259
ques Chardonne. .	*Les Destinées sentimentales.* — III. .	285
ert Poulaine. . . .	*Russie et Japon*	319
rges Duhamel. . .	*Le Jardin des Bêtes sauvages* (fin) . .	331
Drieu La Rochelle.	*La Fin d'une Guerre*	349
l Hermant.	*Madame de Krüdener.* — IV.	366
rcel Dutheil	*La Civilisation allemande et le Nombre.*	386
ré Cœuroy.	*Le Phonographe et l'Actualité*	409
Fayard.	*Le Cinéma*	425
lbert-Petit	*L'Histoire*	435
rt Flament	*Le Salon de l'Europe.*	447

Marcel Thiébaut : *Parmi les Livres.*

opyright 1934 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS ***publiera prochainement*** **:**

Le Chant du Monde

par JEAN GIONO

Le Sac de Livres

par SOMERSET MAUGHAM

Le Redressement du Pouvoir exécuti et le Métier de Premier Ministre

par JACQUES BARDOUX

Mes Missions en Belgique

par le général BRÉCARD

Le Pillage du Budget

par STÉPHANE LAUZANNE

Les Dernières Années de Pauline Borghèse

par G. LACOUR-GAYET

LETTRE

D'UN FRANC-MAÇON EN SOMMEIL

A

UN FUTUR PRÉSIDENT DU CONSEIL

Mon vieux Fargeot,

Je m'imagine ton étonnement en trouvant au bas de cette lettre une signature dont je t'ai depuis si longtemps déshabitué. Je tiens à te rassurer dès les premiers mots. Je ne suis pas l'ami de jeunesse qui vient à son tour, après tant d'autres, te réclamer la récompense due aux services que j'ai pu, dans un passé lointain, rendre à de nombreux frères et amis et même, je ne crains pas de l'affirmer, à notre grande association maçonnique, pilier d'angle de notre édifice républicain.

Ah! j'aurais beau jeu à évoquer nos communs souvenirs du bon combat ardemment mené pour le triomphe de l'idée laïque et l'avènement de la République des camarades. Remontons à l'époque où, moi, médecin sans malades et vague chroniqueur scientifique, toi, avocat sans causes, aspirant à une situation administrative dans la bureaucratie d'État, le vénérable sénateur Piedagnel-Nestalas nous distingua et nous introduisit chez les fils de la veuve. A partir de ce moment, tout nous devint facile. Dans ta bourgade natale tu commenças à donner des consultations juridiques à tous les ennemis de la noblesse et du clergé, à plaider pour tous les mauvais garçons, braconniers, fraudeurs et contre-

bandiers de la contrée. Champion de la petite bourgeoisie, encouragé par les fonctionnaires locaux qui te redoutaient, l'aire de ton influence s'était étendue rapidement jusqu'aux extrêmes limites de l'arrondissement où tu multipliais les conférences sur l'invariable thème anticlérical avec digressions sur le désarmement universel et l'impôt sur le revenu.

Tu ne jurais que par Combes et, quand il fut éclipsé, Caillaux et Briand devinrent tes dieux.

Quant à moi, plus modeste, je m'étais attaché à ta fortune et faisais passer dans notre grand quotidien régional, *La Dépêche de Narbonne*, le compte rendu de tes manifestations oratoires où je faisais mousser l'ascendant de ton éloquence, la pureté de ta doctrine, la ferveur de ton zèle anticlérical, la sincérité de la haine que tu portais aux curés.

Il n'en fallait pas moins pour tenir en respect les purs qui ne cessaient de signaler la présence régulière de ta femme à la messe. Évidemment, la fortune qu'elle t'avait apportée jointe à ses parentés dans le monde des ci-devant, n'était pas pour nuire à ton ascension, puisqu'un appoint des voix de droite procurées par la famille de tes beaux-parents assura ta première élection très disputée. Mais il y aura toujours des militants qui n'aimeront pas ces contradictions-là.

Bref, comme tant d'autres de nos camarades, tantôt aidé par les sectateurs de Karl Marx, tantôt épaulé par les suppôts d'un modérantisme rétrograde, tu as fait une brillante carrière dans les couloirs du Palais-Bourbon. Tu as conquis tes grades de ministrable, tu es devenu ministre. Et te voilà candidat à la Présidence du Conseil.

Pendant que tu te guindais ainsi, sans défaillance, à la force d'un poignet souple et robuste, à la première situation de l'État, tu n'as cessé — j'aime à te rendre cette justice — de me tendre la main et de chercher à m'entraîner avec toi sur les cimes du régime parlementaire.

Mais je n'étais pas fait pour d'aussi glorieux destins. Petit à petit, je me suis enlisé dans la douce et terne existence du médecin de campagne. Je connais les joies du propriétaire rural grâce à un mariage avec l'héritière d'un modeste domaine suffisant à mon ambition. J'ai cultivé en même temps mon champ, les lettres et la philosophie. Je n'en ai pas moins

suivi avec attention, tel le sage de Lucrèce sur son promontoire, le cours des événements politiques.

C'est ainsi que je ne t'ai plus donné signe de vie et que j'ai laissé pousser l'herbe sur le chemin de notre vieille Loge *Concorde et Fidélité*, où je suis depuis plusieurs années en sommeil.

Tu vois en moi un homme content de son sort, mais très inquiet sur celui de son pays. C'est ce dernier sentiment qui me met la plume à la main et qui m'incite à renouer nos vieux liens. Puisque tu es en possession d'agir sur les événements, tu ne trouveras pas, j'en suis sûr, inopportunes et déplacées quelques réflexions ruminées en pleine vie rurale, pendant les paisibles soirées passées en compagnie de mes livres.

***

En gros, puisque de votre aveu même vous êtes en train de vous noyer, de perdre le régime et la nation avec vous, j'ai à te dire que je ne reconnais plus dans vos faits et gestes ce puissant instinct de conservation qui jusqu'ici avait servi votre oligarchie entre toutes les autres.

C'est un cri d'alarme que je fais monter vers toi.

Quoi! Vous occupez une position inexpugnable dans le pays du monde où peut-être les richesses abolies se reconstituent le plus vite.

Allez-vous donc périr du « mal d'argent », cette maladie honteuse des gouvernements qui les prive de l'équilibre et leur ôte tous leurs moyens?

A cette pensée, le sang me reflue au cœur. Non, vraiment, ce serait par trop stupide. A quoi songez-vous? Quel avenir envisagez-vous?

Il y a en France une École Dirigeante, la plus solidement implantée qui soit au monde.

De cette École Dirigeante, investie de l'omnipotence politique, tu es l'un des principaux officiants. Avec une persévérante habileté presque sans exemple dans l'histoire des peuples anciens et modernes, notre École nationale a triomphé de toutes les résistances intellectuelles et morales. Elle a creusé la fosse de l'opposition et de la Contre-

École qui, à peu de chose près, ont cessé d'exister ou tout au moins de compter. Elle a opéré petit à petit ce comble de maîtrise, ce chef-d'œuvre incomparable de l'art politicien : la conquête de la Droite.

De temps à autre, des cabinets tels que ceux de MM. Poincaré et Tardieu semblent y contredire.

Mais ce n'est là que Simulacre et Apparence.

La prétendue opposition, avec d'autres logomachies, fait la même politique, suit la même doctrine que l'École Dirigeante dont elle exerce parfois l'intérim pour la ramener bientôt au pouvoir plus prestigieuse et incontestée que jamais. On l'a bien vu très nettement encore pendant le dernier débat financier à la Chambre. L'opposition s'y est-elle manifestée sous les espèces d'un contre-projet original, dressant doctrine contre doctrine, système contre système, et capable d'imprimer un tressaillement à un pays frappé de léthargie? Elle s'est bornée à déposer des amendements. Et M. Louis Marin, dont l'audace effraie parfois ses amis, en avait apporté un plein sac. Ce n'était pas bien redoutable pour vous. Qu'est-ce en effet qu'un amendement, sinon une adhésion implicite aux principes?

Vous n'êtes arrivés que 160 à la Chambre au mois de mai 1932. Forte minorité, la plus forte, mais minorité quand même. Vous n'en exercez pas moins — assez mal d'ailleurs — le gouvernement avec le concours de vos seuls adhérents. Si gouverner s'entend uniquement d'occuper la place et de conserver le pouvoir avec ses bénéfices, je n'ai rien à dire. Mais, gouverner, à ce que j'imagine, c'est, dans la conjoncture actuelle surtout, faire face victorieusement aux difficultés intérieures et extérieures. Évidemment, c'est l'hypothèque socialiste qui vous gêne et vous écrase. Les socialistes vous ont fourni, au renouvellement législatif, l'appoint décisif dans 71 ballottages. Vous ne leur avez rendu la politesse que dans 40 circonscriptions. Vous êtes ainsi leurs prisonniers avec cette particularité que l'incohérence habite parmi eux depuis le schisme et que les directions qu'ils vous impriment sont devenues flottantes.

Vous gouvernez mal et à de certaines heures vous ne gouvernez pas du tout. Après la chute de trois ministères radi-

caux-socialistes notre cher et éminent ami Édouard Herriot, vrai Jean Bouche-d'Or pour la franchise, déclarait, à la date du 1er décembre dernier, que nous étions en présence d'une « crise de gouvernement ».

D'autres personnages consulaires sont allés plus loin. Ils ont parlé d'une crise de régime. Affirmation que nous retrouvons dans la déclaration ministérielle du président Chautemps. Il n'a constitué son cabinet, dit-il, que pour défendre le régime républicain.

Propos bien inconsidéré, bien imprudent, à mon humble avis. Qui songe à renverser la république parlementaire, hormis les royalistes dont les moyens d'action paraissent encore si limités? Chautemps ne me semble pas avoir brillé par l'adresse en la circonstance avec son discours de panique prononcé devant une Chambre où, sur 615 députés, on compte tout au plus une demi-douzaine de royalistes avérés. A moins qu'il n'ait entrevu à sa gauche, le péril des institutions. Ce qui, selon moi, serait avoir de bons yeux. Mais, mon cher camarade, que devient la fameuse devise inscrite sur tous nos étendards électoraux : « Pas d'ennemis à gauche »?

Au fond, il n'est pas d'autre question à se poser actuellement. Par qui, et par quoi sommes-nous menacés, nous, l'oligarchie régnante? Est-ce par l'inoffensive opposition de droite qui a fini par adopter notre programme et notre doctrine, et qui ne nous chicane plus que sur certains détails d'application?

Allons donc, et trêve de plaisanterie!

Sachons mieux ce que nous sommes, ce que nous valons et ce que nous pouvons.

Apprenons à mieux connaître la solidité de notre établissement politique fondé sur le roc.

Après la guerre, nous aurions dû succomber cent fois sous d'âpres et féroces prises à partie, tant nous avions encouru de responsabilités à raison de notre aveuglement et de notre imprévoyance. Nous aurions dû ramasser toutes les rancunes. C'est à peine si nous avons été mis en pénitence — très douce — de 1919 à 1924. Nous sommes revenus en 1924 comme si rien n'eût été. C'est que nous sommes toujours l'École Dirigeante. Nous tenons fortement en mains — et tu le sais mieux que

moi — tous les leviers de commande. Tu n'ignores pas et tu devrais te rappeler à quoi nous devons cette admirable fortune politique.

A notre solidarité d'abord. Jamais nous ne jetons un camarade par-dessus bord, à moins qu'il ne nous y oblige. Baïhaut, dans le temps, s'il n'eût commis la sottise inconcevable d'avouer, serait redevenu ministre. Plus récemment nous avons réintégré dans nos cadres, avec avancement, et Malvy et Caillaux, et tous les camarades qui avaient eu des malheurs pendant la guerre. Et dans ces derniers temps nous n'avons lâché Gaston Hullin qu'après l'avoir décoré d'un sous-secrétariat d'État.

Ce n'est rien encore d'être solidaire, mais nous détenons le secret de faire concourir notre solidarité à l'accroissement et au maniement de la centralisation la plus formidable d'intérêts que la puissance publique ait réalisée en aucun temps et sous aucune latitude. Y a-t-il si grande différence à faire, hormis la liberté de mener tapage et de protester par la plume et par la parole, entre les régimes dictatoriaux d'Allemagne ou d'Italie et le nôtre?

Quelle est donc la catégorie sociale qui, en France, ait réussi à garder à l'encontre de l'État quelques parcelles d'autonomie? Voici que les agriculteurs eux-mêmes ont dû abdiquer leur vieille tradition individualiste au profit de l'économie dirigée. Par qui dirigée? Parbleu : par nous, les *beati possidentes*.

Jusqu'ici nous avons tenu la paysannerie solidement garrottée dans une organisation apparemment corporative, mais en réalité politico-administrative de la profession agricole.

La finance? Elle est l'objet de notre exécration. Nous ne pouvons moins faire en public, que de déclamer contre les manieurs d'argent et les ventres dorés. Le mur d'argent de 1925 restera à jamais inscrit dans les fastes de notre parti. Nous rééditons contre la Haute Banque cosmopolite le sévère jugement du feu Duc d'Orléans, mais c'est sans grande conséquence. Ça ne nous empêche pas de compter dans nos rangs des Stern, des Dreyfus, et des Patenôtre. La finance internationale nous fait sentir le besoin que nous avons

d'Elle quand le « mal d'argent » nous tient. Mais nous la rançonnons dans l'occasion et c'est à savoir de nous ou d'elle qui des deux asservit l'autre.

Au surplus quelle raison aurions-nous de la redouter? L'État français n'a-t-il pas absorbé dans ses trois principales caisses : caisse des dépôts et consignations, caisse nationale d'amortissement, caisse des assurances sociales, la plus grande partie de l'épargne publique. Le premier banquier et assureur de France, c'est l'État. Or, l'État c'est nous. Encore une fois qui nous ferait obstacle et contrepoids. Les grandes compagnies de chemins de fer? Mais elles viennent de perdre le dernier vestige d'indépendance en acceptant la présence d'un délégué de l'État dans leurs conseils d'administration.

Les grands capitaines d'industries, les magnats de l'industrie lourde, les firmes coloniales et les raisons sociales démesurées? Mais ils dépendent, plus qu'un humble artisan, de l'État dont ils sont les fournisseurs et les clients.

On pourrait continuer indéfiniment l'énumération sans rencontrer un seul corps intermédiaire, une seule force sociale qui ne subisse l'emprise de l'État : c'est-à-dire en fait de l'École Dirigeante.

Tout vient de l'État, tel que nous l'avons conçu et réalisé et tout remonte vers lui.

Oui, nous avons assis notre domination sur des bases inébranlables.

***

Et, dans cette persuasion, je viens te demander par quel prodige d'imprudence et d'erreur vous travaillez si bien à démolir l'œuvre de vos mains et à imiter, dans leur folie suicidaire, tant d'oligarchies — à commencer par la vieille monarchie française détruite par nos glorieux ancêtres — que le mauvais état de leurs finances a conduites à leur perte.

La confiance s'est retirée de vous, et l'on estime à plus d'une trentaine le nombre de milliards cachés et thésaurisés qui se refusent à vous. Cependant vous faites de la fausse monnaie comme Philippe le Bel.

Vous allez compromettre votre situation exceptionnelle

par une sorte de dévotion fétichiste à un système barbare et oppressif de fiscalité qui n'a pour lui que le patronage de Karl Marx et qui entretient les meilleurs contribuables dans un état permanent d'irritation et de révolte.

En vérité, l'on dirait que l'impôt personnel global et progressif sur l'ensemble des revenus, a toute la valeur d'un dogme, qu'il faut maintenir au prix de n'importe quel sacrifice; c'est l'arche d'alliance, c'est le palladium, c'est le voile de Tanît. Un livre récemment écrit par l'un de nos sympathisants sur la justice fiscale en donne l'impression la plus nette.

Et cependant ces théories-là ne sont-elles pas à l'opposé de la doctrine révolutionnaire? Nieras-tu que le premier mouvement de nos grands ancêtres ait été d'inscrire la fiscalité personnelle sur la liste des destructions nécessaires? Jamais les Français ne se résigneront à cette tyrannie. Et si les modérés tout à leurs divisions intestines, tantôt aveugles et tantôt poltrons, étaient capables d'esprit politique, quelle belle campagne ils pourraient mener contre nous en s'intitulant le seul parti républicain défenseur des principes de 89?

Tel est, mon vieux camarade, le sentiment qui m'a mis la plume à la main. Je suis terrifié de l'incompréhension de nos états-majors. De leur aveu même ils vont à une catastrophe financière, qu'ils avaient cent fois le moyen de s'épargner et d'épargner au pays, n'étaient leur fidélité mystique à un impératif catégorique marxiste, et leur terreur des socialistes.

Mais, Proudhon, le père du socialisme français, qui valait bien Karl Marx, a toujours professé que la fiscalité personnelle se résoudrait en mystification amère pour la démocratie française.

Mais Caillaux lui-même, le père de l'impôt sur le revenu, ne conçoit plus aucune fierté de son enfant. Il ne va pas jusqu'à le renier, mais il épanche en de nombreux articles sa douleur de le voir si mal tourner. Lui non plus n'avait pas voulu cela. Si bien qu'en 1925, il s'est donné un second enfant : l'emprunt exempt de l'impôt général sur le revenu. Franchement, quand on y songe, on en vient à penser que l'École dirigeante serait mieux inspirée en renouvelant un peu sa doctrine.

Oui. Mais voilà : des idées. Où les prendre? C'est ici que commence la difficulté. Elle est bien grande pour des parlementaires et surtout des ministres si occupés dans les couloirs et les commissions qu'il leur reste à peine le temps de lire, en taxi, les manchettes des journaux. Nous sommes mieux partagés à la campagne : nous lisons les articles des journaux et même, le croirais-tu, ceux des Revues.

Dans l'une d'entre elles dont tu as peut-être entendu parler, la *Revue de Paris*, j'ai trouvé exposé tout un système financier qui m'a paru assez nouveau. Comme l'auteur est nettement anti-étatiste, je n'ai pas besoin de te dire que j'ai considéré tout d'abord ses études avec une profonde aversion. Mais il faut savoir maîtriser ses dégoûts. Les meilleures médecines ne sont pas les plus sucrées. Quelques-unes des solutions proposées dans cette revue (au nom de la politique expérimentale — c'est une expression qui n'est pas si bête à une époque comme la nôtre) m'ont semblé intéressantes. Pourquoi ne tenterions-nous pas de nous les approprier? Outre qu'il est agréable de prendre quelque chose aux adversaires, ces propositions, il faut le reconnaître, ne seraient pas toutes des hérésies aux yeux des fidèles servants du credo maçonnique.

Oh! sans doute parmi les propositions exposées dans la *Revue de Paris* il en est qui ont leur pointe dirigée vers l'étatisme et qui menacent par conséquent certaines positions confortables, acquises par nos frères. Cela ne m'échappe pas, mais cela ne fait aucun tort au caractère pratique et réaliste de telle autre. Celle par exemple d'assurer le succès foudroyant de l'emprunt déjà annoncé, en le déclarant exempt à toujours de l'impôt sur le revenu et des taxes successorales au premier degré. Les obstinés doctrinaires de notre parti verraient leurs objections anéanties avant d'avoir pu les exposer. Et l'argent thésaurisé sortirait tout seul de ses sombres retraites dans une atmosphère de confiance et de pacification. Ce serait un vrai Locarno fiscal. Du coup le redressement financier serait plus qu'à demi fait et par ce biais habile l'impôt personnel serait frappé à mort sans qu'il en coutât rien à notre mystique de stérilité.

N'est-ce pas une chose à prendre en très sérieuse considéra-

tion, si, comme vous paraissez le croire et comme vous l'avez dit, ton Président et toi, une crise de régime est au bout de la crise financière.

Les suggestions pour en sortir et en finir sont venues de deux côtés.

L'une, qui a pris naissance à l'extrême gauche, devrait, en bonne logique, avoir toutes chances de vous rallier tous, toi et tes collègues.

Dans le débat qui a précédé la chute du Cabinet Sarraut on a entendu le socialiste Bedouce — un pur, un dur, celui-là, mon cher camarade — s'étonner que les ministres proposassent des économies qu'il dépendait d'eux de réaliser dans leurs administrations s'ils prenaient la peine d'en étudier les rouages. Je ne vois pas qu'on ait rien objecté à cette remarque pleine de sens. Pourquoi en effet, les ministres se montrent-ils de perpétuels promoteurs de dépenses et jamais d'économies? Pourquoi n'usent-ils jamais de la faculté de procéder eux-mêmes aux retranchements qui sont possibles sans aucun texte législatif nouveau.

D'un autre côté, mais d'aucun autre, on trouve la campagne concomitante du *Matin* et de la *Revue de Paris*.

Le Matin a institué une chronique quotidienne des abus et des gaspillages, fort utile en vérité. Quant aux critiques de la *Revue de Paris* elles forment un corps de doctrines et de propositions bien liées et bien ordonnées prêtes pour la mise en vigueur et dictées par la politique expérimentale.

***

C'est à cette double source qu'il faudrait, à mon avis, venir puiser, nonobstant les vaines criailleries de la démagogie socialiste. Nous sommes assez forts et je souhaiterais d'en affermir en toi la conviction, pour changer de méthode et renverser notre politique fiscale.

On ne se figure pas ce qu'une habile adaptation de la personnelle-mobilière, affublée si l'on veut d'une étiquette nouvelle, ce que le retour à la fiscalité sur les choses et au procédé indiciaire feraient affluer d'argent dans les caisses de l'État sans mal et sans douleur, sans aigrir l'humeur des fonction-

naires et les rejeter du côté de la révolution syndicaliste, en nous épargnant toutes les complications et toutes les déceptions de l'impôt personnel.

Dira-t-on que ce serait de la part de nos amis capituler devant la réaction? Des mots! Comme si la pire rétrogradation n'avait pas été d'en revenir en 1915 à la fiscalité d'ancien régime.

Rien, rien, encore une fois, mon cher camarade, si ce n'est l'absurdité de notre système fiscal et une crise financière qui est surtout une crise de confiance née de ce système, ne menace le régime, quoi que vous en disiez dans des propos de pure inconscience.

On n'aperçoit aucun indice d'un ordre nouveau cherchant à se faire jour. On a beau interroger l'horizon politique de la France. La silhouette d'un Mussolini, d'un Hitler, d'un Pilsudski, d'un Mustapha Kemal, ne s'y profile pas. Mais, au sein de l'École Dirigeante, pas le moindre symptôme d'un renouvellement de pensée. Seuls, les réflexes de l'estomac semblent la mouvoir. Garder l'assiette au beurre pour une clientèle de parasites sociaux, serait-ce donc l'unique mobile des cinq premiers ministères radicaux-socialistes qui viennent de se succéder sur une scène où, selon toute probabilité, tu es appelé à occuper le numéro 6 ou 7. Au fond, peu m'importe. Je te le répète, j'ai beaucoup réfléchi. J'admets qu'une oligarchie ait pour souci essentiel de sauvegarder sa précieuse existence, mais il faut qu'elle ne laisse pas dépérir la fonction gouvernante. Ce n'est pas moi qui souhaite la fin d'un régime que j'ai coopéré à fonder avec toi dans la petite mesure de mes talents. Je raisonne comme les 22 millions de Français ruraux, de la psychologie desquels je suis tout pénétré. On sait ce que l'on a. On ne sait pas ce que l'on aurait, disent-ils.

Même sous le manteau écarlate du radicalisme, nous sommes des conservateurs de la chose publique et de la chose sociale. Nous n'avons d'autre politique que celle de Candide : cultiver en paix et avec fruit si possible, notre jardin.

Mais nous en avons assez et même trop, d'une fiscalité vexatoire et oppressive, qui nous tient dans un état de trouble et de fièvre perpétuelle et qui, pour tout dédommagement, aboutit à une mystification bouffonne. Nous en avons assez des propriétaires d'autos qui, par la grâce d'on ne sait quel dieu

mystérieux, renouvellent le miracle du sous-lieutenant de *la Dame Blanche* en achetant un château sur leurs économies et en faisant du tourisme intensif avec un revenu égal ou inférieur à 30 000 francs. Nous en avons assez et même trop des anciens ministres qui, au lendemain d'une philippique indignée contre les « déserteurs de l'impôt », exigent et obtiennent le déplacement du contrôleur de leur circonscription jugé trop sévère par les assujettis. Nous en avons assez parce que ces anomalies nous procurent l'impression d'une immense duperie recouvrant l'immoralité et la corruption.

Laisse-moi rire des sept ou huit cents millions que vous avez inscrits dans votre projet de redressement financier comme produit essentiel de la répression des fraudes fiscales. Vous savez bien que vous ne récupérerez pas grand-chose et qu'il manque à votre fiscalité, pour donner ce que l'on s'en promettait avant qu'elle existât, d'être appliquée impartialement à toutes les catégories sociales sans exceptions.

La répression des fraudes fiscales? Jusqu'à quel point la pousserez-vous? Et d'abord il y faudra affecter un personnel beaucoup plus nombreux de contrôleurs, d'inspecteurs, d'inquisiteurs. Encore des parties prenantes. Encore un supplément de dépenses. Le jeu en vaudra-t-il la chandelle? Assurément non, car tu sais bien que les sénateurs et les députés sont partisans d'une inquisition sévère, pourvu qu'elle s'exerce dans la circonscription des autres.

Il demeure entendu qu'une immunité spéciale protège leur secteur particulier et ils seront les premiers — et toi-même en tête — à entraver dans leur tâche les nouveaux prospecteurs de revenus cachés.

Vous subissez, quand il s'agit d'impôts, l'emprise des syndicats cégétistes. Et vous en êtes arrivés à perdre le contact avec les ruraux qui restent toujours le nombre et la force, s'ils mènent moins grand tapage. Jamais, ils ne se résigneront à la fiscalité personnelle et c'est de là, mais de là seulement que pourrait vous venir le danger véritable d'éviction et de dépossession.

Mon cher camarade, puisque tu es devenu un personnage consulaire, écouté et respecté, je me persuade que je ne t'aurai

pas alerté en vain. Vous êtes l'École Dirigeante, vous avez la primauté. Il n'y a que vous. Ce n'est que par vous qu'une réforme peut s'accomplir. Ne mettez donc en danger ni vous-même, ni le régime, ni la France, par respect d'une utopie éclose dans le cerveau fumeux du nabi Mordechai *alias* Karl Marx. N'exposez pas la Nation au péril d'un coup de tête qui lui ferait chercher dans une revision aventureuse de la Constitution des économies dont il ne dépend que de l'exercice normal du pouvoir ministériel de doter la France. Qu'un esprit nouveau, fait de réalisme et de pragmatisme, prévale parmi nous. De la fiscalité personnelle délivrez-vous...

Cet esprit nouveau n'a-t-il pas soufflé au mois d'août dernier au Congrès international des partis radicaux et démocratiques à Sofia?

Quel dommage que notre Herriot ait été empêché de redire au Congrès de Vichy les excellentes choses qu'il a articulées là-bas :

« Le radicalisme est une doctrine qui prend la science « comme méthode et la morale comme but.

« Nous voulons appliquer la méthode de la science, observer « les faits, car les idées évoluent, appliquer l'analyse et viser à « la justice avec cette sensation que notre idéal est peut-être « lointain mais qu'il faut atteindre ce qui est réalisable et reje- « ter ce qui est chimérique...

« La politique, c'est l'art de servir les hommes et non de « les exploiter.

« En résumé, comme base l'observation scientifique, comme « but la morale : deux pôles entre lesquels on peut évoluer. « Notre règle : marcher vers l'avenir, comprendre et agir. »

Fortement pensé et harmonieusement exprimé.

Sais-tu bien, mon cher Camarade, que cela ressemble furieusement à la politique expérimentale, qui peut ainsi s'enorgueillir d'un nouveau parrain. Il me semble que le langage d'Herriot doit lever tes scrupules.

Méthode scientifique, observation des faits, rejet des chimères. Le salut est dans le programme de Sofia.

Adopte-le et prône-le.

C'est un bon conseil enveloppé dans une cordiale évocation de souvenirs et un sincère témoignage d'affection.

P.-S. Au moment de clore cette lettre à la date du 21 décembre 1933, je prends connaissance de la discussion au Sénat du projet ministériel de redressement financier.

Le ministre des Finances déclare :

« Pour réduire les dépenses dans les années à venir, il faudra qu'on se décide à fixer un plafond pour certaines lois dont les charges sont sans cesse croissantes. »

Et voilà tout ce que l'on peut trouver de constructif dans les projets de ce personnage consulaire si compétent et si averti.

« Il faudra, dit-il, dans les années à venir fixer un plafond. »

Si plafond il y a, je serais d'avis qu'on le fixât tout de suite, puisqu'il menace de s'écrouler sur tout notre édifice. Et d'ailleurs, dans cet édifice ce n'est pas seulement le plafond qui doit être étayé. Je crois que le parquet et les murs ont bigrement besoin de réparations.

La maçonnerie n'a-t-elle donc plus d'architectes?

SEGOUFFIN

***

Nous laissons à nos lecteurs le soin de faire telles conjectures qu'il appartiendra sur l'origine de cette lettre, s'ils n'en apprécient pas la logique et les conclusions.

FELS

LE RÔLE HISTORIQUE DE LAFFITTE

On n'a pas accordé jusqu'ici à Laffitte la place qu'il est en droit d'occuper dans la galerie des personnages historiques. Ce que sait de lui le grand public est si vague que son nom serait tombé dans l'oubli sans la légende de l'épingle, inventée à plaisir, sans le souvenir des messageries Laffitte et Caillard, qui sont l'œuvre de son frère, enfin sans le nom de Maisons-Laffitte, donné à la commune de Maisons-sur-Seine moins à cause de lui qu'en l'honneur de son neveu Charles qui avait là son écurie de courses.

Il est d'autres hommages qui sont plus légitimement dus à ses mérites et qui lui sont en partie refusés. Nous voudrions établir avec impartialité son bilan.

Du reste la place qu'on ne lui a pas accordée, Laffitte la réclame dans ses œuvres posthumes; mais il la réclame avec une telle acrimonie, un tel contentement de soi, qu'on est tenté de réagir et de ne rien lui concéder. « C'est lui qui a tout fait! » écrivait il y a peu de temps l'un de nos plus récents ministres des finances, irrité par les Mémoires de Laffitte.

Il n'a pas tout fait, mais il a joué le rôle décisif dans trois grands événements relatés par nos annales financières, politiques et économiques.

Dans nos annales financières on attribue généralement au comte Corvetto et au baron Louis la restauration des finances de l'État, en 1815; on oublie Laffitte; on le passe complètement sous silence et l'injustice est manifeste.

A cette époque la Chambre Introuvable voulait inaugurer les budgets du règne par la banqueroute; Laffitte, qui n'est pas alors député mais que le roi appelle comme expert à la commission consultative du budget, propose au contraire de rétablir d'abord le crédit de la France et de satisfaire ensuite, par un emprunt devenu possible, à tous les engagements du Trésor. Il apporte un plan détaillé que soutiennent Corvetto et le duc de Richelieu. « Si le plan que je propose, dit-il à la commission, vous paraît salutaire et s'il peut seul retirer la France de l'abîme dans lequel elle est tombée, ce sera au roi à décider s'il veut sacrifier la France à la Chambre ou la Chambre à la France. » La Chambre refuse le plan de Laffitte et le roi la dissout le 5 septembre 1816.

A cette occasion Laffitte réclame son dû à l'histoire : « La France, dit-il, ne s'en doute vraisemblablement pas, c'est pourtant à moi, — à moi tout seul — qu'elle doit ses bonnes finances et l'ordonnance du 5 septembre qui nous délira des Introuvables. »

Dans le *Journal des Débats*, M. de Lanzac de Laborie, songeant à ces propos, s'est exprimé en ces termes : « Il ne fut point sans doute, comme il s'en vante au détriment de Decazes, le véritable auteur de l'ordonnance de dissolution du 5 septembre 1816, mais il joua un rôle de premier plan dans la négociation des emprunts qui procurèrent l'assainissement des finances et la libération du territoire. »

On peut constater, sans faire tort à Decazes, que la Chambre ayant refusé le budget préparé par Laffitte fut dissoute par le roi, que ce même budget sauveur fut adopté par la Chambre suivante et que les finances du pays furent mises par ce moyen sur le chemin d'une complète restauration. Casimir Périer salua Laffitte du nom de « fondateur du Crédit Public » et tel est son premier titre à la célébrité.

A-t-il été ensuite, comme il le prétend, le chef de l'opposition libérale?

On le conteste. Mais à supposer que dans les réunions politiques qui se tenaient chez lui « il fît plutôt figure d'Amphytrion que d'Agamemnon », sa qualité de chef des opposants n'en était pas moins si ordinairement reconnue que

Louis XVIII disait en manière de plaisanterie : « La Maison de Bourbon est en guerre avec la maison Laffitte. »

Quoi qu'il en soit, la question est secondaire et nous passons tout de suite au second événement important dans lequel Laffitte a joué le rôle décisif, c'est-à-dire à la révolution de 1830 et à l'avènement de Louis-Philippe. Les historiens s'accordent à reconnaître que Laffitte y prit une part considérable. Ce n'est pas assez dire. Il a réellement donné la couronne au duc d'Orléans. Les détails qu'il fournit sont si précis qu'il faut bien cette fois se rendre à l'évidence. Nous le suivons pas à pas dans la préparation, l'organisation et l'exécution de son entreprise.

Nous voyons d'abord, pendant les Trois Glorieuses, son hôtel de la rue d'Artois (aujourd'hui rue Laffitte), servir de quartier général aux révolutionnaires. Il y reçoit Lafayette, le jour où, scène horrible, on a placé un cadavre sur le trône de l'infortuné Charles X : la proclamation de la république paraît imminente, car les chances d'Henri V sont illusoires. Chef des républicains, Lafayette est le maître de Paris. Mais Laffitte obtient du général qu'il renonce à la république et qu'il accepte pour roi le duc d'Orléans. Immédiatement Laffitte s'occupe de rallier le public parisien à cette candidature « en la faisant prôner » dans une campagne de presse.

Le 30 juillet, à cinq heures du matin, il s'entretient de son projet avec un journaliste aujourd'hui bien oublié, M. Larréguy.

« Au même instant, dit-il, arrivent MM. Mignet, Thiers et Carrel. — Allons, dis-je aux deux premiers et à Larréguy, mettez-vous là autour de cette table ronde. Écrivez : le duc d'Orléans a fait ceci, il fera cela; parlez de 1789 et de la Souveraineté nationale, n'oubliez pas de ressusciter Jemmapes et Valmy et surtout n'oubliez pas son parapluie et son chapeau gris afin que l'on remarque le contraste avec les autres. Le style, comme il vous plaira; j'y tiens peu si le fond est démocratique. Ce chef-d'œuvre lu, revu et corrigé, partit aussitôt pour l'impression. Thiers se chargea du *National*, Mignet se chargea du *Courrier*, Larréguy du *Journal du Commerce*. Voilà mon héros lancé. »

Après le public il faut convaincre la Chambre. Laffitte

obtient des deux cents députés, qui l'ont choisi comme président, qu'on fera monter le prince sur le trône sans consulter la nation, car la république sortirait des urnes. Enfin, quand tout a été organisé par ses soins, il conduit le lieutenant-général à l'hôtel de ville pour y recevoir la consécration populaire.

Laffitte, en cette occurence tout au moins, ne se vante pas : il a bien été un faiseur de roi.

En dehors de la politique il a eu le mérite de mener à bien une troisième entreprise, en fondant la Caisse générale du Commerce et de l'Industrie, grande banque de circulation, au capital de cinquante-cinq millions, qui draina les capitaux oisifs dans tous les départements pour les prêter aux commerçants et aux industriels. Née de son génie financier cette institution a orienté la vie économique du pays vers les grandes sociétés de crédit modernes.

Déjà, sous la Restauration, Laffitte en avait eu la première idée afin de combler le vide laissé par la Banque de France qui n'était alors « qu'une simple banque de dépôts pour Paris. » « Votre établissement manque à la France, lui avait dit M. de Villèle, son succès est certain, il vous fait le plus grand honneur et je vous supplie de vous en occuper. » Pour des raisons diverses, il n'avait pas pu donner suite à ce projet qu'il reprit vingt ans plus tard. « J'ai foi dans mon œuvre, dit-il à ses actionnaires le 15 juillet 1837, et je verrai, je n'en doute pas, s'établir le Crédit Commercial comme j'ai vu s'établir le Crédit Public. » Et il termine ses Mémoires par cette phrase empreinte d'une juste fierté : « Que d'autres réussissent après moi à former de grands établissements de crédit, il me restera la gloire de l'avoir entrepris. »

« C'est là sans doute en effet, écrivait dernièrement une plume autorisée, le meilleur titre de Jacques Laffitte au suffrage de la postérité. »

PAUL DUCHON

SOUVENIRS

SUR L'AMITIÉ, LES BIENFAITS ET LA CAUTION DU ROI

Les pages de Laffitte que nous publions aujourd'hui complètent quelques chapitres de ses Mémoires, entre autres ceux qui sont intitulés *Le duc d'Orléans, le Mois de Miel, Ministère du 3 novembre 1830, le Roi fait enregistrer la vente de la forêt de Breteuil, Présidence manquée.*

On y trouvera comme dans tous ses écrits, un récit vif et passionné, des anecdotes spirituellement contées, assaisonnées d'un sel, il est vrai, très amer.

Le début de ces Souvenirs fera connaître la grande méfiance avec laquelle les amis politiques de Laffitte, « teintés de républicanisme », et groupés autour de Lafayette, accueillaient le nouveau monarque. Que pouvaient-ils espérer, disaient-ils, d'un Bourbon, même prodigue de promesses libérales, puisque Henri IV, « le meilleur de la famille », après avoir promis de se soumettre aux Parlements s'était rendu maître de tout « en gardant son épée ».

On assistera ensuite à une scène de comédie royale, c'est-à-dire à la formation du ministère Laffitte, le 3 novembre 1830. Pour en comprendre la force comique, il faut savoir que dans une entrevue secrète Louis-Philippe s'était concerté avec Casimir Périer, Molé et le baron Louis, dans le but de faire essuyer les plâtres de la nouvelle monarchie par un ministère Laffitte, dont ces trois hommes d'État ne feraient point partie, de façon à ne pas affaiblir leur autorité personnelle dans un gouvernement sans prestige, dont le rôle devait être composé de négociations humiliantes et de compromissions avec les émeutiers. Il fallait obtenir de Laffitte qu'il formât son ministère. Il s'y refusait parce que sa banque embarrassée réclamait sa présence. C'est alors que le Roi simule la plus grande colère contre Périer et Molé, qu'il accuse de l'avoir abandonné. Pendant cette scène Louis a soin de pleurer de fausses larmes sur le malheur du Roi, obligé « de se jeter à la rivière » faute de pouvoir constituer un ministère. Dupin, Bignon, Sébastiani tremblent de perdre leur portefeuille, le maréchal Gérard s'afflige d'une carence gouvernementale si contraire à la mentalité

d'un soldat, et Dupont de l'Eure a l'air grave d'un homme qui flaire une supercherie.

Dans la dernière partie de ses explications, Laffitte fait ses comptes avec le Roi. Après avoir prêté deux fois son assistance à son ministre, Louis-Philippe, effrayé des conséquences de ses actes, l'a deux fois précipité dans les plus grands embarras.

Laffitte l'accuse à ce propos d'ingratitude et de cupidité, mais comme il a eu l'heureuse idée de transcrire pour nous la riposte du Roi « on pourra juger sur pièces ».

Les deux adversaires entendus, chacun prendra parti selon son sentiment.

Qu'on était donc heureux et content le lendemain de la révolution de Juillet! Le mois d'août a été le mois de miel à Paris. Vous n'y étiez pas? Oh! que j'en suis fâché pour vous! Car jamais il ne se verra une comédie pareille; et bien jouée, je vous en réponds; le premier acteur surtout, — le roi — faisant des merveilles.

Au Palais-Royal, il se montrait à chaque instant, sur la terrasse, aux fenêtres, au balcon; c'étaient des cris étourdissants, des chansons républicaines! Il riait, parlait à tous, chantant même jusqu'à extinction de voix.

La foule était immense autour de ce palais.

« Gare! Gare! » s'écriaient, mais doucement, les cochers des ministres qui se rendaient quatre fois par jour au Conseil; ces cochers se carrant sur leur siège comme de grands citoyens, et les ministres mettant la tête à la portière, peut-être par un autre sentiment que celui de la modestie.

« Gare! Gare donc! comme criait ce laquais d'un grand seigneur, Monseigneur veut qu'on n'écrase personne. »

Monseigneur, ai-je dit; eh non! pas encore. Peste! Il n'y aurait pas fait bon. Les bourgeois avaient alors grand intérêt à ne pas s'afficher comme plus nobles que le peuple; plus tard nous verrons; le lange se met toujours selon la circonstance. « Le peuple, le souverain, le maître », m'avait dit l'Empereur lors des Cent Jours; à une autre époque il m'avait parlé différemment.

En ce mois de miel, on ne disait donc pas « Monseigneur », mais au peuple on disait « Messieurs », aux gardes nationaux « mes chers concitoyens », aux soldats « mes braves camarades ». On était en grande confiance les uns avec les autres.

« Les peuples, me déclarait le nouveau souverain, ne sont défiants que parce que les rois les ont toujours trompés. Laissez-moi faire et vous verrez. »

Au conseil des ministres, on prenait toujours mon avis, le roi disant : « Il faudra voir ce qu'en pense M. Laffitte. » Dames d'honneur et aides de camp m'assuraient que le roi n'avait jamais aimé personne autant que moi.

Cependant M. Fain[1], son secrétaire particulier, me dit, un jour, que Dupont de l'Eure et moi ferions bien de nous tenir sur nos gardes.

« Les services que vous avez rendus au roi, me dit-il, ne sont rien, croyez-le bien; il se préoccupe uniquement de ceux que vous pourrez lui rendre encore. Le mois de miel touche à sa fin. »

Qu'est-ce que cela voulait dire? Je n'en savais rien.

Cependant, autour du Palais-Royal, c'était toujours la même cohue, les mêmes cris, les mêmes chansons, mais les gens dont les yeux étaient exercés me faisaient remarquer quelque différence dans la composition des personnes qui formaient la foule : il y avait plus de gardes nationales et beaucoup moins de vestes, de blouses et de casquettes.

Manuel, me disait-on, devrait, s'il était encore de ce monde, écrire à Louis-Philippe la même lettre qu'il avait écrite à Louis XVI. Il ne s'agissait pas de Manuel, mon ami, l'homme des Cent Jours, celui qui fut plus tard empoigné par ce commandant de gendarmerie, vicomte de Foucaud, qui avait voulu m'empoigner moi-même, il y avait peu de temps par ordre de M. de Polignac en vertu des Ordonnances; non, on faisait allusion à un autre Manuel, brave homme aussi, quoique républicain, procureur syndic de la Commune de Paris, sous le maire Pétion, en 1792.

Ce Manuel[2] avait écrit à Louis XVI une lettre ainsi conçue :

Sire,

« Je n'aime pas les rois; cependant je viens vous donner

1. Le baron Fain, historien, secrétaire archiviste de Napoléon Ier en 1806, secrétaire de Louis-Philippe en 1830; plus tard administrateur de la liste civile; député du Loiret en 1834.

2. Louis-Pierre Manuel fit partie de la congrégation des Doctrinaires. Procureur syndic de la Commune de Paris, il prit une part active aux insurrections du

un bon avis. Les courtisans peignent les rois de profil quand ces derniers sont borgnes; moi, je leur dis la vérité en face. Depuis que le pouvoir exécutif est entre vos mains, il est comme le cheval de bronze de la Place Louis XV qui a toujours le pied levé et qui ne marche jamais. Il y a du danger pour vous. Prenez-y garde. »

Et l'on prétendait que si ce Manuel vivait encore il pourrait faire une seconde édition de sa lettre.

Je ne comprenais pas, en vérité, quelle pouvait en être la raison. Pourquoi sous Louis-Philippe « le cheval de bronze » n'aurait-il pas marché? Louis-Philippe n'était pas dans les mêmes conditions que Louis XVI; on ne pouvait établir aucune comparaison entre eux; honnêtes gens tous les deux, ils n'avaient pourtant aucun motif pour agir de la même manière : l'un avait perdu le pouvoir par la première révolution, l'autre l'avait gagné par la seconde. Louis XVI avait donc intérêt à empêcher la première révolution de se consolider afin de regagner ce qu'il avait perdu, Louis-Philippe avait au contraire intérêt à faire marcher le seconde révolution afin de conserver la conquête qu'il venait de faire. Le malheureux Louis XVI n'avait aucun précédent pour l'avertir qu'il était dangereux de vouloir refaire le passé, Louis-Philippe en avait plusieurs qui depuis un demi-siècle devaient lui servir de leçon. La façon dont il avait assuré le départ de Charles X prouvait d'ailleurs que le nouveau roi avait profité de ce dernier exemple, car ce n'était pas dans l'intention de l'imiter, probablement, qu'il venait de le conduire à la porte.

Il m'en donna bientôt la preuve. De même que je racontais aux uns et aux autres tout le bien qu'il faisait pour qu'on eût de lui une opinion favorable, de même je lui rapportais tout le mal que certaines gens en disaient, afin qu'il écartât les soupçons par une sage conduite. Je lui parlai donc « du cheval de bronze » et du sens qu'y attachaient ses accusateurs. Il ne me répondit pas comme Henri IV : « Mes prédécesseurs

20 juin et du 10 août 1792. Député de Paris à la Convention, il demanda la déchéance de Louis XVI et fit transporter ce prince et la famille royale au Temple. Mais, ayant refusé de voter la mort du roi, il fut déclaré suspect et fut guillotiné.

ne vous ont donné que de belles paroles, moi, avec ma jaquette grise, je vous donnerai des effets, je suis tout gris en dehors et tout d'or en dedans. » Mais il me dit :

« *J'ai fait le mort* pendant quinze ans; cela m'a bien réussi; laissez-moi le faire encore pendant quelque temps; ayez un peu de confiance et vous serez content. »

De la confiance, moi, j'en avais, et beaucoup; malheureusement ce n'était pas moi qu'il fallait convaincre.

A peine avais-je fait connaître cette excellente réponse à mes amis qu'ils éclatèrent contre lui au lieu de se calmer. « Il fait le mort! — disaient-ils, — c'est la preuve de sa trahison, de sa perfidie. Comment n'y voyez-vous pas l'aveu de sa dissimulation et de son projet de vous prendre pour complice? Comment! malgré les hommes qu'il a choisis pour gouverner, les Guizot, Molé, Périer, Sébastiani, vous avez encore confiance en lui? Et vous ne voyez pas que Dupont, et vous, vous n'êtes là que pour l'aider à nous tromper? A votre âge, monsieur le bon, n'avez-vous pas honte de vous y laisser prendre? »

Je leur répondais : « Eh oui! à mon âge, tout monsieur le bon que je suis, je ne cède pas à de mauvaises pensées. Raisonnons. Il a fait le mort pendant quinze ans : pourquoi? Parce qu'il n'a pas voulu conspirer contre sa famille. Il veut le faire encore : est-ce pour tromper le pays? Non, certes. Il ne dissimule que pour tromper l'étranger, afin d'avoir le temps de se mettre en mesure. La révolution a dispersé notre armée, ne faut-il pas qu'il la rétablisse avant de s'expliquer? Ses ministres font en secret la propagande démocratique en Europe : Guizot s'entend à ce sujet avec Garnier-Pagès[1]; le général Fabvier[2] délivre à la guerre autant de feuilles de route que l'on en demande, et Girod de l'Ain[3] autant de

1. Louis-Antoine Garnier-Pagès, député de l'Eure, siégeait à l'extrême gauche. Il fut plus tard maire de Paris en 1848, ministre des Finances, puis, après le 4 septembre 1870, membre du gouvernement de la Défense nationale.

2. Général baron Fabvier, alors commandant de la place de Paris. Avait fait sous l'Empire la campagne de Saxe et signé la capitulation de Paris. Impliqué dans des conspirations militaires sous la Restauration, il avait quitté la France et combattu en Grèce contre les Turcs. Rentré en France, il avait été l'un des combattants de Juillet, puis nommé chef d'état-major du maréchal Gérard ministre de la guerre. Pair de France en 1845.

3. Baron Amédée Girod de l'Ain, alors préfet de police. Député d'Indre-et-Loire, avait été l'un des combattants de Juillet. Plus tard pair de France.

passeports que l'on en veut. Louis-Philippe lui-même n'a-t-il pas donné cent mille francs de sa cassette au général Torrijos pour qu'il aille détrôner son cousin le roi d'Espagne Ferdinand VII[1]? A cette occasion il a même répondu à M. Chevalon qui était chargé de porter l'argent au général et qui lui demandait ce qu'on ferait du roi d'Espagne lorsqu'il serait prisonnier :

— Oh! pour celui-là, je vous l'abandonne, car c'est le plus mauvais coquin que je connaisse!

Je disais encore à mes amis :

« Vous lui reprochez sa conduite envers sa famille? Quand l'a-t-il trompée? Est-ce en 1814, lorsqu'il a refusé de prendre la place de ses aînés? En 1815, lorsqu'il les a suivis dans l'exil? En 1823, lorsque Talleyrand voulait lui donner la couronne[2]? Il l'a prise en 1830, cela est vrai, mais après que ses parents l'avaient jetée par terre, et longtemps après les avoir avertis, leur disant : « Si vous voulez vous perdre, je ne suis pas obligé de vous suivre. »

A ces raisonnements, qui me paraissaient sans réplique, j'ajoutais d'autres considérations : Louis-Philippe n'avait aucun préjugé de naissance, il l'avait prouvé en 1792, en servant volontairement contre les rois dans les armées de la république; il disait à qui voulait l'entendre, lorsque nous l'avons forcé malgré lui à devenir roi : « Je vivrais heureux sous la république, *bourgeois de la rue Saint-Honoré.* »

J'avais affaire à des gens entêtés.

« Tout cela, répliquaient-ils, c'est de l'hypocrisie. Henri IV, le meilleur de la famille, avait déclaré qu'il était disposé à se mettre sous la tutelle des parlements. N'ayant point accompli cette promesse, il écrivit plus tard confidentiellement, à ceux qui le lui reprochaient, « qu'il gardait son épée ». Celui-ci fait de même : il garde Guizot.

« Guizot à l'intérieur, Molé à l'extérieur, s'entendent comme larrons en foire pour faire de vous leur dupe. Talleyrand dirige le roi par l'intermédiaire de Sébastiani. Tout a

1. Ferdinand VII se trouvait en lutte avec des émeutiers que la révolution de Juillet avait encouragés.

2. Laffitte a raconté cette intrigue dans ses *Mémoires*, p. 219-221. Talleyrand n'y prit aucune part sérieuse.

été arrangé entre eux le 31 juillet, avant qu'il ne prît la couronne. »

Je m'affligeais de voir mes amis ne pas rendre plus de justice au roi et à Talleyrand. Pouvais-je supposer que ce dernier conseillait au souverain de faire ce qui a fait chasser son prédécesseur?

Que Napoléon, après la Terreur et le faible Directoire, se soit cru assez nécessaire pour établir le despotisme, nous l'avons vu et à peine pouvons-nous le croire, malgré son génie, son caractère de fer et ses triomphes; que Charles X, menacé par les carbonari et poussé alors par les émigrés et les prêtres, ait cru pouvoir refaire le passé et conquérir le pouvoir personnel en interprétant mal l'article 14 de la Charte, on pouvait l'admettre à la rigueur; mais prêter un pareil projet à Louis-Philippe qui n'avait pour lui ni les victoires comme Napoléon, ni la légitimité comme Charles X, ni la sympathie de l'Europe, du clergé et de la noblesse, en vérité cela n'était pas raisonnable.

Dans tous les cas je ne risquais rien : si je venais à m'apercevoir que l'on cherchait à nous tromper, je donnerais ma démission et je resterais président de la Chambre pour me replacer à la tête de l'opposition.

Mais j'écartais cette hypothèse invraisemblable.

Au printemps prochain, disais-je, nous aurons cinq cent mille soldats sous les armes et un million de gardes nationales; il faut le temps de les organiser; il faut donc que le roi « fasse le mort », puisque les grandes puissances sont prêtes. Au printemps le roi pourra parler et la France reprendra son rang et sa prépondérance. Qui doute que la Sainte-Alliance soit renversée? Et avec elle les traités de 1814 et de 1815? Qui pourrait s'y opposer? Serait-ce l'Angleterre avec sa dette, ses radicaux, son Irlande, et la révolution sociale qui la menace? La Russie, avec ses embarras d'Orient et sa population de vingt millions de Polonais disposés à s'unir à nous en secouant le joug qui les écrase? Est-ce la Prusse avec son duché de Posen et ses quatre millions de catholiques sur les bords du Rhin qui n'oublient pas qu'ils ont appartenu à la France? Est-ce l'Autriche, embarrassée par sa Galicie, sa Hongrie, et son duché de Milan qui ne tardera pas à se soulever avec l'Italie? Pour le moment la Belgique et l'Espagne sont déjà en fermen-

tation. Il n'y a qu'une chose à faire : c'est de savoir attendre.

Ainsi, de bonne foi, je défendais le roi et tentais de le justifier auprès de mes amis fort irrités à l'idée qu'il faisait le mort pour duper les auteurs de la révolution.

Je le défendais également sur un autre terrain.

— Vous avez vu, — disais-je, — les vestes, les blouses, les casquettes? Vous avez entendu les cris, les applaudissements, les chansons, le sang impur? Il ne vous a échappé ni une poignée de main, ni une embrassade. Tout cela était assez populaire, je pense, et allait au delà de ce que vous attendiez de lui. Eh bien! il fait encore mieux maintenant, et comme le général Lafayette il nous promet un gouvernement à bon marché.

— Six millions de liste civile? Y pensez-vous? — a-t-il dit, — deux millions, c'est bien assez, M. Bavoux[1]. Il n'en faut pas davantage pour un trône populaire entouré d'institutions républicaines. Je conserve d'ailleurs ma fortune personnelle : mes enfants ne doivent pas être une charge pour l'État[2].

Il est tout aussi économe sur les domaines de la couronne.

— Que voulez-vous que je fasse, — a-t-il demandé, — que voulez-vous que je fasse, M. Bavoux, des Tuileries, du Louvre, de Versailles, de Saint-Cloud, de Compiègne, de Fontainebleau et de Rambouillet? Je n'en veux pas. J'ai bien assez du Palais-Royal, de Neuilly, et du château d'Eu, sans me charger de ces inutiles dépendances. Que l'État garde ceux des domaines qui sont bons à conserver et qu'il vende les autres au profit du Trésor!

Quel bon roi nous avions au mois d'août 1830! Et comme j'avais raison de le défendre contre les attaques de mes amis!

Mais quand le soupçon s'en mêle, c'est le diable! et c'est tous les jours à recommencer. C'est maintenant son mot de

1. Nicolas Bavoux, député de la Seine. Professeur de droit à Paris sous la Restauration, il avait été poursuivi au criminel pour son enseignement, et son cours avait été suspendu. A été plus tard préfet de police et député du Jura.

En citant ce dialogue, Laffitte veut mettre en opposition cette modeste demande du roi avec celle de dix-huit millions qu'il fit un peu plus tard et qui lui fut accordée.

2. Louis-Philippe a été le premier de nos rois qui ait refusé de laisser annexer sa fortune personnelle au domaine de la Couronne. Cette dérogation aux antiques coutumes de la monarchie française a été la base du décret de 1852 signé par M. de Persigny et portant confiscation des biens des princes d'Orléans.

« catastrophe » qui fait un beau tapage : à moi de l'expliquer.

Il est d'usage, vous le savez, qu'à chaque changement de règne le nouveau titulaire adresse une lettre autographe à tous ses confrères pour leur en donner avis. Dans la lettre que Louis-Philippe écrivit à l'empereur Nicolas, il crut devoir employer le mot de *catastrophe* en parlant de la révolution qui venait de le placer sur le trône. Ces lettres sont d'ordinaire tenues secrètes, mais Nicolas, dont il n'était pas cousin quoiqu'il l'appelât son frère, lui joua le mauvais tour de la faire insérer dans la *Gazette* de Saint-Pétersbourg.

Il n'en fallut pas davantage pour soulever, parmi mes amis, une violente tempête contre le roi. Appeler « catastrophe » notre glorieuse révolution! C'était une insulte, une trahison, une lâcheté!

— Non, — disais-je. — Que veut dire révolution? Mettre en haut ce qui était en bas. Que veut dire catastrophe? Mettre dessous ce qui était dessus. On doit se servir de l'une ou de l'autre expression selon la personne à laquelle on s'adresse. Qu'il eût écrit, je suppose, aux peuples espagnol, italien ou belge, pour les engager à suivre notre exemple, il aurait dû leur dire : « Nous avons fait notre révolution, faites la vôtre. » Mais il s'adressait à un autocrate, ami de la légitimité, il ne pouvait donc lui dire : « Une révolution m'a mis à la place du souverain légitime. » Il fallait par conséquent qu'il désignât cet événement comme une catastrophe.

Malgré ces bonnes raisons, « la catastrophe » restait sur le cœur de bien des gens. Les esprits méfiants s'en prenaient aussi aux ministres : on reprochait à Guizot son voyage à Gand, à Dupin sa visite à Saint-Acheul[1], à Molé son vote pour la mort du maréchal Ney, à M. de Broglie la loi du double vote, à Louis la conspiration des trois abbés en 1814, à Sébastiani de n'avoir pas toujours marché droit dans l'opposition libérale, à Périer d'avoir été nommé ministre par Charles X. Du maréchal Gérard[2] on ne disait rien, mais, en le supposant bon, il n'y avait que trois ministres sur quatorze qui méritaient la confiance des hommes de la révolution.

1. A Saint-Acheul les Jésuites ou Pères de la Foi tenaient un collège florissant et fameux, objet de toutes les colères de la gauche.

2. Le général Gérard fut nommé maréchal de France le 17 août 1930.

Les choses en étaient là lorsque je reçus du roi la lettre suivante :

« J'ai besoin de causer un instant seul avec vous, à mon aise. Pourriez-vous vous arranger pour venir me voir à quatre heures et demie? Je dis quatre heures et demie pour me sauver ma promenade; mais si vous le voulez plus tôt cela me serait égal, il suffirait que vous me le fissiez dire. Je vous ferais de grand cœur bien d'autres sacrifices! Mais si quatre heures et demie vous conviennent, ne me faites rien dire, je vous attendrai. »

LOUIS-PHILIPPE
mardi 4 septembre.

Pauvre homme! Se priver de sa promenade pour ne pas me déranger! Il me ferait de grand cœur bien d'autres sacrifices! Et on l'accusait de vouloir me tromper!

***

Hélas! peu de temps s'écoula avant que je fusse obligé de déchanter. La grande comédie du mois de miel prit fin avec la nomination de Talleyrand comme ambassadeur à Londres : le roi commençait sa politique extérieure personnelle, contraire aux aspirations du pays. J'en conçus tout naturellement quelque appréhension pour l'avenir. Je ne pouvais m'empêcher de penser : le roi se dit plus patriote que Dupont, aussi républicain que Lafayette, et pour cela il a de bonnes raisons, mais moi c'est à l'œuvre que je connais l'ouvrier, et depuis quelque temps son travail ne me convient guère.

Dépité, j'attendais avec impatience le jugement des ministres de Charles X pour me retirer, lorsqu'un beau jour mes associés vinrent me prévenir, qu'en raison de la crise financière les plus fortes maisons de banque étaient devenues vulnérables, que la mienne était particulièrement menacée en raison de l'animosité des légitimistes qui, retirant leurs dépôts, faisaient fuir la confiance, et qu'il était nécessaire que je quittasse le pouvoir pour reprendre la direction de mes affaires.

Immédiatement je portai ma démission au roi, croyant bien avoir l'occasion tant désirée de laisser voguer sans moi cette maudite galère politique.

Malheureusement j'eus la faiblesse de céder aux supplications du roi qui, afin de me conserver dans le ministère, m'acheta secrètement la forêt de Breteuil pour le prix de dix millions, dont six millions payés comptant firent face aux nécessités les plus urgentes de ma caisse. Et je commis non seulement la faute de rester dans ce premier ministère, mais celle encore plus grande de former et de présider ensuite celui du 3 novembre.

Pendant la formation de ce second ministère il se passa une scène qui m'est toujours restée présente à l'esprit.

Casimir Périer et Molé avaient promis de faire partie avec moi d'un ministère mixte où la droite et la gauche auraient chacune leur part équitable. Le lendemain je trouvai l'ancien ministère assemblé dans la salle du Conseil : toutefois M. Périer et M. Molé n'y étaient pas. Dupont avait une attitude grave, le maréchal Gérard paraissait affligé, le général Sébastiani était morne, Dupin et Bignon laissaient luire dans leurs yeux la crainte et l'espérance, le baron Louis pleurait comme un enfant. Ils étaient tous assis.

Le roi seul était debout.

Violemment agité et tenant deux lettres dans sa main, il se promenait à grands pas dans l'appartement. Dès qu'il m'aperçut, il vint à moi, désespéré, et me dit avec amertume :

— Vous savez ce qui s'est passé ce matin : je croyais avoir convaincu Périer et pouvoir nous entendre, mais j'ai été abusé par la plus noire hypocrisie. Voici sa lettre. Il m'écrit qu'il me donne sa démission. M. Molé aussi. Ils ne viendront ce soir ni l'un ni l'autre au Conseil.

Vivement choqué d'un pareil procédé, j'allais répondre. Il ne m'en donna pas le temps.

— Qu'en dites-vous? Est-ce perfide? — dit le roi. — Est-ce impertinent? De la part de M. Périer cela ne m'étonne guère; mais de la part de M. Molé c'est me traiter un peu trop sans façon. Il ne me manquait ce matin que deux ministres, ceux de l'Intérieur et de l'Instruction publique et maintenant j'ai de plus à chercher celui des Affaires étrangères. Où les trouver? Que faire? Que diront demain les députés, les journaux, la garde nationale? Les ambassadeurs écriront à leurs Cours... Car enfin je ne suis pas roi si je ne puis trouver des ministres.

Il s'arrêta tout à coup, se posa à la manière de Louis XIV et s'écria d'une voix tonnante :

— Mais je suis roi et j'aurai des ministres! Oui, j'en aurai malgré vous, messieurs Périer et Molé! Et malgré vous-mêmes, — ajouta-t-il en s'avançant le poing fermé vers le tapis vert autour duquel nous étions rangés, — dussé-je fermer la porte et ôter la clef de la serrure.

Mon sang-froid contrastait singulièrement avec ces menaces, ces frayeurs, cette colère.

— Allons, messieurs, — dis-je, — puisque nous voilà érigés en conclave, asseyons-nous et votons.

Mon calme fit rire le roi et, bras dessus bras dessous, il vint s'asseoir à côté de moi. J'allai d'abord au fait : à la composition immédiate du ministère.

— Restez-vous, Dupont?

— Oui, si vous entrez.

— Et vous, M. Louis?

— Je ne puis pas : j'ai des engagements avec Périer.

— Des engagements! — s'écria le roi, — c'est donc une ligue?

Il se lève et aussitôt, me prenant violemment par la main, il m'entraîne vers la pièce voisine. C'était la salle du trône. Me montrant le trône, il me dit :

— C'est vous qui m'avez mis là. Vous seul, contre mon gré. Je ne le voulais pas[1]. Vous m'avez perdu, moi et toute ma famille. Que devenir? Que puis-je faire maintenant? Je vais être la fable du pays et de l'étranger. Je n'ai que deux partis à choisir si vous ne réparez pas le mal que vous m'avez fait : *me retirer à Neuilly* ou *me jeter à la rivière.*

Je crus qu'il allait faire comme il le disait et je lui répondis tout ému : « Je prends les sept portefeuilles. »

— Je suis sauvé! — s'écria-t-il. Et me prenant entre ses bras il me transporta jusqu'au Conseil.

Il fallait battre le fer pendant qu'il était chaud et j'improvisai sur-le-champ mon ministère.

1. Conscient des bontés qu'avaient eues pour lui Louis XVIII et Charles X, le duc d'Orléans a beaucoup hésité devant l'usurpation. Laffitte le mit en demeure de choisir entre un passeport et le trône. « Le passeport, dit Laffitte, lui aurait été fort cher, car il ne pouvait emporter ses domaines dans son portefeuille; il devait donc se décider à accepter la couronne afin de ne pas devenir une seconde fois maître d'école. »

Qui fut content? Je vous le demande. Qui a vu et entendu Louis-Philippe exprimer alors ses sentiments pour moi ne pouvait douter de sa reconnaissance. Le lendemain, au Palais-Royal, en présence de madame Adélaïde, il me dit, le poing fermé et les yeux levés vers le ciel : « Jamais! jamais! je ne pardonnerai à ceux qui m'ont abandonné. Jamais! jamais! je ne me séparerai de celui qui s'est dévoué pour me sauver. »

***

Quinze jours plus tard, manquant à sa parole, le roi fit enregistrer l'acte de vente de la forêt de Breteuil, pour lequel il m'avait promis le silence du secret. Le bruit courut aussitôt que je vendais mes immeubles par nécessité et les retraits se succédèrent à ma banque avec une rapidité désastreuse.

Il me fallut emprunter sept millions à la Banque de France.

Je sentais plus que jamais la nécessité de quitter le ministère pour sauver ma maison, d'autant que plusieurs choses venaient me faire douter de la sincérité du roi au moment où je me perdais pour sauver son trône perpétuellement menacé par l'émeute. Deux choses surtout me faisaient douter de la sincérité de son attachement et de celle de ses principes politiques. Son attachement? Je ne comprenais pas comment il avait pu manquer à sa parole pour la vente de ma forêt. Ses principes politiques? Il ne s'expliquait pas clairement sur ce que faisait M. de Talleyrand à Londres. Quant à M. de Talleyrand lui-même, j'avais perdu confiance en lui. Songez donc! sa réputation n'était pas fameuse. Grand seigneur, évêque et démocrate en 1789, il chanta la messe au Champ-de-Mars, assisté de l'abbé Louis, sur l'autel de la patrie; mis en fuite par la bourrasque du 10 août, il revint à la première éclaircie, sous le Directoire, et célébra l'anniversaire du 21 janvier à l'hôtel des Affaires étrangères; il passa de là au service d'un soldat heureux et l'aida à jeter les représentants du peuple par les fenêtres (ce que fit aussi le général Sébastiani); gorgé d'or sous l'Empire, il conspira cependant contre Napoléon, servit ensuite la branche aînée et le voilà maintenant dévoué à la branche cadette.

C'était assez inquiétant lorsque j'y réfléchissais.

J'étais plongé dans ces fâcheuses réflexions lorsque mes associés vinrent faire auprès de moi une nouvelle démarche. Il leur manquait six millions pour faire face à nos engagements et ils me prévenaient que ma présence était nécessaire pour sauver la situation. Je décidai de donner cette fois ma démission sans délai.

Le roi m'avait toujours dit qu'il ne voyait que deux Présidents du Conseil possibles : moi, tant que je voudrais l'être, M. Périer ensuite. Je priai donc ce dernier de passer chez moi.

— M. Périer, — lui dis-je, — il faut que vous me rendiez sur-le-champ un bien grand service.

— De quoi s'agit-il? Vous me paraissez bien agité. Parlez! vous m'effrayez.

— Vous savez de quels embarras la funeste publicité de la vente de ma forêt a frappé ma maison. Je croyais en sortir par l'emprunt que j'ai fait à la Banque de France, or mes associés me préviennent à l'instant qu'il leur faudra encore de cinq à six millions.

— Rien de plus facile que de vous les procurer.

— J'ai en effet le triple en valeurs pour servir de garantie, mais mes associés ont perdu la tête, il faut que je vole à leur secours et que vous ayez la bonté d'aller prévenir le roi que je suis obligé de prendre ma retraite.

— Vous retirer? Vous? Y pensez-vous? Comment vous remplacer?

— Il ne dépend que de vous de prendre ma place.

— Moi? Je ne le peux pas plus aujourd'hui que je ne le pouvais le 3 novembre, vous le savez bien, à cause de l'esprit public encore surexcité.

— Je vous supplie de prévenir le roi que je cesse demain d'être ministre. Mon système politique n'est pas le sien, tôt ou tard je devrai prendre le parti de me retirer, il vaut donc mieux le faire de suite et qu'on l'attribue à mes embarras personnels.

— Vous retirer immédiatement après Dupont et Lafayette, c'est impossible : ce serait provoquer des récriminations contre le gouvernement.

— A qui la faute? Je n'accuse ni ne défends personne, je m'en vais par la nécessité de mes affaires, voilà tout.

— Mais par cela seul vous accuseriez le roi. Est-ce qu'il peut vous laisser partir pour cette raison? Puisqu'il est la cause du mal, ne doit-il pas le réparer?

— Je ne demande rien à personne.

Vous dire à quel point M. Périer était tourmenté par la crainte d'être forcé de me succéder au ministère serait fort difficile. Il se porta garant des bonnes dispositions de tout le monde, du roi, des Chambres, de Talleyrand...

— Soit, — lui dis-je, — mais mes associés sont au bout de leur rouleau et je pars pour les sauver.

— Écoutez, il faut absolument que j'arrive à dissiper vos inquiétudes. Vous n'êtes dans l'embarras que pour en avoir tiré les autres. C'est au roi qu'il appartient de vous en tirer à son tour. Je m'en vais et je reviendrai d'ici trois heures pour vous tranquilliser.

Au lieu d'aller annoncer ma démission au roi, comme je le lui demandais, il se rendit auprès de mes associés pour s'informer de ma véritable situation. Il vit que j'avais remboursé près de quatre-vingt-dix millions dans l'espace de quatre mois, que je n'avais que six millions à rembourser encore, qu'il nous resterait plus de vingt millions de bonnes valeurs à négocier, et enfin que nous posséderions dix millions après que tout le monde aurait été payé!

— Mais c'est superbe! — dit-il à mes associés ;— de sorte que si le roi vous prêtait six millions vous n'auriez plus rien à craindre?

— Avec six millions nous répondons de tout et M. Laffitte peut rester tranquillement au ministère.

Heureux de connaître cette situation, M. Périer s'adressa à la Banque de France qui lui répondit qu'elle consentait à me prêter encore six millions, mais sous la caution du roi[1], parce que j'avais engagé mon hôtel de Paris et mon domaine de

1. C'était la seconde fois qu'on sollicitait la caution de Louis-Philippe pour rétablir les affaires de son ministre. La première fois, à la fin de novembre 1830, c'est M. Aguado qui demande au roi de garantir l'apport de Laffitte, fixé à huit millions, dans la constitution d'une nouvelle banque destinée à renflouer la première. Le roi refusa. Le récit de l'audience a été fait ici même (Voir la *Revue de Paris*, numéro du 15 juillet 1933, p. 291-293).

Cette fois, en janvier 1831, c'est la Banque de France qui demande la garantie du roi pour le prêt de six millions nécessaires à Laffitte.

Maisons pour sûreté de mon premier emprunt. Enchanté de son succès, M. Périer revint m'en rendre compte :

— La Banque prête les six millions, le roi les cautionne, vous pouvez vivre tranquille, — me dit-il, — tout est arrangé.

— La caution du roi? Je n'en veux pas. Après son manque de parole je ne veux rien lui devoir.

— Est-ce que vous lui devriez quelque chose? Après les immenses services que vous lui avez rendus, vous ne voulez pas qu'il vous rende à son tour un service aussi mince!

— Non. J'ai perdu ma considération commerciale, je veux la reconquérir : décidément je ne suis plus président du Conseil.

M. Périer parut effrayé de ma résolution qu'il se flattait d'avoir vaincue. Après quelques réflexions mordantes qu'il me fit sur la conduite du roi, qui, prodigue de promesses et de beaux discours, avait été surnommé *Le Bavard* par les journaux satiriques, je dis à Périer que je ne songeais pas à faire des reproches à Louis-Philippe en m'en allant.

— Vous, c'est bien, — me répondit-il, — moi non. Encore aujourd'hui, alors qu'il vous doit tout, il fait mille difficultés. Croiriez-vous que la Banque de France lui demande de vous cautionner, et qu'il ne veut engager que la liste civile? Ah! *le Sacré Bavard*! Il a les mœurs d'un cuisinier qui jette le citron après l'avoir pressé!

***

M. Périer fut au Palais-Royal rendre compte du résultat de notre conversation. Il ne parla, je pense, ni du sacré bavard ni du cuisinier, mais il conseilla sans doute au roi de m'envoyer chercher et de ne pas consentir à ma retraite. Car il revint me dire que le roi ne se coucherait pas avant de me recevoir, et que je ne pouvais pas me dispenser d'aller lui faire une visite.

J'y fus donc à dix heures du soir, et je le trouvai seul dans son cabinet, déshabillé et prêt à se coucher sur deux matelas placés sur un canapé, ayant pour robe de chambre une vieille redingote cannelle.

Il me parut bien préparé à l'explication qu'il allait avoir

avec moi et de mon côté je m'apprêtai à soutenir l'assaut. Il attaqua aussitôt.

— Vous voulez donc me quitter?

— La nécessité m'y force. J'ai beaucoup perdu : je ne dois pas compromettre mon honneur.

— La nécessité? Non. Il ne s'agit que de trouver six millions. Je les garantis, la Banque les donne. Nulle raison pour refuser ma caution et pour vous retirer en me donnant un brevet d'indifférence et d'ingratitude.

— Telle n'est pas mon intention.

— J'aime à le croire; mais mes ennemis en profiteront pour se livrer aux plus indignes commentaires. « Il fallait à M. Laffitte six millions, — diront-ils — , et il a dû se retirer pour se les procurer. Pourquoi? Parce que le roi n'a pas voulu s'engager par crainte de les perdre. » Ils auraient tort, mais votre retraite leur donnerait raison.

— Non. Vous m'avez acheté ma forêt lorsque vous ne vouliez pas acheter et que j'avais besoin de vendre. J'étais donc alors votre obligé et vous étiez quitte de toute reconnaissance. Si l'enregistrement m'a été si fatal depuis, c'est qu'on vous a induit en erreur par des mensonges. Mais ce beau trait n'en existe pas moins en votre faveur et je serai toujours prêt à le reconnaître.

— Eh bien! acceptez donc les six millions en réparation.

— Je ne le puis pas, Sire. Je ne me plains de personne. On ne me doit aucune réparation.

— Savez-vous qu'il y a de l'orgueil dans votre manière de procéder? Rendre service à tous et ne pas vouloir qu'on vous en rende! Serait-ce même un véritable service que je vous rendrais? Une caution n'est pas un payement. Et d'ailleurs que d'avantages pour moi! Voyez : votre maison peut de cette façon se liquider sans vous, vous ne me quittez pas, vous accomplissez ainsi le vœu le plus cher de ma vie. Plus tard vous réorganiserez votre maison comme vous le voudrez et nous vivrons toujours ensemble.

Je suis faible, le gaillard est fort adroit. Il m'embrasse avec transport et sonne vivement M. Fain qui accourt.

— M. Fain, — dit-il, — tout est d'accord, voici l'acte que j'ai signé, M. Laffitte est toujours le meilleur de mes amis,

faites vite passer cet acte à M. Périer pour qu'il le fasse signer à la Banque et que M. Laffitte apprenne demain à son lever que l'affaire est arrangée.

— Bonsoir, — me dit-il en m'embrassant, sans me donner le temps de répondre, — je n'en puis plus. Et dormez comme moi d'un bon somme.

Je retournai chez moi tout étourdi.

Je me décidai cependant à me rendre au conseil le lendemain. Le roi vint se placer auprès de moi comme à son ordinaire, l'air encore plus amical, son bras passé sous mon bras, sa joue frisant ma joue pour me dire à l'oreille tout bas :

— Vous étiez bien fatigué hier au soir, je crains que vous n'ayez pas bien dormi.

— Quand une fois j'ai pris mon parti, Sire, je n'y pense plus : j'ai dormi huit heures d'un bon sommeil.

— Moi, non. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Le bonheur m'a empêché de dormir. Car, vous savez, je n'ai engagé ni les biens de ma sœur ni ceux de mes pauvres enfants, « je ne vous ai cautionné que sur ma liste civile ».

***

Je restai donc malgré moi au pouvoir jusqu'au jour où le roi m'ayant caché une dépêche de Vienne, qui annonçait l'intervention de l'Autriche en Italie malgré l'opposition de la France, ma dignité m'obligea à donner ma démission et à rentrer chez moi, rue Laffitte, d'où je n'aurais jamais dû sortir.

Ma banque était en liquidation. Je devais à la Banque de France treize millions pour mes deux emprunts. Le premier terme de l'emprunt, garanti par une hypothèque sur mon hôtel de Paris et sur mon domaine de Maisons et aussi par de bonnes valeurs, était d'un million. Le premier terme de l'emprunt cautionné par le roi était de treize cent mille francs. L'un et l'autre vinrent à échéance le 31 décembre 1831.

La Banque n'avait aucune inquiétude sur le premier emprunt parce qu'elle avait de bons gages, mais le second n'était garanti que par la liste civile, et les listes civiles n'étant pas souvent éternelles, l'intérêt de la Banque était de se faire payer.

Elle me demanda donc si je payerais les treize cent mille francs de la première échéance afin qu'en montrant ma lettre elle pût, en cas de refus, s'adresser au roi.

Je répondis que j'étais pour le moment hors d'état de payer et que je sollicitais des délais. Le roi négocia avec la Banque à ce sujet et paya trois cent mille francs.

Il ne fit pas un grand effort pour cela car il me devait environ trois cent soixante mille francs pour solde des comptes de la forge de la Bonne Ville, dépendant de la forêt de Breteuil, de sorte que les trois cent mille francs furent payés avec mon argent et non pas avec le sien.

M. Périer mourut à la peine sur ces entrefaites. La Banque qui supposait que le roi n'avait rien à me refuser me proposa de lui faire une visite, persuadée qu'il s'empresserait de la payer. Je m'y refusai. Trahi, calomnié, je m'étais retiré du Château.

La Banque ne m'en parla plus pendant toute l'année 1832 et me laissa tranquille.

Mais les échéances du 31 décembre 1832 ajoutant trois millions trois cent mille francs à ma dette, elle essaya de faire un arrangement avec le roi.

S'étant assurée par la connaissance de ma situation que je pouvais amplement la payer et qu'il suffisait pour cela de prolonger les délais au lieu de me forcer à des ventes intempestives, elle entra en négociation avec lui pour en finir de sa caution. Elle lui proposait de la réduire à deux millions à condition qu'elle portât sur ses biens personnels aussi bien que sur la liste civile; ces deux millions devaient être payables dans dix années, sans intérêts, la Banque étant persuadée qu'avant cette date je l'aurais payée moi-même. Le roi refusa cet arrangement. Il offrit à la Banque de lui payer douze cent mille francs comptant pour être quitte avec elle. La Banque s'obstina à les refuser, si bien que les cartes se brouillèrent.

— Le roi disait que la Banque ne me ferait jamais exproprier de mes biens hypothéqués, la Banque disait que le roi n'oserait jamais l'y contraindre. Ils se trompèrent tous les deux car le débat fut porté devant les tribunaux. La Banque fit assigner le roi en payement de sa caution. Il répondit par l'organe de M. Dupin : « Le roi ne récuse pas ses

engagements; il a promis de payer si M. Laffitte ne paye pas; la Banque ne court donc aucun risque. Mais le roi peut exiger que les biens du débiteur, ou débiteur principal, soient auparavant discutés. Il a d'autant plus d'intérêt à le faire que s'il payait aujourd'hui comme caution, il faudrait qu'il exerçât ensuite en son nom des poursuites contre M. Laffitte, et une foule de motifs s'opposent à ce que le roi le poursuive personnellement. *Discutez donc le débiteur principal.* »

Mon Dieu, que les avocats, même les plus habiles, sont quelquefois maladroits! Pourquoi M. Dupin allait-il dire qu'une foule de motifs s'opposaient à ce que le roi me poursuivît personnellement? Il ne faut pas réveiller le chat qui dort.

— Quoi! — disait-on, — voilà la récompense que reçoit du roi celui qui a joué sa tête d'abord et compromis sa fortune ensuite pour lui donner une couronne!

C'était un tollé universel. L'indignation était générale parce que l'on savait qu'il ne me fallait qu'un peu de temps pour tout payer, tandis qu'en me faisant exproprier, mes biens seraient vendus à vil prix et ma ruine achevée.

Du moment qu'on l'avait invitée à discuter le débiteur principal, il fallait que la Banque le fît sous peine de compromettre sa responsabilité envers ses actionnaires.

De grands placards affichés à ma porte, de larges bandes rouges et noires placées sur mon hôtel annonçaient au public qu'il était à vendre et désignaient en combien de lots allait disparaître la Maison de Juillet.

J'en avais le cœur navré, mais j'étais fort calme dans ma chambre, lorsque M. Guillemot entra, tout bouleversé.

— Comment! vous êtes aussi tranquille! — s'écria-t-il — et la vente de votre hôtel est affichée sur votre porte!

— « A tout événement le sage est préparé », — lui répondis-je. — C'est ici, dans cette chambre même que trois journalistes, MM. Larréguy, Thiers et Mignet, écrivant sous ma dictée, ont proclamé la candidature du duc d'Orléans.

— Non, — s'écria-t-il de nouveau, — votre maison ne sera pas vendue, démolie, livrée à la bande noire! La France ne le souffrira pas. Une souscription nationale...

— Que voulez-vous dire?

Il partit en pleurs sans pouvoir me répondre.

Le lendemain la souscription nationale fut ouverte. Un comité se forma aussitôt. Il était composé de mes amis politiques. Le général Lafayette, Dupont de l'Eure, le maréchal Clausel[1], Bérenger, Mauguin[2], Odilon Barrot et M. Chatelin en étaient les administrateurs, et M. Nitot le secrétaire. Ce comité me fit demander mon autorisation et je m'y refusai d'abord, lui disant que je n'étais pas encore ruiné et l'assurant que dans tous les cas je saurais vivre pauvre.

« Mais en attendant, me répondirent les membres du Comité, votre maison sera vendue, la Maison de Juillet sera détruite et notre honte sera consommée! »

Je me rendis à leurs instances et leur adressai la lettre suivante :

« Un événement tout naturel dans ma situation a fait éclater de toutes parts une si vive sympathie que j'en ai été pénétré jusqu'au fond de l'âme. Condamné à un sacrifice devenu nécessaire, je me préparais à quitter ma demeure. Mais la France de Juillet veut me conserver un asile si plein de patriotiques souvenirs. Je me soumets avec orgueil à sa volonté. Par quels sacrifices ne voudrais-je pas m'être rendu digne d'un pareil témoignage d'estime! Le bonheur que j'en éprouve ne peut pas cependant m'éblouir au point de me persuader que je l'ai mérité.

» Vous avez bien voulu, messieurs, vous constituer en Comité Central pour régulariser ce grand acte de munificence nationale : je vous en remercie. Le denier du pauvre, le trésor du riche n'épuiseront pas ma reconnaissance : il restera toujours dans mon cœur une place pour vous. »

Le comité fit insérer cette lettre dans les journaux. Aussitôt

1. Bertrand, comte Clausel avait servi dans l'armée d'Espagne sous l'Empire, avait quitté la France après les Cent Jours, amnistié en 1820, était député de Rethel depuis 1827, avait remplacé Bourmont à la tête de l'armée d'Afrique après la Révolution de 1830, nommé maréchal de France en 1831. Plus tard il a été gouverneur de l'Algérie.

2. Mauguin, député influent de l'extrême gauche à ce moment. Avocat, il avait plaidé sous la Restauration les procès politiques des Patriotes en 1816, des Chevaliers de l'épingle noire en 1817, etc. Élu député dans la Côte-d'Or en 1827, avait pris part à la révolution de 1830. Plus tard, en 1848, il fit partie du gouvernement provisoire; représentant du Peuple à la Constituante et à la Législative; il est mort en 1854.

qu'elle parut, elle produisit un entraînement général; on ne voulait pas me conserver seulement mon hôtel mais aussi mon domaine de Maisons. De toutes parts les souscriptions arrivaient en foule, lorsqu'un nouveau comité se forma dans la Chambre : à sa tête se trouvait le maréchal Gérard et avec lui les hommes modérés du centre et de la droite. Ils voulaient étendre ce témoignage de la reconnaissance nationale, mais ils craignaient de s'associer à l'esprit de certains journaux qui à cette occasion reprochaient au roi sa cupidité et son ingratitude.

Ils chargèrent en conséquence M. Odilon Barrot de me dire que, si je voulais écrire une lettre déclarant que j'étais étranger à tous les reproches que l'on adressait au roi à mon sujet, ils ouvriraient la souscription avec empressement.

J'allais écrire la lettre qui m'était demandée, lorsque M. Reynard, de Marseille, m'arrêta.

— Vous n'avez donc pas lu, — me dit-il, — *Le Garde National*, de Marseille? Le voilà. Il est bon que vous le lisiez avant de laisser paraître votre lettre.

Je le lus et je lui répondis : « C'est infâme! Ce n'est qu'un tas de mensonges, de basses calomnies. Dois-je m'avilir en répondant à de pareilles absurdités? »

— Non, sans doute. Mais si je vous disais que l'article a été écrit dans le cabinet du roi, que M. de Montalivet[1] l'a envoyé à M. Thomas, préfet de Marseille, avec ordre de le faire insérer dans un journal!

— Cela serait-il vrai?

— Je n'en puis douter. M. Thomas me l'a dit. J'étais dans son cabinet quand la dépêche est arrivée.

Je tombai de mon haut à cette découverte. M. Reynard est un galant homme et je crus à ce qu'il me disait : j'envoyai le journal à M. Odilon Barrot pour qu'il le montrât au nouveau comité en lui expliquant le motif pour lequel je ne pouvais point écrire la lettre convenue.

Afin que vous puissiez juger sur pièces je vais copier ici l'article du *Garde National*; je n'en change pas une expression.

1. Ministre de l'Intérieu

Un mot sur la souscription Laffitte.

La souscription en faveur de M. Laffitte occupe beaucoup les esprits. Et cela devait être, car quels que soient les torts de M. Laffitte, rédacteur du compte rendu (des cent quatre-vingt-quatorze mandats de députés[1]), on n'oubliera pas aussi facilement en France ses services. Personne n'a nié ceux qu'il a rendus si longtemps à la cause constitutionnelle. Mais comme, au sujet de cette souscription, on imprime beaucoup de mensonges, tant sur les causes de la ruine de M. Laffitte que sur les poursuites qui sont dirigées contre lui, nous croyons devoir porter à la connaissance du public les détails qui nous parviennent, dont nous pouvons garantir l'authencité et que M. Laffitte ne contredira jamais. Il n'est pas exact de dire que la Révolution de Juillet soit la cause de la ruine de M. Laffitte : la Révolution n'a fait que rendre public un état de fortune qui n'était plus un secret dans le haut commerce de Paris. La gêne de M. Laffitte date de ses opérations sur les trois pour cent, ce qu'en province on ignore; à Paris c'est un fait officiel.

Seulement il est vrai de dire que M. Laffitte aurait peut-être pu arranger ses affaires sans la Révolution qui est venue lui porter le dernier coup, ainsi qu'elle a compromis tant d'autres fortunes. Quoi qu'il en soit, M. Laffitte s'est trouvé à la Révolution sur le point de « manquer ».

Pour faire face à ses obligations il lui fallait dix-neuf millions; — et cette somme n'était pas facile à trouver. Il s'adressa au roi et lui offrit de lui vendre la forêt de Breteuil. Elle valait quatre millions, le roi l'acheta six millions. La Banque de France consentit à lui prêter sur hypothèque sept millions. Il restait six millions à trouver : c'est encore à la Banque de France que M. Laffitte s'adressa. Mais elle ne consentit à les lui avancer que si quelqu'un de solvable lu servait de caution. Le roi donna sa caution pour les six millions. Total : dix-neuf millions.

Avec cette somme M. Laffitte satisfit à tous ses engage-

1. Les cent quatre-vingt-quatorze députés de l'opposition, sous prétexte de rendre compte de leur mandat, avaient publié un insolent manifeste contre la politique royale.

ments : il n'y eut pas de faillite et l'honneur du banquier fut sauvé.

Mais bientôt arrivèrent les termes et échéances de la Banque de France. M. Laffitte étant alors, pécuniairement parlant, dans la même situation qu'en 1830, il ne put satisfaire ce créancier. La Banque s'adressa au roi, caution de M. Laffitte. Et Louis-Philippe, dans le courant de l'année dernière, versa le premier payement à la Banque.

Le roi, il faut bien le dire, méritait au moins une prévenance, un remerciement : M. Laffitte ne bougea pas de son hôtel.

La seconde échéance arrive : même payement de la part du roi, même silence de la part de M. Laffitte.

Il en fut de même à la troisième échéance : le roi fit le troisième payement.

M. Laffitte oublia tout à fait « sa caution » et comme auparavant ne se crut pas même obligé de remercier le roi.

Il paraît qu'à la quatrième échéance la liste civile trouva dur de payer, sans même que le débiteur véritable parût le savoir ou s'en soucier. Elle refusa de faire ce quatrième versement avant que M. Laffitte lui donnât signe de vie.

La Banque qui avait deux sortes de créances, six millions cautionnés par le roi et sept millions hypothéqués sur les biens de M. Laffitte, crut devoir demander un ou plusieurs termes échus de ces sept millions hypothéqués. Faute de payement elle fit saisir les immeubles de M. Laffitte, et de là vient entre autres la vente de son hôtel de Paris, que l'on vend à l'amiable, dans l'intérêt de tous, plutôt que judiciairement, car cette dernière manière, ainsi que tout le monde le sait, est très défavorable.

Voilà les faits authentiques. Ainsi il n'est pas vrai, comme les feuilles de l'opposition le prétendent, que ce soit le roi qui fasse vendre les biens de M. Laffitte. Le roi a déjà payé treize cent mille francs pour lui et n'a exercé aucune poursuite : M. Laffitte est poursuivi par la Banque pour une autre dette que celle qui est garantie par le roi. Voilà la vérité sur la déclaration des journaux contre Louis-Philippe et sur son ingratitude envers M. Laffitte.

En résumé le roi a acheté de M. Laffitte la forêt de Bre-

teuil deux millions de plus qu'elle ne valait et a cautionné M. Laffitte pour une somme de six millions que la liste civile sera obligée de payer : total huit millions donnés par le roi à M. Laffitte.

Si nous sommes entrés dans les détails que l'on vient de lire, on en concevra sans peine les motifs. M. Laffitte a sans contredit rendu de grands services à la cause de la liberté, mais ici son nom sert, sans doute malgré lui, de passeport aux calomnies que l'opposition essaye de faire remonter jusqu'au Trône. Un simple exposé des faits que nous défions de démentir remettra chaque chose à sa place.

Quant à nous, nous souhaitons que M. Laffitte *livre à la publicité la déclaration* que notre correspondant nous annonce.

C'est le seul moyen de rendre nationale une souscription qui restera, sans cela, une combinaison de parti étroite et mesquine.

Et moi, je donne le démenti le plus formel à tout ce qui est avancé par cet article depuis un bout jusqu'à l'autre.

Jamais je n'ai fait une seule opération sur les trois pour cent, je n'ai donc pas pu y perdre un centime.

Non seulement je n'étais pas en difficulté avant la Révolution, mais elle-même ne m'a pas ruiné : j'ai pu prêter au commerce après les Trois Jours plus de vingt-cinq millions. Lorsque la crise est survenue, il m'aurait fallu revenir à la tête de mes affaires au lieu de rester au ministère. Mais le roi avait besoin de ma popularité, c'est pourquoi il m'a acheté ma forêt pour me garder. Plus tard, pour me garder encore, il menaçait « de se jeter à la rivière » si je m'en allais. Mais son manque de parole ayant ébranlé mon crédit, j'ai été obligé à des remboursements qui m'ont occasionné dix-huit millions de perte sur la vente précipitée de mes valeurs et sur les faillites de mes clients.

C'est pourquoi j'ai emprunté à la Banque de France.

On prétend que le roi a payé trois échéances à ma place et que je ne suis pas allé le remercier! Cela eût été indécent.

Malheureusement je n'avais pas à me déranger car il n'a payé ni la première, ni la seconde, ni la troisième échéance; s'il se fût exécuté, mon hôtel n'aurait pas été en vente. Quant

au quatrième terme, la liste civile n'avait pas à s'en préoccuper puisqu'il n'était pas échu.

Le roi ne voulait pas avouer que c'était lui qui faisait vendre mes biens : mon ancien camarade du Club des Jacobins, notre excellent roi-citoyen, est aussi despote que le docteur du Barbier de Séville, et il nous criait d'une voix impérieuse : « Quand je vous dis que je ne veux pas que cela soit vrai! Vous n'avez qu'à permettre à ce coquin là d'avoir raison et vous verrez ce que deviendra l'autorité! »

Il oubliait qu'il avait refusé de payer la Banque, en faisant plaider par l'avocat Dupin qu'elle devait discuter d'abord le débiteur principal, c'est-à-dire vendre mon hôtel.

Il paraît qu'on le vendait à l'amiable et non judiciairement. Je le veux bien, mais je dois faire observer qu'il était vendu « par autorité de justice » sur la mise à prix de sept cent soixante-quinze mille francs.

Il paraît aussi que le roi m'a donné huit millions!

Pour cela il aurait commencé par payer ma forêt deux millions de plus que sa valeur!

Il l'a payée dix millions (et non pas six), elle en vaut quatorze, et je lui ai laissé la faculté d'en faire fixer encore aujourd'hui la valeur par expertise. Ce don est une fable.

Il aurait ensuite payé pour moi six millions!

Il les a cautionnés mais il ne les a pas payés, puisque c'est moi qui les ai payés plus tard.

La vérité c'est que l'hôtel Laffitte, en juillet 1830, avait servi pendant trois jours de quartier général à la Révolution qui plaça Louis-Philippe sur le trône et que le même hôtel Laffitte, en avril 1833, devait être démoli, les matériaux vendus, le terrain nu partagé en douze lots et mis à l'encan, pour discuter le débiteur principal et exonérer le roi qui était sa caution.

Un journal légitimiste, *La Quotidienne*, a tiré la conclusion de tout cela en disant que j'ai donné une couronne d'or au duc d'Orléans et que j'en ai reçu en échange une couronne d'épines.

JACQUES LAFFITTE

LES

DESTINÉES SENTIMENTALES[1]

LA FEMME DE JEAN BARNERY

Jean se souvint de cette phrase : « Tu as du foin dans tes bottes. » Quand il fut nommé pasteur à Barbazac, sur la proposition de M. Pommerel, il retourna à Limoges, et dit au caissier Capet :

— Je ne veux pas recevoir d'argent de la fabrique. Portez les dividendes à mon compte.

— Je vous enverrai les intérêts de votre compte, monsieur Jean.

— Non, ne m'envoyez rien. Je ne veux pas connaître mon compte, je ne veux pas que l'on m'écrive, j'ai un traitement qui me suffit.

— J'en parlerai à M. Robert; je pense qu'il n'y verra pas d'inconvénient.

Impassible et correct, dans sa cage de verre, Capet tenait sa caisse, payait les ouvriers, et, le samedi, allait à la Banque de France, chercher des rouleaux de monnaie d'or et d'argent, qu'il transportait sur une petite charrette à bras, que l'on appelait « le charetton ». Il tenait aussi les comptes des membres de la famille; on s'adressait à lui avec un visage aimable, quand on voulait de l'argent; on le questionnait discrètement sur les espoirs de l'année. Presque mourante,

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 décembre 1933 et 1er janvier 1934.

la vieille madame David Barnery l'appelait encore auprès de son lit, pour le consulter.

Il gagnait trois mille francs par an et sa femme se plaignait de ne pouvoir élever cinq filles. Il assurait que bientôt on l'augmenterait, mais, en réalité, il occupait une situation trop élevée pour solliciter la moindre grâce. Dans le voisinage des chefs, il s'était pénétré de leur esprit. La dernière crise avait absorbé les réserves. On ne pouvait augmenter personne dans une manufacture où les frais de main-d'œuvre représentent la moitié du prix de revient. Cette parcimonie, à l'égard des êtres, ne s'applique pas aux choses : on met au rebut un plat dont le défaut est imperceptible; on emploie un or inusable; à grands frais on renouvelle les décors; on solde le service nouveau, sitôt qu'il est imité; on construit un immeuble à New-York. Ce luxe dans la fabrication est nécessaire pour combattre le rival allemand et subsister. Capet connaissait ces principes, comme Barnery lui-même.

D'ailleurs, pour un homme dont la pensée professionnelle ne remuait que millions et qui poussait à travers la petite ouverture du guichet tant de pièces d'or, et qui recevait des visiteurs si gracieux, et qui éprouvait tout le jour, derrière son vitrage, des joies subtiles, l'idée d'une augmentation ne représentait rien. L'obtiendrait-il, que madame Capet continuerait à se plaindre.

A onze heures et demie, lorsque deux cortèges d'ouvriers traversaient la cour, d'un côté les hommes, de l'autre les femmes, Capet descendait l'escalier de granit; les employés plus jeunes le saluaient, en le dépassant. Il quittait la grande avenue aérée, remplie par la foule, et tournait dans une rue suintante, si étroite que les enfants, sur le seuil des maisons, semblent toujours dans vos jambes. Il passe par une porte cochère sous une voûte sombre, marchant sur la paille et les débris de caisses d'un emballeur qui occupe le fond de la cour, et gravit un escalier obscur où l'on distingue à peine les marches qui craquent sous les pas, les paliers, la rampe frottée par les mains qu'elle guide. Des jeunes filles montent l'escalier en courant; des petites filles, avec leur cartable, les rattrapent et se glissent dans l'antichambre, en même temps que leur père. Capet accroche son pardessus au porte-

manteau encombré de chapeaux de femmes, tourne le robinet de la fontaine appliquée au mur, et s'essuie les mains tout en haut de la serviette, déjà trempée. On sent une odeur rance de choux dans la petite salle à manger brune, tapissée d'un papier beige, semé de feuilles d'acanthe et de fruits insolites, où des points dorés ont pris aussi, avec le temps, un ton marron. Sur la cheminée, peinte en faux marbre, une jardinière de porcelaine recueille les crayons, les gommes, les boutons tombés. La poussière des usines teinte de gris les rideaux en filet.

Une petite voix s'écrie avec l'accent limousin :

— On ne voit rien avec ce temps! Faites clair, mon Dieu!

Gravement Capet se lève, approche une allumette de la suspension, et un jet de flamme illumine les taches de la nappe, les carafes ternes, le jeune visage des filles, le long nez de madame Capet, ses cheveux noirs, ses yeux gris aux regards errants, à l'affût d'un malheur, tandis que ses mains nerveuses et maigres sur sa poitrine semblent vouloir se joindre, comme si elles tenaient un invisible chapelet, avec des balbutiements de prières.

Madame Capet montrait à son mari des comptes auxquels il ne comprenait rien et parlait sans cesse. Elle ne voyait que scandales. Lorsque sa santé, le marché, la température ne lui apportaient pas assez de désolation, elle s'en prenait à la fabrique. Capet écoutait les gémissements de sa femme avec bonté, mais sans véritable compassion. Il avait fini par ne plus croire à la souffrance, à la tristesse, à l'indignation.

Le dimanche, Capet s'enfermait dans l'atelier de l'emballeur pour faire de la menuiserie; le soir, il descendait parfois dans la cave où madame Capet avait peur d'entrer; il y restait longtemps, retirant d'un tas de cendres des parcelles de charbon. Il semblait imperméable aux influences de son foyer; cependant sa femme avait provoqué chez lui un optimisme un peu buté. A la fabrique, il était celui qui voit toujours l'avenir serein. Il ne souffrait pas le doute chez un interlocuteur. La critique, la méfiance, le tourment, c'était la voix de sa femme.

Madame Capet manqua de mourir en absorbant des pilules d'opium, lorsqu'elle mit au monde sa sixième fille; mais à

l'heure habituelle, Capet entra dans son bureau et personne ne soupçonna cet événement. Il écrivit à Barnery : « J'ai l'honneur de vous annoncer la naissance de notre petite Nathalie. Elle est née cette nuit à trois heures. Sa mère nous a donné de l'inquiétude, mais elle est sauvée. »

Il était si ému en écrivant, qu'il ne put retenir une réflexion personnelle : « Les enfants sont un grand bonheur. » Pour lui, en cet instant, « les enfants », ce n'était pas des cris, des bouderies, une petite chambre où couchent trois filles, qui, en grandissant, l'une après l'autre, réclament toujours des choses qu'il faut refuser; c'était un sentiment qui lui mouillait les yeux.

Quelques années plus tard, un bruit qui venait du dehors parvint à Capet : la maîtresse d'école avait dit à une voisine : « La petite Nathalie est ravissante. » Capet regarda sa fille. Il ne se doutait pas qu'elle fût belle, mais tout le monde le disait. Des dames venaient chez eux exprès pour la voir : « Elle est à peindre, cette enfant. » Madame Capet parlait plus doucement; les grandes filles, qui n'étaient jamais d'accord entre elles, jetaient les mêmes regards tendres sur l'enfant; pour Nathalie on brodait des robes, on inventait une coiffure nouvelle, on achetait des souliers vernis; partout, on voulait qu'elle fût admirée.

Capet osa demander une augmentation. Aussitôt, ce supplément fut accordé à mi-voix, d'un geste discret, formalité dont il ne convenait même pas de parler.

Nathalie avait apporté à tous l'espérance du miracle. Il s'accomplit le jour de Noël, pendant la fête que B et C° offrent aux enfants des ouvriers dans la grande salle des échantillons, dont les murs sont garnis de vitrines en bois noir, qui entourent un parquet ciré. Nathalie plut à Julie Desca et on l'invita chez les Barnery.

De bonne heure, Nathalie avait deviné une méprise de la vie, qui l'avait placée chez les Capet; elle ne doutait pas que son véritable destin ne se découvrît bientôt. Pour elle, il n'existait rien de plus imposant dans le monde que les Barnery et l'avenue Garibaldi. Pourtant, quand elle approcha les Barnery, elle fut surprise, et s'aperçut que la richesse surpasse les rêves. Avant de connaître les Barnery, lisant les

livres de la comtesse de Ségur, elle imaginait le ton élégant et pincé de certains dialogues et se figurait que l'on devait parler ainsi chez les Barnery. Les filles de Julie parlaient peu et d'une voix éteinte, essoufflée, mais Nathalie avait contracté dans ses lectures un ton Barnery, un peu maniéré, qu'elle conserva malgré le démenti de la réalité.

Dans la région la plus montagneuse du Limousin, Barnery construisit pour sa fille Catherine, le château de Beaubatou, de style Élisabeth. Il aimait à dessiner un château et un parc et à faire des présents. On devait subir sa bonté, comme toutes ses volontés. Sa seconde femme ne fit jamais ce qu'elle désirait. Elle était dominée par tant d'amour, qu'elle oublia ses goûts, acceptant ce que Barnery imposait pour son bonheur. Dans sa vieillesse, il l'aimait comme au premier jour, mais ne la regardait jamais. Barnery ignorait qu'il fût despotique. C'était la crainte, chez les autres, qui imprimait à ses mouvements cet aspect oppressif.

Barnery et sa femme passaient le mois de septembre à Beaubatou. A cette époque le château était plein de jeunesse; aux enfants de Catherine se joignaient ceux de Frédéric, et, parfois, une ou deux filles de Julie. Jean, en vacances, arrivait de Barbazac. Maintenant, le Limousin, Joncherolles et Beaubatou lui plaisent, avec leur odeur de souvenirs, quand les bruyères fanées et les fougères jaunes ont des tons de vieilles tapisseries et les prés mouillés d'automne un renouveau de verdure.

Dans des chambres exquises, tendues de cretonne à fleurs, les petites filles dorment sous les couvertures au crochet, en laine rose ou blanche; elles ont des armoires qui contiennent beaucoup de robes, mais courent tout le jour dans la montagne en sarrau de toile. On mange du maïs vert, des cèpes à la crème, du lait caillé. Quand il pleut, les grands horizons bleus se couvrent de brume, et les sous-bois sont parfumés; alors les jeunes filles viennent dans le salon, autour de la cheminée, et regardent le feu.

Jean allait s'asseoir dans la bibliothèque, ouvrait un livre de Vigny ou relisait les poèmes de Bernard de Ventadour : « Avec le vent et la pluie grandit mon bonheur. C'est pourquoi mon mérite s'élève et mon chant s'améliore. J'ai au cœur

tant d'amour, de joie et de douceur que la gelée me semble fleur... Messager, va dire à la plus belle la peine que j'endure pour elle. Je l'aime d'un si grand amour, ma dame, que souvent je pleure, parce que les soupirs ont pour moi plus de saveur. »

Il est né en Limousin, sur des terres pauvres, en des jours sombres, le premier chant héroïque de l'amour; il est né de la chaumière et du château. Jean refermait son livre, cherchant à imaginer ce Limousin du moyen âge, qui semble parfois si proche, sous les châtaigniers, pourtant difficile à concevoir, avec sa misère emmurée, ses champs de raves, ses barons pillards, ses orfèvres, et cette voix téméraire des poètes, qui ont inventé une femme plus belle que la vie.

Jean entendit le bruit d'une voiture, posa son livre sur la cheminée, et regarda dehors à travers la vitre d'une fenêtre en chêne, ornée de longues ferrures, entre les montants de granit. La pluie avait cessé. Au-dessus des arbres, réapparaissait la ligne bleue et triste des montagnes. Il traversa le hall et pénétra dans un couloir tout revêtu de boiseries, pareil à un étui d'une senteur aromatique, et il passa devant la salle à manger des enfants, la cuisine privée de madame Robert Barnery, et une petite pièce fraîche et blanche aux murs émaillés, avec des stores toujours baissés, des étagères de marbre où reposent de larges jattes en porcelaines, remplies de lait sous une nappe de crème, que les enfants viennent voler pour leur goûter avec une passoire, touchant délicatement le bord de la jatte, sans troubler le lait dormant. Puis il ouvrit la porte du vestibule vitré, pavé de granit, qui sert d'entrée aux gens de la maison, et, dehors, sur une marche, il vit la tête des chevaux qui montaient la côte et les chapeaux des jeunes filles dans la voiture. Elles souriaient en arrivant, avec un air de jeunesse étonnée, les cheveux ébouriffés et blonds, sous des canotiers blancs.

Le valet de chambre prit le pain enveloppé dans une serviette; les enfants en riant déchargeaient les provisions, et le cocher, bonhomme, se retournait, un sourire sur sa grosse face rasée.

Jean remarqua une inconnue dans le vestibule : elle sus-

pendait un manteau à la patère de bronze. Dans ce simple geste, on sentait une autre race, moins d'exubérance, une réserve un peu craintive. Il regardait ses bras levés, ses mains, un petit chapeau de feutre, le chignon lisse et noir, et il attendait, comme si le visage caché avait pour lui beaucoup d'importance.

— Je peux laisser là mon manteau? Il ne gênera pas?

Elle tourna vers Jean une figure de Florentine, qui frappait, par la perfection du dessin, le modelé mûr et une expression d'enfant, des yeux gris, comme sans regard.

— Tu ne la reconnais pas? C'est Nathalie, la fille de Capet.

— Bob! prends la valise de Nathalie!

Le grand Bob aux cheveux dorés et plats, affectant l'allure d'un domestique stylé, mit sur son épaule le modeste bagage.

— Où dois-je porter la valise de mademoiselle?

— Dans la chambre royale! — répondit le chœur des jeunes filles.

C'était une chambre Louis XIII, tout en haut du château : lit à colonnes torses et draperies raides. Et Jean songe à la belle vue sur des collines roses, que Nathalie aurait, le matin, de ses fenêtres à petits carreaux.

Le soir, sous les lumières, en robe blanche, elle parut plus éclatante, les yeux clairs, dans le ton ambré, et pourtant comme glacé de son visage pur. Changeant de place à tout moment, comme s'il voulait en détacher ses regards, Jean ne cessait de la contempler, surpris par cette gravité de la beauté, curieux de cette jeune fille, tout à coup surgie de l'enfant, et qui trouvait naturel de s'asseoir avec des façons de grande personne.

Il apprit à jouer au croquet; il disparaissait avec les jeunes filles, quand une visite arrivait; il se déguisait avec elles en mendiant pour jouer un tour à des hôtes; il les suivait, quand elles allaient cueillir les derniers hortensias ou chercher le courrier à la gare; il inventait des charades.

Il avait honte de ces enfantillages et des mots ridicules qu'il disait à Nathalie, comme si elle devait toujours sourire. Auprès d'elle, il éprouvait de l'ennui, une sensation de vide, mais il restait constamment à ses côtés. Alors, il reconnut cette puissance de la vie, si redoutable, qui vous impose un rôle niais, une voix étrangère, de faux désirs.

Il pensait au mariage de son collègue Frugier, un ascète pourtant : sortant de la Faculté de théologie, il avait épousé une belle fille de Prades. Jean comprenait maintenant cette précaution : la vie offrira toujours une tentation dégradante, peut-être irrésistible. On doit, une fois pour toutes, s'assimiler ce venin, en le purifiant par le mariage.

Il ne songeait pas à épouser Nathalie, mais ses attentions pour elle étaient remarquées. On les laissait ensemble, on les observait. Les jeunes filles semblaient s'écarter de Nathalie et lui parler avec froideur. Louise, l'aînée des filles de Catherine, à vingt ans s'amusait aux mêmes jeux que les petites filles, quand elle revenait d'une promenade à cheval, lisait beaucoup de romans anglais, sautant les passages scabreux, et s'arrangeait pour être vue de ses cousins en vacances, quand elle traversait un corridor dans son déshabillé du soir; elle regardait Nathalie d'un air choqué.

Il avait compromis une jeune fille et jeté le discrédit sur l'état de pasteur. Un recours lui restait : déclarer à son oncle Robert son intention d'épouser Nathalie. Sans doute, son oncle s'y opposerait. Jean partirait le lendemain. Au moins il aurait manifesté des intentions convenables.

Lorsque Barnery habitait Beaubatou, personne ne pénétrait le matin dans la bibliothèque, où il s'installait devant un bureau à cylindre, surmonté d'une sanguine de Rubens, près d'un feu de bois, dont les reflets miroitaient sur les cuivres et le marbre du foyer.

Pour un entretien si important, Jean choisit cette heure réservée. Refermant la porte de la bibliothèque, il n'apercevait que le dos puissant de Barnery, sous le veston bleu marine, les cheveux blancs et soyeux en désordre, retombant sur une nuque rosée.

— Excusez-moi, mon oncle, j'ai un conseil à vous demander.

Barnery l'écouta, ses belles mains posées sur un registre, puis il ôta son lorgnon d'écaille, tourna vers Jean des petits yeux pétillants, qui avaient toujours l'air de sourire aux dépens de l'interlocuteur, et dit d'une voix douce, lente, mais mordante :

— Tu veux épouser Nathalie. C'est une bonne idée. J'en parlerai à Capet.

Il pensait que Jean ne pouvait faire qu'un mariage absurde et que son choix offrait des avantages. On cherchait une récompense pour Capet, afin de fêter sa quarantième année de service. Madame Barnery songeait à une épingle de cravate et elle hésitait entre plusieurs modèles. Ce mariage serait pour Capet un honneur suffisant. Et puis, on expédierait à Barbazac cette petite minaudière qui s'était insérée dans la famille et qui lui gâtait ses séjours à Beaubatou.

Jean comprit, après cette phrase, que l'entretien était terminé, et que son oncle ne pouvait s'appesantir sur un sujet insignifiant; cependant, il n'osait se lever, regrettant de l'avoir dérangé pour une conversation si brève. Il remarqua, sur le bureau, un godet à eau en cristal de roche, qui représentait deux fruits accolés dans leurs feuillage :

— Un joli objet. L'avez-vous acquis récemment?

Barnery eut une expression attentive, presque grave :

— Oui, c'est un godet japonais, de l'époque Kien-long.

— Faites-vous ces découvertes en voyageant?

— Ceci n'est pas une découverte. Ce n'est rien. Mais quand tu viendras à Paris, je te montrerai des bronzes de la renaissance italienne, que j'ai trouvés cette année.

— En Italie?

— Non. Il n'y a que deux marchés pour les objets d'art anciens : Londres et Paris.

Jean se leva, et, pour terminer l'entretien sur un mot plaisant, il désigna d'un geste un petit cendrier de métal :

— Est-ce là, aussi, une trouvaille que vous gardez près de vous?

— C'est un souvenir... Ce cendrier ne te dit rien et ne vaut pas quatre sous. Mais sur le feston de ses bords j'ai trouvé une idée, dont je suis très content.

— Le dernier service, celui qui est décoré avec des oiseaux, vous a été inspiré, je crois, par un panier...

— Oui. Il n'est pas mal. Mais je préfère le nouveau... Je t'en ferai cadeau pour ton mariage.

Nathalie avait toujours rêvé de l'amour qui lui apporterait la richesse et le bonheur. Elle savait qu'elle rencontrerait chez les Barnery un homme grand, mince, brun, avec de belles mains, comme celles des Barnery; elle se promènerait

à cheval, comme Louise. Lorsque son père lui fit part des intentions de Jean, elle reconnut l'homme de ses songes quoiqu'il fût blond. Elle voulut réfléchir, mais tout de suite fut subjuguée par la fatalité merveilleuse, qui la transformait en une Barnery.

Pour Nathalie, la vie d'épouse fut un amer étonnement. Ce modeste ménage de pasteur, dans une petite ville, l'irritait, parce qu'elle avait connu la pauvreté et la détestait. Mais Jean l'intimidait. En silence, elle tâcha d'accepter une mission ennuyeuse. Jean ignorait ses froissements, ses peines, ses pensées. Elle s'aperçut qu'il était l'être le plus étranger à ses multiples déceptions, le seul à qui elle ne pouvait pas parler.

Elle était gaie, chez les Arthur Pommerel. Là, on remarquait sa grâce et ses robes, on l'admirait. Jean lui interdit ce salon frivole. Cette défense la bouleversa; dans une explosion, elle apprit à s'exprimer, elle osa se plaindre. Elle ne cessa plus de reprocher à Jean son aveuglement, son hypocrisie, son indifférence. Il s'enfuyait; elle s'attaquait à la maison, fermait les portes avec fracas, épouvantait la bonne, parlait sur le palier, comme s'adressant à une assemblée. Chez les Arthur Pommerel, elle reprenait une voix caressante et ses traits de madone. Madame Pommerel voulait la draper de voiles et lui faire jouer un rôle de châtelaine du moyen âge, avec Dalhias habillé en troubadour. Dalhias questionnait Nathalie, en approchant les yeux de sa figure, d'un air de tout comprendre. C'était bien naturel qu'il fût intrigué par une femme malheureuse et délaissée. Cela se voit toujours. C'est la faute du mari. Plus Dalhias la pressait, plus elle pensait à son mari.

***

Marcelle avait demandé à Pauline de la conduire dans sa charrette anglaise chez les Périgaud, qui habitaient près de Lignère, et qui organisaient une réunion de jeunesse protestante dans leurs bois de Saint-Preuil, où jadis se tenaient les assemblées du Désert. Marcelle déjeuna chez M. Pommerel.

La voiture attendait devant la maison, et le cocher, près du cheval impatient, lui passait doucement la main sur le chanfrein, lissait la crinière blonde et vérifiait le harnais. Le petit chien préféré de Pauline était pelotonné sur les coussins et les autres aboyaient en sautant autour de l'attelage. Chaudement vêtues de vestes à hauts cols évasés, coiffées de toques maintenues par des épingles à têtes d'argent, une voilette épaisse serrée autour du cou, les jeunes filles montèrent dans la charrette anglaise, et sur leurs jambes, le domestique étendit une couverture où elles s'enroulèrent jusqu'à la taille. Pauline rassembla les guides et le fouet.

— Dépêchez-vous, mes enfants, — dit M. Pommerel en ouvrant une fenêtre. — L'air pique et votre bête s'agace. Il est trois heures. La nuit vient vite. Sois prudente, Pauline. Amitiés aux Périgaud.

A travers la ville, Pauline retenait son cheval qui regardait de côté et d'autre, l'œil inquiet, les barriques et les caisses massées le long des chais, mais dans la campagne, la voiture légère roula rapidement.

Apercevant la ferme des Périgaud, Pauline dit :

— Je n'ai pas envie de t'accompagner. Je connais à peine ces gens et ils m'ennuient.

— On compte sur toi. Ils sont charmants et si dévoués à nos œuvres.

— Vous organiserez très bien votre fête sans moi. Et puis, on ne peut pas faire attendre le cheval. On voudra le mettre à l'écurie, mais il est difficile à atteler. Je vais le promener au pas, et je reviendrai te chercher.

— Tu ne vas pas aller seule sur les routes!... Et c'est une impolitesse!

— Sur les routes, il n'y a personne...

— Tu n'es pas raisonnable, Pauline.

— Une fois, cela ne fait rien... Je te reprendrai dans une heure.

Elle arrêta la voiture devant un portail, peint en jaune et qui se détachait sur un mur gris. Marcelle frappa du heurtoir une petite porte et l'ouvrit. Le cheval repartit, mais Pauline avait aperçu le toit du puits, et, au fond de la cour, des tilleuls dépouillés, qui bordaient une longue terrasse percée de quelques marches.

Elles sont toutes semblables, ces fermes secrètes. L'aisance, la souffrance, le bonheur y atteignent un niveau presque immuable; on n'attend rien de plus. Les terres adhèrent à la maison, depuis des siècles peut-être... Et l'on voit quelquefois le dimanche sur les routes ces riches campagnards, à la démarche maladroite, les femmes en coiffe, une bible à la main, un peu graves, menant des enfants guindés au service religieux, qui se tient une fois par mois chez les Périgaud. Avec candeur, ils associent Dieu et Mammon. Pourtant, des gens de cette espèce, réfugiés dans les bois de Saint-Preuil, un jour, ont quitté ces terres bien aimées. « C'est qu'ils étaient persécutés! » se dit Pauline.

Elle avait pris un chemin à peine marqué par des ornières de boue. On entendait des voix. Des hommes presque invisibles entre les fils de fer et les sarments échevelés, taillaient la vigne. Pauline eut peur de s'égarer, parmi ces champs pareils et sans repère; elle tira sur les rênes et appela ses chiens qui couraient dans les vignes.

Le même jour, Jean se rendait à pied chez Giraud, qui lui avait offert, en décembre, un arbre de Noël pour le temple, et qui, plus récemment, lui avait donné un faisan. A l'occasion d'un baptême ou d'un mariage, Jean recevait souvent des cadeaux. Il se souvenait alors des paroles que lui avait dites autrefois son cousin Desca : « Tu veux être pasteur et renoncer à ta fortune, mais on ne devient pas pauvre à son gré. En cas de nécessité, tu auras recours à ton argent, que tu as simplement écarté. D'ailleurs, la différence entre la pauvreté et la richesse ne tient pas à une somme déterminée, mais à ceci : êtes-vous équilibré et adapté à la société? Peut-on vous confier un emploi? L'indigent est celui qui est né avec un esprit de révolte chronique et de lâcheté, une humeur fantasque, un peu trop d'étourderie, et à qui on ne peut confier un poste, dans aucune sorte de société. Or, tu es bien né, tu trouveras facilement un poste, et même je te vois chef de B et C°. Tu ne peux échapper à ta classe de privilégié. » Jean avait répondu : « Je ne veux pas jouir de ma fortune dans une société qui accorde trop d'avantages à ceux qui sont bien nés, et qui augmente l'injustice naturelle. Je

crois à un monde spirituel, tout à fait opposé aux trésors de la terre. Pour m'y préparer et m'en rapprocher, je veux vivre dans des conditions matérielles salutaires. Si j'étais catholique, je me ferais moine. » Mais, lorsqu'il recevait ces modestes cadeaux, Jean sentait durement sa situation de favorisé : il ne les recevait pas avec plaisir et modestie. Au moins, il tâchait de témoigner ponctuellement sa reconnaissance, comme il serrait la main du domestique, avec un geste un peu concerté, quand il allait chez M. Pommerel.

Au bas d'une côte, près des saules aux bourgeons floconneux, il entendit des coups de hache. En avançant, il aperçut près de la route un homme qui ramassait des branches :

— Beau temps, pour la promenade, monsieur Barnery.

Ces mots prononcés d'un ton cordial, signifiaient : « Les messieurs de la ville ont le temps de se promener pour leur plaisir. » Le paysan avait posé sa veste sur le bord du fossé; il portait un gilet d'un blanc terne, tricoté avec de fines aiguilles, en laine filée à la main par sa belle-mère, qui, en ce moment, dans le pré, tirait sur la corde de ses brebis. Elle s'arrêta et regarda les deux hommes, de ses yeux fureteurs, tâchant d'entendre leur conversation, sans approcher, son tablier bourré d'herbe, noué aux quatre coins et posé sur son échine.

— Je vais chez Giraud, — dit Jean. — Je ne suis pas sûr de mon chemin.

— Vous montez la côte, le long du bois de sapins. Après le village, vous tournez à gauche, puis à droite, dans le routin. Vous verrez une grande ferme, avec une brûlerie, qui a un toit rouge tout neuf; et puis tout le monde connaît le père Giraud.

— Vous coupez du bois.

— Faut bien se chauffer : l'hiver est long, et les javelles ne tiennent pas un feu.

— Avez-vous bien vendu votre récolte?

— Ma foi, non. On a offert huit francs du degré et j'ai tout vendu à la distillerie, justement au père Giraud.

— La santé est bonne?

— Hé!... J'ai une douleur là, qui me prend dans le côté et ça me tire sur le mollet... quand je me lève et que je veux

mettre ma culotte, faut que je m'assoie et que j'attende...

— Et votre fils, qu'est-ce qu'il devient?

Ce fils paresseux, qui s'était mis à boire et qui fréquentait une fille de la ville, tourmentait le paysan; mais s'il parlait sans fin des maux causés par la maladie ou la malchance, il se taisait sur les sujets qui lui tenaient vraiment à cœur.

— Mon fils a du travail pour le moment... Voici quatre heures, on va rentrer, manger une bouchée... Si vous voulez un coup de vin blanc, ça ne vous allongera pas.

— Je vous remercie. Je veux bien.

Le paysan remit sa veste, et tenant sa hachette sous le bras, il marcha sur un côté de la route, d'une allure lente, ferme, le buste un peu en arrière. Il suivait un trajet familier, dont il connaissait chaque ornière, et ses souliers ferrés se posaient aux mêmes endroits. La vieille, chargée de son paquet, tirant ses brebis, traînait les pieds, la tête basse, les jupes balancées d'un côté à l'autre.

Le paysan prit un sentier entre des vignes et des pommiers, qui semblaient morts en cette saison. Il regarda sa vigne, propre et nette, taillée avant celle du voisin, et lança un coup d'œil à Jean.

Dans une petite cour boueuse, des poules sont perchées sur une charrue. Près d'un baquet, sur une caisse renversée, un battoir à la main, une femme lave le linge, ses cheveux gris ramenés en arrière et roulés en un petit chignon serré.

— M. Barnery va chez le père Giraud, on va casser la croûte d'abord.

Lentement, la femme s'essuie les mains, enlève son tablier mouillé, rabat sa jupe et ouvre la porte de la cuisine. La pièce est pavée de briques inégales; dans la cheminée de pierre, quelques braises luisent sous les tronçons d'une bûche recouverte de cendre; on aperçoit le lit à baldaquin, dans l'angle le plus sombre; une odeur de savon et de terre humide, qui vient du couloir, se mêle aux senteurs du pain et des vêtements qui ont passé par l'étable.

La femme essuie le bout de la table, pose deux verres, une assiette de pommes, un pâté de *grillon* entamé, un fromage blanc.

— Ma mère a des brebis, et je fais ces fromages. Mais je ne sais pas s'il sera à votre goût.

Et elle retourne à sa lessive.

Le paysan apporte une bouteille de vin blanc, remplit les deux verres, offre une chaise à Jean et s'assoit sur le banc. Il tire un couteau de poche et met un petit tas de grillon sur le coin de son morceau de pain

— Lisez-vous le journal? — dit Jean.

— Oui, des fois. Le dimanche, ça distrait. Ça fait mettre en colère aussi... Les ouvriers de la ville ont de la chance... Ils gagnent plus que nous! Faut acheter des engrais, des sulfates, travailler sa pleine peau et qu'est-ce qu'on vend son vin? Une misère!

Il frappe la table de son poing fermé qui tient le couteau, puis lève son verre, et les deux hommes trinquent en silence.

La route dominait les petits villages dans la plaine, les taches vertes des prés, des rangées de peupliers sans feuilles. Sur le bord du chemin, une femme ou un enfant gardait une vache. Jean traversa un hameau : quelques maisons auprès de la route, aux contrevents à demi fermés. Les hommes travaillaient au dehors, les enfants étaient à l'école, les femmes aux champs; les jardins entre de petits murs garnis de vieilles marmites, des soupières remplies de terre, un fil de fer tendu sur des pieux grossiers, avaient aussi un air d'abandon.

Il suivit un chemin creux, aperçut une ferme et un toit rouge, s'avança entre deux rangs de vignes, sur un sol glissant, et vit de loin la tête de Giraud, qui dépassait les fils de fer. Giraud se relevait avec une attitude réfléchie, puis se baissait à nouveau et on entendait le bruit du sécateur et le grincement d'une petite scie sur un bras mort du cep.

— Tiens! monsieur Barnery! On ne s'attendait pas à vous voir ici. Tailler, ce n'est pas du travail réchauffant, excusez mes mitaines.

— On ne vous joint pas facilement dans ces terrains détrempés, monsieur Giraud.

— Ça botte aux souliers. Mais c'est le moment de tailler, pendant que la sève est encore retenue. Un professeur de

Cognac prétend qu'il faut tailler à deux lattes. Deux lattes! ça n'a pas de sens!

Il se plaça devant un cep, coupa et tira plusieurs sarments enroulés au fil de fer, qui vibrait lorsque se rompaient les vrilles sèches.

— Celui-là, je le laisse, mais je le raccourcis. C'est la latte. Et là, je laisse un courson à trois yeux. C'est pour l'avenir.

L'aspect du champ de vigne avait bien changé depuis vingt ans. On ne voyait plus dans les terres basses, de courtes vignes plantées en quinconces, bêchées à la main et qui demandaient peu de soin; maintenant, sur les collines, les vignobles labourés à la charrue sont hérissés d'échalas avec une armature de fil de fer, qui soutient la forte végétation, rajeunie par la sève américaine. Il faut nourrir et défendre cette vigne gourmande. Elle donne plus largement mais exige davantage, et, quand vient Noël, le vigneron a déjà dépensé beaucoup pour des soins inconnus naguère, sans savoir encore combien il vendra sa récolte. Il attendra la « cote », le prix fixé chaque année en novembre par les grandes maisons, pour le vin et l'eau-de-vie nouvelle. La « cote » résume tous les espoirs du paysan. C'est une fièvre qui s'empare du pays, après les vendanges. Et puis ce sera, jusqu'en février, par les routes charentaises, un grand mouvement de charrettes traînées par des bœufs ou des chevaux : on transporte les fûts de ce vin un peu boueux, qui bientôt coulera de l'alambic en gouttes claires.

— Monsieur Giraud, je voulais vous remercier de votre arbre. Il a fait l'admiration de tout le monde et les enfants étaient ravis.

— Je l'avais bien choisi... Mes sapins sont sur la butte, derrière la maison. Plus tard, on en fera des allées, comme au château. Mais, faut de l'argent, monsieur Barnery, faut de l'argent! Tout se vend mal. Ma fille a été en pension à Saintes, elle a étudié le piano, et le fils du percepteur de Saintes la regardait d'un bon œil; alors je me dis : « Giraud, veille au grain, tu as une fille à marier. » Je pense à tout ça, quand je garnis ma chaudière, la nuit... Venez avec moi, il est temps que je retourne à la brûlerie.

Sur une assise de briques, les cuves et les appareils de cuivre

rouge, renflés en bulbes ou recourbés en col de cygne, ont une couleur riche de viscère rutilant, entre les murs noircis. Jour et nuit, Giraud surveille sa chaudière dans cette atmosphère imprégnée de senteurs vineuses, paisible, comme recueillie, avec des foyers silencieux, cachés dans la brique et le lent écoulement d'un filet de liquide.

— C'est là que vous dormez? — dit Jean, désignant un lit, dans l'angle, derrière un rideau crasseux.

— Oui, et je me réveille à quatre heures pour couper la chauffe. C'est vers quatre heures que la bonne chauffe est rendue; je roule le fût qui la contient et je le remplace par un autre fût, qui reçoit la queue de la chauffe. Faut ouvrir l'œil, couper au bon moment, sans quoi l'eau-de-vie est perdue... Mais je ne suis plus ce que j'étais, monsieur Barnery... J'ai eu une attaque. Je suis resté un côté de travers, et puis me voilà debout. Je me disais : « Mon vieux, ton tour est venu. »

Il ouvrit la porte du foyer et jeta une briquette de charbon.

— Ça m'avait saisi! — dit-il en écartant les bras.

Puis, d'un geste caressant, il passa une main sur les parois du récipient qui doit conserver toujours une chaleur égale.

Jean sentit qu'il devait parler des besoins de l'âme à l'approche de la mort, mais devant ces gens si expérimentés et si forts, il ne trouvait que des formules gênantes, des mots vides, des promesses enfantines. Il aimait mieux les regarder.

« Hommes étranges, comme tous les hommes, songeait Jean, en retournant vers le village. Certains ressemblent à cette broussaille enracinée dans les cailloux, vestige de la forêt primitive; ils parlent un langage très vieux et universel. D'autres sont plus dégourdis et leurs fils seront nos maîtres. Riches, en cachette (le notaire Fayet le sait) ou très pauvres, ils sont presque pareils... Dans ce village de dix maisons, cinq familles sont brouillées... Cependant, que d'amour pour des choses, pour leur terre, pour des êtres aussi... Rusés, méfiants, cupides? Non, c'est nous qui traduisons par des contresens... quelle grandeur plutôt, insondable et inintelligible!... Il n'y a de grandeur que très obscure... L'héroïsme dont on prend conscience, devient une dérision, un calcul... Ils ignorent leur héroïsme d'homme... Tout ce qu'ils montrent les trahit; tout ce qu'ils disent les diminue... »

Ces pensées ne semblaient pas venir de Jean; elles étaient apportées par le vent et se posaient sur lui, bien différentes des idées qu'il avait cru siennes, jusqu'ici, et il ne s'en inquiétait pas. Il apercevait Barbazac à l'horizon, sur un mamelon, comme une miniature. Un nuage plus brillant et amolli annonçait le printemps par la lumière, avant l'éveil des prés.

« Jolie petite ville », se disait Jean tandis que devant lui une côte se dressant peu à peu lui cachait Barbazac. « Par des ruelles agrestes, des murs badigeonnés de chaux, des jardins de paysan, la petite ville est pénétrée de campagne, et même lorsqu'elle se fait plus citadine dans ses rues pavées, bordées de maisons, c'est le ciel des champs qui la retrouve. »

On y rencontre le commissionnaire Got qui pousse sa brouette en titubant, toujours ivre pour une goutte de mauvais alcool, et condamné par son métier à de perpétuelles promenades, afin d'exhiber l'affreuse image de l'ivrognerie; ou Paul Prau, symbole de la luxure; l'un et l'autre spécimen unique des vices incorrigibles. La fille du charcutier va prendre sa leçon de dessin. C'est une demoiselle, qui diffère peu des filles de M. Burgaud-Duperron, si riche que personne ne l'envie.

Aimables gens, qui vont à l'église sans croire, à l'école sans beaucoup apprendre et qui ont eu, dans leur enfance, toute une ville pour s'amuser; maisons charmantes, discrètes, comme éteintes, où, un jour, on ne sait par quel mélange des mêmes éléments épars chez tous, c'est Pierre Loti qui vient au monde. Des choses éternelles, vraies, ineffables, sont concentrées dans la petite ville, dont on peut craindre seulement que l'avenir ne l'abîme.

« Jolie petite ville. » Mais c'est là une phrase de Pauline. Il entend cette voix qu'il aime. C'est à cause d'elle qu'il admire Barbazac, le docteur Monnereau, les dames Maurisset, Clausy dans sa vigne. Comme Pauline sait voir toutes choses avec son amour simple et pur de la vie, qu'il voudrait comprendre. La beauté de Pauline n'est pas sur son visage, mais comme enfermée dans sa voix, dans sa chair; on ne la devine que tout près. Quand il pense à elle, Jean est effrayé; c'est comme s'il la serrait contre lui.

Sur les coteaux de Segonzac, il se retourna et aperçut une petite voiture qui s'avançait lentement. Autour, couraient des chiens. Il ne distinguait pas la femme assise sur le siège, mais la forme de l'attelage lui était familière. Bientôt, il vit l'alezan mince, la charrette anglaise de bois vernis, la tête un peu penchée à droite de la jeune fille, et reconnut les chiens qui accouraient vers lui.

Pauline arrêta son cheval.

— J'ai accompagné Marcelle chez les Périgaud qui préparent un pèlerinage aux bois de Saint-Preuil. Je n'ai pas voulu entrer et j'ai erré dans la campagne. Avec ces petites voitures à deux roues, on peut passer partout... Je vous offre une place. Montez...

D'une main, elle frappa le coussin de velours gris : — Si... Montez!... Nous irons prendre Marcelle et je vous ramènerai en ville.

Pauline sourit, Jean hésita, et appuyé au marchepied, d'un élan, il monta dans la voiture, qui se pencha un peu et reprit son aplomb, pendant qu'il s'installait à côté de Pauline. Le cheval accusa ce poids nouveau par un effort des jarrets, et la croupe abaissée, partit au trot.

— Je viens de voir Giraud, pour le remercier de son arbre... J'ai pris goût aux promenades à pied. On devrait faire au moins dix kilomètres tous les jours. C'est une grande faute d'oublier la nature. Rien ne remplace ce qui est vraiment nécessaire... Savez-vous à quoi je pensais sur la route, au moment où je vous ai aperçue?... Je pensais à vous. Je me demandais pourquoi vous n'aviez pas un groupe à l'école du dimanche comme Marcelle.

— Non, Jean Barnery, ne comptez pas sur moi comme monitrice.

Ils étaient presque cousins, mais de familles si différentes et de parenté si vague que Pauline n'osait pas l'appeler par son prénom. Elle disait Jean Barnery.

— Pourquoi?... Vous avez bien fait votre instruction religieuse?

— Je l'ai faite à Paris, avec un pasteur admirable, un paysan de génie : Charles Wagner. Et pourtant, je vous l'avoue, pas un jour, même enfant, un sentiment religieux ne m'a effleurée.

— Vous avez perdu la foi?

— Pardon. Je ne l'ai pas perdue. Je ne l'ai jamais eue. Je n'ai jamais éprouvé rien qui en approchât. Je n'enseignerai pas à des enfants ce que je ne crois pas.

— Vous savez bien que nous ne sommes pas attachés à la lettre.

— La Bible est bonne pour les grandes personnes très mûres. J'aimerais instruire des enfants... Mais je ne leur dirai que des choses très précises... des choses de la terre... C'est par là, je crois, qu'il faut commencer... des espèces de leçons de choses, absolument vraies, et qui leur donnent confiance dans celui qui parle... confiance dans la vie. J'imagine une jolie école du dimanche, mais elle vous scandaliserait... Vous savez, les enfants ont beaucoup de jugement; très vite, ils sentent qu'on les trompe.

— Êtes-vous sûre qu'on les trompe?

Pauline tenait ferme son cheval; sur le chemin du retour la bête allongeait le trot. Dans les villages, des chiens s'éveillaient au bruit et aboyaient après la voiture; des femmes coiffées d'un mouchoir sombre, le tablier gonflé d'herbes, ramenaient leur vache.

— Excusez-moi, — dit Pauline. — Je vous ai peut-être froissé. Vous me rendez agressive, et je vous donne de moi une image très fausse. Ne me demandez pas ce que je crois. C'est une question trop subtile... Même quand je m'interroge, je ne peux y répondre...

Le cheval semblait inquiet : les guides relâchées frôlaient la croupe sensible. Il reniflait bruyamment, les oreilles droites, sentant la direction incertaine. Il buta, ébaucha un galop, quand Pauline, revenant à la réalité, lui donna un coup vif du fouet et le remit au trot.

Une longue montée commença. Pauline baissait la tête vers le côté de la route, regardant les mouvements du fouet, qu'elle balançait sur le rebord herbeux, et qui soulevait les feuilles mortes, caressait les mousses, et s'accrochait aux brindilles. Le cheval tirait la voiture, le cou redressé. Des taches plus foncées de sueur apparaissaient sur ses flancs. On entendait le bruit métallique du mors sur les dents agacées.

— Jean Barnery, je veux vous dire un secret, depuis lon-

temps... Vous avez entendu parler de mon père. Sûrement, mon oncle vous a parlé de Lucien Pommerel. Ce qu'il vous a dit n'est pas vrai... Tout ce que l'on dit de mon père est faux. Quand il a quitté ma mère, quand il nous a laissées sans ressources, il n'avait pas d'argent... il n'avait plus rien. Il a pensé que son frère, qui refusait de l'aider, s'occuperait de nous. Et, en effet, mon oncle nous a secourues... Je ne dis pas que mon père soit parti pour cela... Il est parti aussi parce qu'il aimait une femme... Ce n'est pas si mal que vous pourriez le croire d'aimer une femme... C'est quelquefois très beau... très difficile... Je pense que c'est très rare. Il avait des excuses. Je les connais... Il ne m'a pas oubliée... Il m'a écrit... Jean Barnery, si on vous parle de Lucien Pommerel, n'écoutez pas... Rappelez-vous seulement que sa fille l'aimait beaucoup et qu'elle ne lui reproche rien... Les autres penseront ce qu'ils veulent...

Ému par l'accent de cette confidence, Jean se tut, puis il dit à mi-voix :

— Votre mère a été malheureuse... Vous devez lui manquer en ce moment.

— Je ne crois pas.

Après un silence, de la même voix douce, comme pénétrée d'un sentiment grave, il dit :

— Je vous laisserai ici, et je rentrerai à pied.

— Pourquoi? Je peux vous ramener. La banquette est mobile, nous la ferons glisser. Il y aura une place pour vous.

— Il faudrait m'arrêter chez les Périgaud. Non... Je vais prendre un raccourci.

Quand il fut descendu, il regarda Pauline :

— Je n'oublierai pas ce que vous m'avez dit, Pauline.

Il lui serra la main avec force :

— Merci.

La voiture avait disparu; sur la route, on n'avançait plus; la course charmante était finie. Soudain, Jean pensa à Nathalie. Ce souvenir lui venait toujours par contre-coup, comme une sensation réverbérée, qui éveillait en lui un sentiment abstrait, mais poignant, l'image impersonnelle de la femme rejetée, isolée, submergée par la vie, et de l'enfant qui grandit parmi ces mystères.

***

Le cercle des jeunes filles se dispersait. Dans les bals, des jeunes gens inconnus se faisaient présenter aux mères complices. Au temple, on voyait parfois des hommes trop bien habillés, qui, le chapeau devant la figure, s'absorbaient dans une prière un peu affectée, puis écoutaient le sermon avec attention; mais quand les yeux se baissaient sur les cantiques, ils se retournaient lentement et inspectaient l'assemblée. A la sortie, ils s'attardaient, l'air indifférent; quand arrivaient sur les marches les jeunes filles groupées et déjà riantes, certaines paraissaient gênées et brusquement ouvraient une ombrelle. Des mères, qui ne quittaient jamais leur maison, disparaissaient avec leur fille, prétextant un voyage à Paris. Élisabeth s'était fiancée ainsi avec un médecin de l'Est. On avait vu Anna, longtemps songeuse, s'absenter à diverses reprises et revenir enfin comme libérée. Marcelle, occupée en secret de Peter Deed, acceptait tous les hommages, qu'elle savait transformer en relations amicales.

Jamais Pauline n'avait tant aimé le jardin. Ses jeux d'enfant des derniers printemps lui apparaissaient comme incompréhensibles, une injure à ces belles journées d'avril. La présence de Marcelle lui était redevenue agréable, et leurs causeries prenaient un tour plus intime. Quand elles se promenaient le long des buissons ou au bord de la rivière, leurs pensées cheminaient en elles, indépendantes, puis se rejoignaient par des correspondances, qui n'avaient pas besoin d'explications. Assises sur une berge, elles se laissaient engourdir par le passage régulier de l'eau, les scintillements de la lumière, le balancement des joncs. Les remous légers dessinaient sur la rivière des spirales exactes et mouvantes, qui s'effaçaient et revenaient à la même place.

— Des courants contraires, — dit Marcelle.

— Ou un obstacle profond!... Nous ne voyons que des rides... et qui ne marquent pas...

Pauline regarda Marcelle, qui s'efforçait de sourire. Des traits opposés brouillaient son expression : le froncement mobile des sourcils, un pli fugitif de la bouche et la douceur invariable des yeux.

— Tout se perd dans la nappe tranquille...

— Te voilà bien sage, — dit Marcelle.

— C'est de la paresse... Je me rends à cette facilité qui m'a d'abord un peu révoltée chez vous tous. Je ne discute plus. J'éprouve maintenant un sentiment de paix à me confondre avec je ne sais quoi de vague.

— Ce vague prendra une forme; tu t'apercevras que nous dépendons toujours de quelqu'un.

— Tu te résignes bien vite... — dit Pauline.

— Pas si vite.

— Je ne pensais pas à ces gens... C'était bien à quelque chose de vague...

— On en revient; il faut revenir aux êtres...

— Ce qui est difficile, c'est de choisir.

— On est emporté...

Marcelle eut une expression illuminée, presque douloureuse, où Pauline crut retrouver le visage surpris au bal.

Ce premier bal, la fête cachée dans la nuit, se détachait toujours dans ses souvenirs. L'image longtemps oubliée de Dalhias la gênait maintenant comme une honte; elle avait disposé pour lui, un instant, d'une émotion réservée pour un don total. Elle le regardait comme un obstacle à un bonheur tout proche.

Jean venait souvent s'entretenir avec M. Pommerel, après le déjeuner. Pauline restait dans le jardin. Mais, dehors, elle était moins tranquille, elle trouvait la chaleur pénible, et se dit qu'il valait mieux attendre l'heure du thé pour descendre au jardin.

— Où es-tu? — disait Marcelle, en passant la chercher. — Tu changes tout le temps. On ne pouvait t'arracher à la tonnelle. Maintenant, on dirait que tu veux t'installer dans l'escalier.

M. Pommerel descendit à son bureau. Derrière les persiennes closes, les fenêtres ouvertes laissaient pénétrer une lumière qui dorait l'ombre de la pièce; par bouffées un parfum de foin venait de la prairie, de l'autre côté de l'eau. Dans la lingerie, les femmes repassaient; on entendait le bruit des fers contre la fonte du fourneau, des coups sourds sur les molletons et la voix langoureuse de la plus jeune bonne

qui chantait : « *Je suis la délaissée qui pleure nuit et jour...* » Impatientée, Pauline posa son livre et prit son ouvrage. La porte s'ouvrit vivement et Marcelle entra.

— Tu ne sais pas? C'est décidé, je pars pour l'Angleterre en août. Mes parents ont cédé enfin. Je vais chez des amis et dans la famille de Peter Deed; il y a deux jeunes filles et lui-même y sera. Et devine ce que j'ai pensé tout de suite; tu viens avec moi!

— Moi?... C'est impossible...

— Pourquoi?

— C'est impossible... pense donc...

— Je ne vois rien qui te retienne.

— Je ne suis pas prête, voilà tout.

— Tu as le temps. Tu m'as dit souvent que tu souhaitais retourner en Angleterre... Je suis sûre que ce changement te ferait du bien.

Marcelle s'inquiétait depuis quelque temps de l'instabilité de sa cousine, qui lui paraissait subir des entraînements intérieurs inavoués, peut-être des troubles religieux.

— Je ne suis pas malade... Et mon oncle...

— Il peut se passer de toi quelques semaines. Mon père ne s'absentera qu'un mois; Jean Barnery ne quitte pas Barbazac et viendra le voir.

— Mon oncle voulait m'emmener dans les Pyrénées en septembre, ce serait une déception pour lui.

— Ah! tu crois...

— Une ingratitude de ma part.

— Je suis sûre qu'il comprendrait très bien... Je lui en parlerai...

— Je t'en prie! ne lui dis rien... Il ne faut pas qu'il sache... C'est la dépense qui m'arrête... Tu comprends, je ne veux pas lui causer de dépenses en ce moment... Je ne le dois pas... C'est impossible.

Une expression de terreur passa dans les yeux de Pauline, mais Marcelle n'y prit pas garde, tout accaparée par l'excitation de sa joie, et elle se leva pour partir.

— Tu as des scrupules exagérés... Des timidités qui vraiment ne te ressemblent pas... Réfléchis encore... Je suis sûre que ce changement serait bon pour toi. Allons, au revoir.

Pauline se laissa tomber dans son fauteuil, lasse comme après une grande frayeur. Elle resta longtemps immobile, puis écouta dans la rue le grelot d'une bicyclette, qui s'arrêta devant la fenêtre de la lingerie; une voix d'homme se mêla au rire éclatant de la jeune bonne, qui, plus tard, apportant le thé, apparut si fraîche dans le soulèvement de toute sa personne, ses cheveux mousseux sous le bonnet tuyauté, ses yeux riants, son teint clair, que Pauline n'osait pas la regarder, comme gênée par une inconvenance; mais quand elle fut partie, Pauline se sentit seule plus que jamais et, sans comprendre pourquoi, se mit à pleurer.

***

Regardant son tailleur de serge dans la glace de l'armoire, un matin, Pauline eut envie de robes légères. Elle mit un canotier de paille blanche, une voilette de dentelle à grands dessins opaques et prit son ombrelle foncée à long manche. Elle voulait voir madame Cordeau, la couturière, et s'arrêta au bureau pour demander de l'argent. Elle ouvrit la porte sans bruit. Thomas Pommerel, derrière un grillage, à demi caché par une pile de registres, l'observa par-dessus son lorgnon et lui fit « bonjour » sans se déranger. Elle frappa à la porte du bureau de M. Pommerel et entra avec gêne, comme une coupable. Elle était toujours intimidée dans cette petite pièce sévère, avec ses fenêtres fermées entre des rideaux verts, jaunis sur les bords, et dont l'ameublement n'avait pas changé depuis un siècle. Ici les hommes prennent une attitude distante, une sorte de froideur professionnelle.

M. Pommerel, la tête inclinée sur une lettre, lui dit :

— C'est bien. On te donnera ce que tu désires... Tu vois... je suis occupé.

Elle sortit par l'écurie, après avoir frôlé d'un petit coup des doigts les naseaux de son cheval et le cou soyeux, puis elle suivit les quais.

Les caisses de sapin rosé s'entassent au bord de la Charente; des barriques neuves roulent sur des rails de bois, vers une gabare; les laveuses agenouillées parmi les roseaux battent le linge; la rivière brille dans la lumière, glisse et se perd

entre les prairies, sous un ciel bleu, traversé de petits nuages effilés et ambrés, qui portent encore des reflets de la côte marine. Devant une rangée d'ormes, des maisons d'un gris délicat, en pierres grenues, simples, solides, sans mystère, avec leurs persiennes blanches, un balcon de fer en corbeille, ont toutes leurs fenêtres ouvertes au soleil.

Pour s'abriter du sol étincelant, Pauline traversa le quartier des chais par des ruelles ombreuses entre des murs noirs, percés de larges portes basses toujours ouvertes, qui lui soufflaient au visage une fraîcheur de cave. Les coups de marteaux des tonneliers retentissaient sur les barriques sonores; on respirait une odeur vineuse, pleine, chaude, subtile.

Dans la grande rue pavée, elle s'arrêta chez la coiffeuse, pour acheter des épingles neige, chez la mercière, qui déplia devant elle des bas de fil jaune; puis elle entra chez la lingère :

— Je peux vous faire une chemisette de cette mousseline rose, avec un col et des poignets blancs. Vous mettrez un rabat de dentelles et des boutons de fantaisie. Ce sera ravissant. On porte des ceintures de cuir, très hautes... Les corsets changent de forme et marquent moins la taille. C'est dommage...

Chez madame Cordeau, elle resta longtemps. Elle hésitait devant les échantillons, feuilletant le *Moniteur de la Mode* et les catalogues de *Petit Saint-Thomas*. Enfin, devant la psyché de bois noir, elle redressa son canotier, rajusta sa voilette et baissa les yeux en détournant un peu la tête pour regarder sa jupe, qu'elle relevait de la main gauche; sur le seuil, madame Cordeau lui ouvrit son ombrelle.

Avec un peu d'excitation, elle songeait à cette robe de linon ajouré. Il faudrait un dessous de soie, un jupon à volants de dentelle... Une ombrelle rose... peut-être des manches courtes... Des gants de fil.

Elle fit un détour pour passer sur le marché. Sur la petite place aux pavés pointus il y avait encore quelques paysannes assises auprès d'un panier, des poulets somnolents ou pleins d'émois attachés par les pattes, des fraises sur des feuilles, des planches, qui avaient une odeur de marée ou de fromage.

Elle se hâta vers la maison, et sentait ses joues rouges sous son épaisse voilette. Vivement, elle monta l'escalier sombre et froid, et, presque courant, ouvrit la porte du salon comme si on l'attendait :

— Jean Barnery!... Vous êtes là!

— Je cherche votre oncle... Je ne l'ai pas trouvé dans son bureau... Je lui apporte un article sur l'union des Églises.

— Il va venir sûrement. Je l'ai vu ce matin... Quelle surprise! — fit-elle, toute essoufflée, ôtant son chapeau et sa jaquette, qu'elle jeta sur un fauteuil d'un geste libre, insouciant, comme heureux. — Je viens de faire des courses en ville... J'aime Barbazac! Vous savez, j'y suis venue toute petite. Je l'avais oublié... Je m'en souviens peu à peu... J'y suis venue avec mon père... Je devais avoir cinq ans... Connaissez-vous le sens exact du mot exotique?... Attendez, il y a un dictionnaire, là-bas... Allons dans le fumoir.

La bibliothèque du fumoir contenait tous les livres de la maison : auteurs classiques reliés en veau bruni, qui avaient perdu leurs dorures, l'histoire de la guerre des Camisards, des recueils, des sermons, des romans anglais, la masse épaisse et rouge du grand Dictionnaire de l'Académie.

— Exotique : qui n'est pas une production naturelle de notre climat. Je suis déçue. Je me disais : cette ville, pour moi, est très exotique. Mais je l'entendais autrement. Une chose éloignée... mais proche, cependant... comme le passé, je veux dire : à Barbazac il fait plus chaud qu'ailleurs. C'est l'extrême Midi... Le marchand de poissons, c'est plus que l'Océan... Et puis, ces gens!... Mais je reconnais mon climat, qui pourtant me surprend, comme une découverte au fond de moi-même. Je vous parle toujours de Barbazac comme d'une ville d'idylle... Mais il y a des malheureux... Je ne vois pas très bien ce qui manque aux gens, mais à tous, presque, il manque quelque chose...

— La charité.

— Non... Pas exactement la charité... Un sentiment plus spontané... Vous ne savez pas le nom?... Peut-être qu'il n'y a pas de mot pour le dire... Une certaine façon de prendre la vie... Vous ne me répondez pas, Jean Barnery?... Vous ne m'écoutez pas?...

— Si, Pauline, je vous écoute. Ce qui leur manque ne se trouve pas sur terre.

— Si, sur terre, j'en suis sûre! Est-ce que les hommes sont nés pour souffrir? Non. Ils se trompent.

— Ils se trompent toujours.

— Guitta me l'a déjà dit. Je me souviens de cette parole, qui m'a fait du mal, mais j'étais plus jeune : « Vous verrez, on ne sait pas, on se trompe tout le temps. »

— Vous connaissez madame Sauvaitre?

— Je l'ai vue un peu, surtout l'année dernière. Maintenant, elle est toujours à Biarritz, à Bordeaux, je ne sais où... Cela vous scandalise? Elle est très bonne, je vous assure, mais un peu folle.

— Je regrette que vous connaissiez madame Sauvaitre.

— Eh! bien! je ne la verrai plus. Mais le spectacle des folies n'est pas dangereux. Je suis très sage. Pour les sages tout est bon... Lorsque Guitta a eu sa dernière fille, elle m'a appelée auprès de son lit... Elle parlait d'une voix exténuée... La petite était dans son berceau... On ne voyait qu'une bouche. Guitta m'a dit : « Maintenant, elle est là, je vais l'aimer... Je ne l'ai pas désirée... Je ne l'ai pas eue en moi avec bonheur. Il me semblait qu'elle y prenait la place d'une chose... d'un sentiment plus cher... Elle me ramène, je suis contente. Nous allons nous occuper d'elle, n'est-ce pas?... D'elle seule. Bientôt on la mettra dans le jardin. » Et, en effet, longtemps, Guitta ne s'est pas séparée de l'enfant. Maintenant, elle est repartie...

— Tout cela est abominable.

— Je n'en suis pas sûre... Il vaudrait mieux qu'elle aimât son mari... Elle serait plus heureuse. L'amour coupable n'est pas le meilleur, je vous l'accorde. Mais ce que je trouve abominable, c'est de n'aimer rien, personne. C'est un grand péché, j'en suis sûre. Voyez-vous, parce que je suis très sage, je crois à l'amour...

Jean marchait dans le fumoir comme pour s'écarter de Pauline; il l'entendait sans écouter; il la voyait, sans la regarder, toute enveloppée dans sa robe sombre, cachée et présente, avec ses petites mains fines, si vivantes, sur le livre rouge. Il aurait voulu parler, l'interroger, et il se taisait,

avec un grand bouillonnement de pensées. Il remit le dictionnaire dans les rayons, puis, brusquement, s'assit auprès de Pauline et la regarda.

M. Pommerel entra dans la pièce; Jean baissa les yeux comme pour éteindre une expression trop intense qu'il sentait sur son visage. Il sortit avec M. Pommerel et Pauline demeura seule dans le fumoir.

Après un long moment, elle s'aperçut qu'elle était encore assise à la même place, près de la table, inoccupée, sans pensées, sans ennui. Alors elle se dit que les conversations avec Jean étaient toujours interrompues. Il faudrait parler trop longtemps, pour achever tout ce qu'elle voudrait dire, car les mots vous entraînent... N'importe, puisqu'il peut revenir... Elle sentit avec plaisir le calme de cette pièce. « Ne touche à rien, dans le fumoir », disait son oncle. Comme il a raison! Quelle sécurité dans ces choses qui ne changent pas!

C'était un sentiment tout nouveau chez Pauline, cet accord avec l'immobile, le présent, ce désir que tout restât pareil autour d'elle.

***

Pauline acceptait toutes les invitations, parties de bateau ou de tennis, collations dans les jardins, dîners sur l'herbe, mais souvent elle oubliait l'heure, arrivait trop tard et retournait chez elle; ou bien une sorte de pudeur la retenait au moment d'entrer dans une fête, dont elle entendait les éclats du dehors, et qui naguère l'eût attirée. Elle souhaitait l'isolement des vacances. Mais, pour ce goûter au bord de la Charente, elle avait de l'entrain. On serait nombreux; des canots, des breaks, des bicyclettes amèneraient des bandes d'amis; elle mettrait sa robe de linon rose un peu décolletée par le fichu Marie-Antoinette, un grand chapeau souple et ce voile de tulle qui s'enroule autour, encadrant le cou, avec des pans qui flottent en arrière... Elle verrait d'autres visages... Peut-être est-ce trop de recueillement, qui lui donne, depuis l'hiver, cette indécision frémissante, comme une fièvre légère qui multiplie ses impressions jusqu'à la souffrance, ou cet engourdissement plein de songes où elle se perd.

On se retrouva l'après-midi sur le quai, parmi les paniers remplis de cerises, les boîtes de pâtisseries, les bouteilles de sirop, les couvertures et les manteaux. Les embarcations amarrées à la berge, balancées par le remous d'une gabare, basculaient tout d'un coup sous des charges nouvelles, puis, détachées, reprenaient leur aplomb; les avirons se mêlaient, effleuraient l'eau en soulevant des gouttes brillantes. Pauline s'assit à l'arrière d'un bateau, entre les cordes du gouvernail et ouvrit son ombrelle. Des touffes de fleurs violacées, des bouquets jaunes, des joncs courbés ou brisés surgissaient des rives inégales. Le canot frôlait les branches ployantes des aulnes, heurtait des racines; une fraîcheur paisible montait de l'eau et des herbes. Bercée, un peu éblouie, fermant à demi les yeux, Pauline voyait passer comme des mirages, s'agrandir et disparaître des prairies, des rideaux de peupliers, des îlots de roseaux.

Un canot mince les atteignit et les dépassa, laissant un sillage étroit qui s'élargissait lentement. Marcelle et Peter Deed ramaient, tournant les avirons et les replongeant ensemble, avec un mouvement vif qui les penchait et les redressait sans effort. A l'arrière, Arthur surveillait les courants et manœuvrait le gouvernail.

Un instant, Pauline aperçut le visage animé de Marcelle, la tête nue de Peter Deed, l'éclat de ses cheveux blonds au soleil, l'aisance et l'accord de leurs gestes, le rythme sûr qui les entraînait.

Le soir, au dîner, Pauline racontait sa journée à M. Pommerel.

— Des gens sont arrivés de tous côtés... Nous montions dans les sentiers comme des fourmis, chacun portant sa charge...

— Étiez-vous nombreux?

— Il y avait nous tous, d'ici, et puis des bateaux, des breaks, qui arrivaient de chez les Rambaud, les Coudert; tous les Robin et leurs amis.

M. Pommerel écoutait avec attention :

— Est-ce que le jeune homme qu'ils m'ont présenté l'autre jour et qui est, je crois, de leurs cousins, était là?

— Oui.

— Le connais-tu?

— Un peu. J'ai dansé avec lui, cet hiver.

— J'ai connu son père, autrefois. Vieille famille protestante, qui a quitté le pays, il y a des années... Lui est très bien, n'est-ce pas?

— Il est gentil, intelligent... Nous avons causé pendant les promenades... Il aime le pays. De là-haut, c'était très beau... Mais vers six heures les dames excentriques ont surgi avec leur suite d'adorateurs. Ils avaient tous déjeuné au bord de l'eau; ils étaient très excités, ils ont affolé tout le monde, se sont moqués de nos grenadines, ont fait distribuer le reste de leur champagne... Et puis l'orage montait... Le vent a commencé à rouler les nappes...

M. Pommerel et Pauline s'arrêtèrent un instant sur le balcon et rentrèrent dans la bibliothèque.

— Il fait sombre déjà, — dit M. Pommerel. — Nous avons dîné tard. Ferme donc les fenêtres et allume.

Il marchait dans la pièce, comme mal à l'aise, puis s'assit, et la bouche un peu tremblante, il dit :

— Pauline... Ce jeune homme, tu sais, je crois qu'il s'intéresse à toi... Tu lui plais particulièrement... Et il te plaît aussi, n'est-ce pas?... Voilà... j'ai été pressenti... Le pasteur de Toulouse m'a écrit... On sait que tu es des nôtres, que tu vis parmi nous. On s'est adressé à moi, tout naturellement... Rien d'officiel, bien entendu... Mais ce garçon voudrait te revoir...

— Non! Je ne veux pas...

— Écoute, mon enfant, tu bondis comme si on te frappait.. Pourquoi?

— Je ne sais pas.

— Je ne comprends pas, Pauline... Je me disais que ce serait bien... Tu ne peux pas toujours refuser... Je me suis renseigné... Il a de l'avenir... Jusqu'ici tes refus étaient plausibles... Mais cette fois... Donne-moi une raison... Est-ce qu'il te déplaît?...

— Non.

— Alors... Jean le connaît et l'estime beaucoup.

— Tu lui en as parlé... Il le sait?

— Il ne sait rien... Incidemment, nous avons causé de ce jeune homme... D'ailleurs Jean est ton parent... Il s'intéresse à toi.

— Lui aussi.

— Pourquoi ce ton acerbe?... Ce garçon doit revenir dimanche; tante Cécile l'a invité à Crossac; nous irons faire une visite...

— Alors tout le monde est au courant! C'est une idée qui me révolte!... Non, je n'irai pas à Crossac.

M. Pommerel se tut, l'air grave et soucieux. Il ne savait pas convaincre.

— Écoute, mon oncle, — fit Pauline sur un ton adouci, — je te demande pardon. Mais je te supplie de n'y plus penser, de ne plus m'en parler et de ne rien dire à personne. Cela me gêne!... Je ne peux pas... Je ne veux plus le voir.

— C'est bien, mais je ne comprends pas...

— Moi non plus.

Toute la semaine, Pauline resta chez elle, comme si elle se cachait. Par la fenêtre ouverte de la bibliothèque, la prairie lui apparaissait lointaine, infinie, sous la pluie d'été. Le bruit de l'eau la séparait du monde. Le dimanche suivant, la campagne étincelait au soleil. M. Pommerel se rendit seul à Crossac. Est-ce qu'elle n'aimerait jamais personne? Mais justement, c'est pour l'amour qu'elle se garde; elle ne peut disposer, au gré des convenances, d'un cœur innocent, comme ont fait tant d'autres. Et cependant, elle n'attend rien de l'avenir; le présent lui suffit, la maison, le silence de la bibliothèque.

***

Des jeunes gens arrivaient en troupe à travers les gazons du parc des Arthur et se précipitaient sous les arbres vers un pavillon composé d'une seule grande salle pavée. Là, on se préparait pour jouer au tennis; les jeunes filles, devant la glace, relevaient leur voilette et remontaient sous la ceinture les amples jupes de lainage blanc, on sortait les raquettes des armoires, on changeait de chaussures et, le pas souple, chacun rejoignait le terrain du jeu.

Anna préparait le thé. Elle disposa la nappe à carreaux rouges, les tasses, les bouteilles de bière et d'orangeade, ouvrit les paquets de biscuits, beurra des tartines. L'air préoccupé, elle s'approchait de temps en temps de la fenêtre ou sortait devant la porte, cherchant Marcelle des yeux.

Thomas Pommerel s'opposait au mariage de sa fille avec Deed, après de nouveaux renseignements sur la famille. Anna savait que Marcelle s'inclinerait devant la volonté de ses parents et sacrifierait tout à son devoir, mais elle connaissait aussi l'amour de Marcelle pour le jeune homme.

Un moment, elle aperçut Marcelle, qui jouait avec brusquerie, et Deed dans le camp opposé. Elle rentra plus tranquille, alluma sous la bouillotte de cuivre la lampe à alcool et rejoignit les autres.

Des groupes détachés venaient goûter, puis regagnaient le tennis. Pendant plusieurs parties entre les meilleurs joueurs qui retenaient tout le public, il y eut un répit dans ces allées et venues.

Cherchant Marcelle, Pauline se dirigeait lentement vers le pavillon, quand elle aperçut Deed, par la fenêtre ouverte. Il était assis et parlait vite, penché sur la table. En face de lui, tournant le dos à la fenêtre, Marcelle l'écoutait. Entre eux, la bouillotte jetait une vapeur, qui, par moments, les séparait, et que Deed dissipait d'un geste agacé, les yeux graves et ardents. Pauline voulut s'éloigner, mais le bruit de ses pas sur le gravier la gêna, et elle resta sans bouger, cachée par une branche tombante. Deed se tut et Marcelle sembla parler avec une force désespérée, une attitude raidie, marquant ses mots d'un poing fermé, qui frappait le vide. Deed parut suppliant, pressant, puis impérieux, et il eut un rire ironique. Les épaules de Marcelle s'affaissèrent; elle avait les mains sur les yeux, toute secouée d'une agitation profonde. Son buste ployait, mais, de sa tête inclinée, elle résistait avec un mouvement obstiné de refus. Un instant, comme Deed s'avançait vers elle, les mains ouvertes, elle releva son visage, noua ses doigts crispés, les tendit vers lui, puis s'effondra sur la table, avec le même mouvement de la tête qui refusait sur son coude replié.

Oppressée par l'émotion, Pauline recula derrière le pavil-

lon, longea un mur, erra dans le jardin, cueillant machinalement des fleurs, et elle se retrouva près de la fenêtre. Marcelle sanglotait doucement, le corps assoupli et réduit par la douleur. Un élan entraînait Pauline au secours de son amie, mais elle le réprima, sachant qu'il fallait lui laisser son secret.

Des appels venaient du tennis; des enfants jouaient au croquet sur la pelouse et on entendait les coups secs sur les boules, des rires, des disputes; quelqu'un demanda : « Où est donc Deed? » Une voix répondit : « Je l'ai vu courir comme un fou. Il a crié qu'il allait manquer son train. Voyez! il a oublié son chapeau. » Marcelle releva la tête, se souleva en s'enveloppant d'une cape, comme si elle se dégageait pesamment du monde obscur où elle s'était perdue, regardant autour d'elle, étonnée que rien d'autre n'eût été détruit. Elle vit le désordre immobile de la pièce, le dehors paisible, frissonna dans cet abandon; puis elle passa sur ses yeux son mouchoir trempé d'eau, rajusta son chapeau d'un geste maladroit, serra contre sa figure la voilette blanche qui brouillait ses traits, ouvrit la porte, recula, sortit enfin avec une démarche hésitante, qui ne s'adaptait plus aux choses environnantes. Elle passa par une charmille d'un pas lourd, baissant la tête. Il fallait revenir vers le tennis, se mêler aux autres.

Pauline s'approcha de Marcelle et, sans la regarder, l'accompagna en silence, arrachant des branches qu'elle ajoutait à sa gerbe; puis, doucement, elle glissa une partie de son bouquet dans la main inerte de Marcelle, qui retomba; elle l'entraînait sans la toucher.

On leur cria :

— Vous ne venez pas! Est-ce que tu joues, Marcelle? C'est ton tour.

— Oui, — dit Pauline, — nous arrivons.

Et, montrant les bouquets, elle continua d'une voix calme :

— Nous étions allées cueillir des fleurs, mais les roses sont presque passées.

JACQUES CHARDONNE

(*A suivre.*)

UNE GUERRE RUSSO-JAPONAISE?

Avec des variantes quant à la date de son échéance, tous les prophètes de la politique étrangère, européens et américains, et par voie de conséquence tous les professionnels de la divination qui puisent leurs arguments beaucoup plus dans les écrits des premiers que dans le mystère des tarots, sont d'accord pour prédire l'éclosion inévitable d'un conflit russo-japonais.

Sans s'arrêter un seul instant à la vanité des vaticinants dont l'influence sur les masses n'est cependant pas niable, il convient surtout de prêter attention aux raisonnements, observations, calculs, de ceux dont la plume commente chaque jour les événements mondiaux et cherchent à tirer des conclusions logiques de leur développement.

Dressant le bilan de l'année 1933 et jetant un coup d'œil sur l'avenir, *le Temps* du 1er janvier écrivait dans son éditorial cette phrase significative : « Enfin la menace d'un conflit russo-japonais en Extrême-Orient, en conséquence de l'établissement des Nippons en Mandchourie, — événement qui annonce peut-être un des plus grands tournants de l'histoire du monde — ne peut manquer de retenir la plus grande attention de ceux qui veulent dresser un bilan sincère de l'année qui s'achève. » Le même jour, un certain nombre de journaux parisiens reproduisaient une dépêche d'origine anglaise annonçant une nouvelle tension dans les rapports nippons-soviétiques. Les Mandchous, disait le télégramme, auraient arrêté avec menace de les passer par les armes, vingt-cinq employés russes du chemin de fer de l'Est chinois accusés de propagande

communiste. En revanche les Russes auraient retenu en otage en Sibérie vingt-cinq ressortissants du Mandchoukouo destinés à être fusillés dans le cas de représailles jugées nécessaires. Enfin la même dépêche nous apprenait qu'on aurait emprisonné en Soviétie un officier japonais porteur d'un projet d'offensive contre la Russie au printemps prochain.

Ces informations les plus récentes, glanées dans la presse au moment d'écrire ces lignes, font d'ailleurs suite à toute une série de nouvelles du même genre échelonnées sur six mois et que les initiés n'ont pas été sans recueillir. Elles ont, dans tous les cas, contribué à créer une atmosphère d'inquiétude et à orienter l'attention vers un des plus graves problèmes qui pourraient se poser devant l'opinion publique internationale et la surprendre par ses solutions brutales, si elle n'était heureusement prévenue. Essayons donc à notre tour de situer les éléments de ce problème tels qu'ils nous apparaissent après un séjour de plusieurs mois sur le théâtre du futur drame et parmi ses protagonistes.

Une première question et sa réponse permettront tout de suite de déblayer le terrain. Une guerre russo-japonaise est-elle possible ou probable ou certaine? Je puis déjà affirmer en toute connaissance de cause qu'elle me paraît non seulement possible, mais probable; quant à sa certitude elle dépend moins de la volonté des futurs belligérants que des forces occultes dont ils deviendront peut-être les instruments. Ceci étant admis, examinons ensemble et dans le cadre forcément limité de cet article, les raisons qui me font bouleverser la logique, c'est-à-dire conclure avant de démontrer.

Ces raisons sont multiples et de valeurs diverses.

La principale paraît être naturellement la présence du Japon en Mandchourie. Il y a trente ans, ceux qui prévoyaient déjà la première guerre russo-japonaise lui donnaient pour origine l'occupation de ce pays par les Russes. Aujourd'hui le rôle des facteurs est interverti, mais les résultats semblent être les mêmes avec cette différence que ce ne sont pas les Russes qui désirent éliminer les Japonais de Mandchourie, mais ces derniers qui seront amenés à compléter, d'ici peu, leur emprise sur le continent asiatique au détriment territorial de l'U. R. S. S.

Une seconde raison égale en puissance à la précédente est la situation politique, économique et sociale du Japon.

Enfin il en est une troisième plus difficile à discerner, mais qui pourrait être la déterminante, c'est le jeu de certaines coalitions d'intérêts qui trouveraient leur satisfaction dans un affaiblissement de l'un ou l'autre des antagonistes, jeu extrêmement dangereux par ses répercussions internationales, car il va de soi qu'un conflit russo-japonais aurait très vraisemblablement de sanglantes conséquences extra-orientales.

L'occupation de la Mandchourie par les Japonais, occupation intégrale qu'il serait vain de masquer derrière le paravent du protectorat d'un État créé de toutes pièces pour les besoins de la cause, ayant pour origine le développement de la politique nipponne, c'est par l'étude du Japon de 1934 qu'il faut commencer si l'on veut trouver et conserver jusqu'au bout le fil conducteur. Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont pu suivre, au cours des années 1932 et 33, l'évolution de la politique intérieure et extérieure japonaise. Ils savent que depuis l'assassinat du président du conseil Inukai le 15 mai 1932, succédant à celui du baron Dan et du ministre des finances Inouye, exécutés en février de la même année pendant la campagne électorale pour le renouvellement de la Diète, le pouvoir a été virtuellement exercé par les militaires et marins, c'est-à-dire par les grands états-majors. Sans revenir longuement sur la genèse d'un mouvement de réaction habilement préparé par les intéressés, et qui a dépouillé les partis politiques existants de leurs possibilités constitutionnelles, il faut pourtant à grands traits esquisser un tableau de ce qu'était le Japon avant la dictature larvée des généraux et amiraux et ce qu'il est devenu.

Au lendemain de la Restauration de 1868 qui brisa la féodalité des daïmios et des samouraïs pour concentrer le pouvoir aux mains de l'Empereur, qui n'avait gouverné jusque-là que par shogouns interposés, le principal souci du trône avait été de s'appuyer sur une armée nationale forte, instruite, outillée et préparée à se servir de tout ce que le modernisme pouvait lui offrir de moyens matériels, sur terre et sur mer. Le soldat et le marin, collaborateurs directs du souverain, situés sur les

barreaux de l'échelle sociale immédiatement au-dessous de la dynastie, jouissaient dans la nation d'un prestige incomparable. L'empereur Mutsuhito, le Meiji, les avait dotés d'un statut moral, le rescrit de 1882, qui constitue d'ailleurs une page admirable où sont condensées en cinq préceptes les vertus que doit cultiver et posséder tout Japonais appelé à servir sous les drapeaux de son pays. En plus du patriotisme, de la discipline courtoise, du courage réfléchi, de la loyauté recommandés aux hommes d'armes par le tenant du sceptre, celui-ci exigeait de ses serviteurs la simplicité et la frugalité dans les mœurs. Il estimait que la pratique du luxe et le désir de l'acquérir pouvaient conduire le soldat vers une faiblesse coupable, un amollissement préjudiciable au strict accomplissement de son devoir militaire. Voici d'ailleurs comment s'exprime à ce sujet le texte officiel qui explique en grande partie le renversement de la politique intérieure japonaise.

« Soldats et marins doivent être simples et frugaux. Si vous n'observez pas la simplicité et la frugalité vous deviendrez efféminés et volages, vous prendrez des habitudes de luxe qui vous conduiront à la cupidité et à de telles manières que ni votre loyalisme, ni votre courage ne pourront vous sauver du mépris et de la haine des autres hommes, toute votre vie sera misérable et maudite. Que si on laissait ces coupables habitudes de luxe naître chez les officiers et chez les hommes, elles se répandraient dans tous les rangs comme une épidémie; il n'y aurait plus ni esprit de corps ni discipline. »

En conformité avec la parole impériale et par conséquent divine, soldats et marins japonais ont donc toujours mené la vie simple à laquelle les obligeait d'ailleurs la modicité des soldes. Ils trouvaient toutefois à la médiocrité de leur situation matérielle une compensation dans la faveur dont ils bénéficiaient de la part de l'opinion publique, faveur qu'accrurent encore deux guerres victorieuses contre la Chine (1894-1895) et contre la Russie (1904-1905).

Pendant la grande guerre, bien que mobilisée aux côtés des Alliés, l'armée japonaise demeura pour ainsi dire l'arme au pied. Elle aurait bien voulu, pourtant, profiter, dès 1917, du désarroi russe pour attaquer le bolchevisme par la Sibérie, et réaliser ainsi les acquisitions continentales dont elle rêve aujourd'hui.

Mais tandis que les militaires rongeaient leur frein, l'industrie japonaise, une des premières du monde, travaillait à plein rendement pour les belligérants, aidant par ses bénéfices rapides et inusités à la constitution de cartels économiques puissants, de trusts, d'une oligarchie financière, d'un gros patronat civil dont la clientèle, au sens romain du mot, prit dans la société le pas sur les soldats : « Au lendemain de la guerre, me disait à Tokio un connaisseur du Japon, on donnait plus volontiers sa fille en mariage à un « marchand » qu'à un colonel ». Par contre, demeuré simple, frugal et discipliné, le militaire subit avec quelque amertume ce renversement des valeurs, dont les conséquences allaient être pour lui beaucoup plus graves encore. En effet, le développement des affaires japonaises, leur extension dans le monde entier, les relations de leurs dirigeants, conduisirent ceux-ci à préconiser une politique internationale où les accords ne peuvent se faire que sur le terrain des concessions réciproques, et comme ces dirigeants fortunés contrôlaient par leurs subventions les partis politiques où se recrutaient alternativement les ministères, ils purent exiger de ces derniers une action conforme à leurs intérêts. Ainsi s'expliquent les renoncements japonais aux conférences de Washington et de Londres concernant la limitation des armements navals et dont les conclusions furent considérées par les soldats et marins de l'active, par leurs frères d'armes libérés, par les groupements nationalistes, comme des humiliations nationales contre lesquelles on organisa secrètement et minutieusement le mouvement de réaction aujourd'hui triomphant.

Quoique le rescrit impérial de 1882 leur interdît de prendre part aux discussions publiques, les chefs militaires prirent en mains la direction de la propagande qui se fit d'abord dans l'armée. Chaque officier fut pour les recrues placées sous ses ordres un instructeur militaire et un éducateur civique. Il prépara les jeunes gens à devenir au sortir de la caserne ou de la flotte, des citoyens intransigeants sur le chapitre de l'honneur national compromis par les partis politiques à la solde des financiers. On exalta leur patriotisme et aussi les beautés de la simplicité et de la frugalité; on rendit les trusts responsables à leurs yeux, des difficultés nées de la crise mondiale, de la

peine qu'avait la jeunesse des écoles à faire sa place au soleil; bref, on en fit des nationaux socialistes qui, rendus à la vie civile, catéchisèrent à travers le pays à la fois leurs cadets et leurs aînés. Groupés en associations puissantes, les anciens soldats constituèrent bientôt une masse formidable et fanatisée, alliée à des unions de jeunes étudiants ardents et passsionnés. Puis, quand le réveil de la nation ne fit plus de doute pour ses animateurs, on passa aux actes; occupation de la Mandchourie dont nous verrons plus loin les raisons profondes, assassinats de hauts personnages, constitution d'un gouvernement national dans lequel les portefeuilles de la Guerre et de la Marine furent dévolus à deux hommes, le général Araki et l'amiral Osumi, entièrement d'accord avec les états-majors, lesquels, on le sait, ne dépendent pas du gouvernement constitutionnel mais directement de l'Empereur. En fait, depuis un an et demi, le pouvoir est exercé par le général Araki, ministre de la Guerre, véritable dictateur, l'homme le plus populaire du Japon après le souverain, universellement respecté, vénéré et adoré.

Maîtres du régime, ayant reconquis par l'opération de Mandchourie exploitée comme une véritable campagne guerrière, le prestige qu'ils avaient perdu, les militaires appliquent maintenant en pleine liberté leur programme de rénovation nationale. Dégagés de toute entrave internationale depuis que le Japon s'est retiré de la Société des Nations, ils ont consacré la plus grande partie de leurs efforts à augmenter le potentiel guerrier de leur pays sur terre et sur mer, moralement et matériellement. Numériquement aujourd'hui le Japon possède la plus forte armée du monde et une flotte susceptible de rivaliser malgré les accords de Londres, avec les escadres britanniques. Deux ans de service dans l'infanterie, trois ans dans l'artillerie, cinq dans la marine, permettent de former des hommes entraînés, dont la résistance physique est remarquable. J'ai vu en Mandchourie des fantassins couvrir aisément des étapes quotidiennes de soixante à soixante-cinq kilomètres avec pour toute nourriture une poignée de riz, un poisson cru et du thé. L'instruction primaire si largement diffusée dans le pays fait que sur

un régiment de quinze cents hommes il n'y a pas quinze illettrés, c'est-à-dire quinze soldats ne connaissant que trois cents caractères. On cite en France des recrutements où la proportion des illettrés atteint 30 et 35 p. 100.

La marine de guerre est certainement, du point de vue de l'équipement, mieux partagée encore que l'armée de terre, et cela s'explique par la situation insulaire du Japon. En 1933, de mai à juillet, toutes les escadres ont manœuvré et tenu la mer pendant trois mois. A la fin de ces manœuvres l'Empereur a passé une grande revue navale qui alignait dans la baie de Tokio huit cent cinquante mille tonnes, cent soixante et un navires, dont quatre porte-avions. Il faut ajouter à cela les navires en construction dans les arsenaux, pour le compte de républiques sud-américaines et sans doute du Mandchoukouo, car il est bien entendu que cet État protégé, ce « puppet-government », comme disent les journaux chinois, aura sa flotte de guerre. Répondant à une question précise que je lui posais à ce sujet, l'amiral Osumi, ministre de la Marine, me disait que rien en effet, sauf l'état de ses finances, ne pouvait empêcher le Mandchoukouo d'avoir un jour ses croiseurs, ayant déjà été doté par le Japon de toute une escadrille de canonnières qui patrouillent sur la rivière Sinkari.

Enfin un très gros effort a été entrepris en faveur de l'aviation. Des dessinateurs et ingénieurs étrangers ont été engagés pour créer des prototypes. Une propagande intense est faite dans le pays pour rechercher des contributions volontaires au budget de l'aéronautique. Au milieu du mois d'août dernier on mobilisa pendant trois jours et trois nuits toute la population (soit 15 millions de civils) de la région Tokio-Yokohama, pour des manœuvres de défense aérienne auxquelles prirent une part plus active vingt-cinq mille jeunes gens et jeunes filles qui, entre deux exercices, tendaient la main. Ils ramassèrent ainsi dix millions de francs.

Nous pourrions multiplier les exemples d'engouement, de passion, de fanatisme pour les choses militaires déployés par un peuple déjà discipliné d'instinct comme les habitants d'une termitière. Quelques-uns jetés en hâte sur le papier suffiront pour donner un aperçu du degré de surchauffement où en sont actuellement les esprits.

— Il n'est pas rare le matin, en plein Tokio, d'assister aux heures d'affluence à des simulacres de combats avec mitrailleuses et fusils mitrailleurs. Exercices d'entraînement à la guerre de rues très appréciés par la troupe et les spectateurs. A Paris les officiers n'osent plus se montrer en uniforme dans certains quartiers.

— Un capitaine japonais nouvellement marié partait en renfort pour la Mandchourie, sa femme pensant qu'il ne serait pas un bon soldat s'il avait quelque chagrin de quitter son foyer, s'est suicidée pour libérer l'époux de ses regrets.

— Pendant le procès qui mettait aux prises la cour criminelle et les assassins du président Inukai, l'un des prévenus put dire, sous les approbations du public et de la presse qu'il regrettait de n'avoir pas assassiné en même temps que le chef du gouvernement, son hôte de passage, Charlie Chaplin, afin de déclencher une guerre avec l'Amérique.

— Le procureur impérial ayant requis huit années de prison contre un lot de quatorze conspirateurs (tous étudiants et cadets de l'école de guerre), le lendemain, quatorze petits doigts coupés parvenaient dans une enveloppe au général Araki, ministre de la Guerre. Ils lui étaient envoyés par quatorze volontaires, prêts à entrer en prison à la place de leurs camarades arrêtés.

— Les aviateurs japonais ont tous fait serment de se laisser tomber, le cas échéant, avec leurs appareils chargés de bombes, sur le pont des navires ennemis.

— Un soir que je dînais avec des officiers de marine et qu'il était question d'un blocus éventuel du Japon, je posais à mes hôtes deux questions : 1° Où prendrez-vous du pétrole? L'un d'eux me répondit : — Bornéo. 2° Et le coton? « Nous avons de quoi tenir un an et demi, me répondit l'hôte lui-même, en me montrant dans une armoire un approvisionnement de quelque cent coussins de coton. Tout officier japonais, tout patriote en a autant chez lui, ajouta-t-il avec un sourire de suprême orgueil, et tous les Japonais sont patriotes! »

— Enfin, dernière trouvaille, on refuse du monde parmi les marins volontaires pour servir d'hommes-torpilles, c'est-à-dire de conducteurs d'engins naturellement destinés à sauter avec les navires torpillés.

Ayant ainsi forgé un formidable outil de guerre et préparé les esprits à l'idée d'un conflit offensif ou défensif, le gouvernement japonais est donc prêt à toutes les éventualités.

Quant au peuple, il suivra les chefs aveuglément, pour peu que ceux-ci lui démontrent qu'il s'agit de venger l'honneur national ou d'affirmer la mission divine dont le Japon se croit investi en Extrême-Orient. Seuls sont inquiets de cette politique agressive les hommes d'affaires, les industriels et les financiers qui redoutent l'aventure, l'isolement international et craignent la conséquence d'une défaite. Mais ils n'ont plus voix au chapitre sinon pour couvrir les emprunts à moyen terme avec lesquels on comble chaque année le déficit du budget, déficit qui atteint un peu plus de 40 p. 100, alors que la moitié des ressources est consacrée à la défense nationale.

J'ai dit que l'outil de guerre japonais était à la fois offensif et défensif. Offensif quand il s'agit d'occuper la Mandchourie, de débarquer des troupes à Shanghaï, défensif quand il répond aux appréhensions d'un peuple qui se croit persécuté par le monde entier. Il est évident que la concurrence économique redoutable que présente, en raison de son faible prix de revient, pour toutes les industries du monde, la production du Japon n'est pas pour aider celui-ci à se concilier des sympathies, ni à trouver des débouchés. Il lui faut donc pour nourrir une population de soixante-cinq millions d'habitants qui s'accroît d'un million par an, ou se défendre sur les marchés qu'il occupe déjà, ou s'assurer par la force des marchés nouveaux. C'est une politique inéluctable qui conduit aux armements et qui autorise l'enquêteur à écrire que, malgré les apparences, le Japon qui fait en ce moment la politique de son armée a bien l'armée de sa politique.

Ainsi l'occupation de la Mandchourie, source de conflits futurs, répondait aux vœux de toute la nation et seuls s'en plaignent aujourd'hui ceux que l'armée détentrice du gage et décidée à s'en servir aux fins de son programme étatiste n'appellera pas à profiter des bénéfices de l'opération, c'est-à-dire les bailleurs de fonds des partis politiques contre lesquels s'est dressée la dictature des généraux. Par contre, le peuple dont la religion a été éclairée par une habile propa-

gande, considère le geste du soldat qui, dans la nuit du 18 septembre 1931 a déclenché la conquête comme un acte de foi nationale tout à fait dans la vieille et noble tradition du pays. On ne lui demande d'ailleurs pas autre chose, sauf à payer d'une mobilisation générale éventuelle les conséquences d'un acte dont il ne voit pas le développement logique et fatal.

L'opération mandchoue répond en effet, dans l'esprit de ceux qui en ont pris l'initiative, à trois objectifs principaux :

1° Redonner à l'armée son prestige;

2° Fournir à la production japonaise un débouché malgré la porte ouverte, car il n'y a pas de concurrence possible pour les importateurs européens; assurer à la défense nationale un réservoir de matières premières;

3° Donner au Japon une frontière continentale et la reculer le plus loin possible.

J'attire tout particulièrement l'attention sur cette dernière raison d'ordre stratégique, car c'est d'elle que naîtront toutes les complications.

Redoutant un blocus et bien davantage encore les bombardements aériens, le Japon cherche en effet à soustraire ses îles au danger de raids ennemis partant du continent. Or il n'est pas à l'abri d'escadrilles venant de Vladivostok, de la province maritime et du nord de Sakhaline. *C'est pourquoi tôt ou tard, car il sait très bien que depuis le rapprochement russo-américain il ne peut plus espérer d'entente russo-japonaise, le Japon sera obligé pour sa sécurité de compléter l'occupation de la Mandchourie par celle des territoires que je viens de citer.*

Certains nationalistes ardents voudraient que ce fût tout de suite, car ils estiment que le moment est des plus favorables. Ils pensent que malgré les préparatifs de défense effectués par les Soviets à la frontière sibérienne ils auraient rapidement raison des forces russes plus faites pour soutenir le régime qu'entraînées pour une guerre extérieure. Ils spéculent sur la situation intérieure de la Russie tout comme leurs aînés de 1903, poussés par l'Angleterre, ainsi que le raconte dans sa correspondance la princesse Radziwill, spéculaient déjà sur la faiblesse du Tsar et de son état-major.

D'autres, les marins surtout, pensent également que le moment est des plus propices, la crise empêchant les États-

Unis de s'associer aux mesures de coercition contre l'agresseur et n'ayant pas d'autre part terminé, il s'en faut, leurs constructions navales.

Enfin, la Chine qui n'a déjà pas su se maintenir en Mandchourie, ne pourrait pas inquiéter les flancs de l'armée japonaise. Elle a trop à faire avec les communistes du Kiang-Si et ses dissenssions intérieures, ce qui pourrait cependant changer avant peu, étant donné l'aide qu'elle va recevoir de l'Europe et de l'Amérique et qui lui redonnera de la vigueur.

Il va sans dire que toutes ces raisons sont japonaises, j'entends émanant de Japonais nationalistes dont l'esprit surexcité par les parades militaires, les manifestations raciales ne rêve que conquêtes et panjaponisme comme la moyenne de tous les esprits nippons. Elles ne suffiraient pas à faire naître un conflit si n'agissaient dans l'ombre certaines forces occultes et certains conseillers qui s'entendent à allumer les incendies. Il y a naturellement ceux qui n'ayant pas de patrie pensent qu'une guerre est toujours une bonne affaire. On les retrouve partout et toujours. Il y a les cent cinquante mille Russes blancs de Harbin qui souhaiteraient rentrer triomphants en Russie dans les fourgons de l'armée japonaise et qui ne feront rien pour éviter les incidents de frontière.

Enfin il y a le jeu des puissances occidentales, les unes alertées par l'évolution prodigieuse du Japon, c'est le cas de l'Angleterre, les autres par haine de la Russie, c'est le cas de l'Allemagne.

Il ne peut échapper au voyageur qui parcourt l'Extrême-Orient que la concurrence japonaise est plus redoutable qu'aucune autre pour l'industrie britannique des textiles; que la politique panasiatique du Japon qui tend à grouper tous les peuples de couleur en face de la race blanche inquiète la première puissance coloniale du monde. C'est ainsi que le Japon, son ancien allié, a pris dans les préoccupations de la Grande-Bretagne la place qu'y occupait la Russie de 1903. Aussi ne faut-il pas s'étonner si toutes les dépêches annonçant une tension russo-japonaise et nettement rédigées pour attiser le feu, sont d'origine britannique.

Par contre, l'Allemagne qui travaille énormément en

Extrême-Orient, en Chine comme au Japon, dont les croiseurs sillonnent l'océan Indien et les navires de commerce les fleuves chinois, l'Allemagne qui conseille par ses officiers les uns et les autres, verrait volontiers naître à l'est un conflit qui, immobilisant la Russie, lui laisserait les mains libres pour régler en Europe centrale quelques questions territoriales.

Enfin il y a la France, grande puissance extrême-orientale et qui ne le sait pas assez; la France dont, pendant huit mois, par une carence inexplicable le pavillon commercial n'a plus été vu dans les ports du Japon, la France qui, par ses concessions en Chine, son Indochine, bastion de l'Europe vers l'Asie qui se lève, devrait surveiller de près l'évolution d'une politique dont elle pourrait être en fin de compte la seule à faire les frais. Qu'elle ne se laisse pas surprendre par les événements! Déjà des Annamites se sont joints aux Philippins, aux Javanais, aux Hindous, aux Siamois que le Japon attire à Tokio au sein de la ligue panasiatique que le général Araki veut opposer à la Société européenne des Nations. Il rôde dans les murs de la capitale japonaise et dans les couloirs du sérail un prétendant au trône d'Annam et les côtes de ce pays n'ont jamais vu plus d'espions déguisés en pêcheurs que pendant ces derniers mois.

Ayant ainsi rapidement situé et sans doute de façon bien incomplète les différents aspects d'une question appelée dans un délai assez rapproché, à devenir brûlante, je m'en voudrais de terminer cet article par une note accentuée de pessimisme.

Pour toutes les raisons que je viens d'énumérer, je crois probable une guerre russo-japonaise, mais j'espère encore que la sagesse des nations saura intervenir à temps pour éviter cette catastrophe — car il s'agira bien d'une catastrophe. Trop d'intérêts politiques et économiques sont en jeu pour qu'il soit possible, si on laisse naître le conflit, de localiser les combats comme le souhaiteraient ceux qui comptent sur une guerre pour arranger les affaires du monde. Dans ces conditions ce serait bien un des plus grands et graves tournants de son histoire qu'aborderait l'humanité.

ROBERT POULAINE

LE JARDIN DES BÊTES SAUVAGES

XIX

LA CHAMBRE CLOSE. UN ENFANT QUI NE SAIT PAS CE QU'IL VEUT. OÙ M. RAYMOND PASQUIER NE SE MET PAS EN COLÈRE. UNE PENSÉE PEU CHARITABLE. IL FAUT SAUVER LES APPARENCES. ÉLOGE DES VERTUS FAMILIALES. A LA RECHERCHE D'UNE CLEF. PRISE DE TANANARIVE.

J'attendis cinq jours, six jours. Vraiment, nous n'étions jamais seuls, jamais tranquilles. A certaines heures, tous dispersés, tous au loin; à d'autres heures, tous au gîte, serrés flanc contre flanc, comme des poissons dans la nasse.

Et puis, un soir, le moment vint. J'entendis rentrer mon père. J'étais seul à la maison. L'après-midi s'achevait. Je fermai ma chambre du côté de la salle à manger et revins par l'autre porte. Au bout d'un moment, père dit, sans élever la voix :

— Tu es chez toi, Laurent?

— Oui, père. Peux-tu venir?

— Pourquoi?

— Un renseignement.

Il pénétra dans ma chambre. Il était souriant. Il tirait sur ses longues moustaches flambantes. Il « poitrinait ». Tout, en

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 novembre, 1er, 15 décembre 1933 et 1er janvier 1934.

lui, disait l'allégresse, la paix du devoir accompli, la satisfaction et l'entrain.

— Viens, — dis-je, — s'il te plaît. C'est pour un devoir.

Il vint jusqu'à la fenêtre et s'y accouda tranquillement. On entendait, dans le lointain, le hurlement des camelots qui vendaient un journal du soir. Il écouta quelques instants puis se tourna vers moi.

— Qu'est-ce que tu veux, Laurent?

Et tout de suite, il ajouta, car je devais être fort pâle :

— Mais... mais, qu'est-ce qu'il y a, mon cher?

— Je t'ai vu, — dis-je, — l'autre soir, le soir de l'enterrement. Je t'ai vu, sur le boulevard.

Il sourit d'un air léger.

— C'est bien possible.

— Tu sais ce que je veux dire. Et je t'ai vu, le lendemain, dans l'escalier, avec Thérèse.

Il me regarda fixement, sans répondre et se dirigea vers la porte. Je venais de la fermer. J'avais la clef dans ma main.

— Je te demande pardon, papa, mais tu ne sortiras pas.

— Je voudrais bien voir ça.

— Non, papa. J'ai fermé la porte, pour être sûr, moi-même, de rester, pour te dire, quoi qu'il arrive, tout ce que je veux te dire.

— Donne-moi la clef, Laurent.

— Impossible, — criai-je, — et je lançai la clef par la fenêtre.

Il y eut un profond silence pendant lequel nous entendîmes la clef sonner sur les pavés de la rue. Mon père haussa les épaules et se dirigea vers l'autre porte, celle de la salle à manger. Elle était fermée du dehors. Il se tourna vers moi et fronça légèrement le sourcil.

— Évidemment, c'est parfait.

— Je t'ai vu, — repris-je, — sur le boulevard.

— Et après?

— Avec madame Meesemacker.

— Vraiment? Tu n'es pas discret.

— Et je t'ai vu, dans l'escalier, l'autre matin.

— Tu m'espionnes, ma parole!

— Madame Meesemacker, je peux dire que, maintenant, ça m'est égal. Mais Thérèse! Thérèse aussi!

Mon père leva la tête et dit d'un air hautain :

— Thérèse est une fille charmante : je te prie de parler d'elle avec ménagement et respect. Enfin, qu'est-ce que tu veux? Que signifie cette comédie?

Chose étonnante, il était calme et c'est moi qui devais donner le spectacle du désordre et de la colère. Il dit, une fois encore :

— Qu'est-ce que tu veux, mon garçon?

Comme je ne répondais rien, il ajouta, souriant avec un mépris ironique :

— Tu vois bien que tu ne sais pas, toi-même, ce que tu veux. Tu es un enfant nerveux, peut-être même un enfant malade. C'est une chose à voir plus tard. En attendant, cette scène n'est pas seulement ridicule, elle est surtout inconvenante, elle est surtout immorale. Immorale, c'est le mot. Et maintenant que c'est fini, je vais enfoncer la porte ou fracturer la serrure.

— Père, — dis-je en m'élançant, — je te supplie de changer, de renoncer. Oh! tu sais bien ce que je veux dire. Nous voulons t'aimer encore et tu fais tout pour que ce soit impossible. Père, il faut que ça finisse.

J'étais tout près de lui. Je le regardais en face, mais je ne le touchais pas. Il se prit à sourire de manière bizarre.

— Vraiment, c'est jouer de malchance. Il y a déjà quelque temps que je n'ai plus d'histoires avec ta mère et voilà que, maintenant, ça recommence avec les enfants.

— Père, ce ne sont pas des histoires! Promets-moi que c'est fini, père, ou bats-moi, tue-moi. Ça m'est égal.

Il fit rouler sa tête d'une épaule à l'autre.

— Tu, tu, tu! Je n'ai pas du tout l'intention de me mettre en colère et je ne vois pas pourquoi tu veux que je te batte. Tu m'ennuies, tu m'inquiètes et, si je peux dire, tu me déçois. Oui, c'est une vraie désillusion. Ce que tu fais, ce soir, ce n'est pas d'un garçon intelligent. Je suis vraiment désolé, mais je n'ai pas du tout l'intention de te battre. Je n'ai jamais battu personne.

— Oh! — dis-je avec ressentiment, — tu as bien battu maman.

Il écarta les bras dans un geste de stupéfaction.

— Allons! voilà le mélodrame. Qu'est-ce que c'est que cette invention! Je n'ai jamais battu ta mère. Je ne me le permettrais pas.

— Un matin, près du lit. Je récitais mon Virgile.

— C'est possible, — murmura-t-il. — Effectivement, je le regrette. Et, ce qui me fâche le plus, c'est que je ne me le rappelle pas. Ce n'est pas charitable à toi de me faire penser à des choses aussi pénibles. Ta mère est une femme admirable.

— Aie pitié d'elle, papa. Tu vois bien qu'elle est malheureuse.

Il glissa les mains dans ses poches et commença de marcher d'une muraille à l'autre.

— Je me demande, — disait-il, — comment tu peux avoir tant d'idées fausses sur la vie. Ce n'est pourtant pas nous qui te les avons données. Tu parles, comme un enfant, d'une foule de choses et même de gens dont tu ne sais à peu près rien. Tu parles aussi de ta mère d'une façon plus que romanesque dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'est pas élégante, qu'elle est même incorrecte. Je ne dis rien en ce qui me concerne. Nous y reviendrons plus tard, quand tu seras vraiment un homme. Plus tard, tu comprendras que les êtres de mon espèce ne sont pas plus mauvais que les autres et qu'ils font simplement un peu moins de singeries. De quoi te mêles-tu, mon garçon? Est-ce que je provoque du scandale? Est-ce que je suis un objet de honte? Alors, à quoi penses-tu? A l'argent? Tout est possible. Sache, mon petit ami, que ces choses-là ne m'ont jamais coûté un sou. Pour ça, je suis irréprochable. Mais laissons tout ça de côté.

Je me sentais épuisé, balbutiant, à bout de ressources et tout près de fondre en larmes. Mon père se reprit à parler. Sa voix, petit à petit, prenait un accent pénétré, remontreur et sentencieux.

— Tu demandes que « ça finisse ». Mon ami, je vais y songer. Sois sûr que je ferai en sorte que tout s'arrange pour le mieux. Je vous ennuie le moins possible, tâchez de me traiter avec réciprocité. Ce que je peux te promettre, c'est d'être discret, invisible, de me comporter, enfin, comme un parfait gentleman, de m'arranger toujours pour sauver les apparences. Tu penses que c'est peu. Moi, j'affirme que c'est tout. Je tiens autant que toi à laisser ta mère en repos. Que dis-je? Autant

que toi? Bien plus que toi, mon garçon. Elle va rentrer, ta mère, et les choses pourraient se gâter par suite de ta maladresse. Tu risques de faire à ta mère une peine infinie. Je ne te le pardonnerais pas, car ta mère est une femme exceptionnelle. Elle mérite d'être traitée non seulement avec respect, mais avec vénération. Je ne connais pas de femme qui lui vienne à la cheville. Tu peux me croire, j'ai de l'expérience et je ne parle pas à tort et à travers. Et voilà, tu nous a mis tous deux, Laurent, dans une situation absurde. Il va falloir, maintenant, s'en tirer avec honneur. Je crois que c'est dans peu de jours le concert de ta sœur Cécile. Comment as-tu pu, mon cher, faire une pareille sottise à la veille d'un jour si grave pour l'avenir de ta sœur. Tu vois, je suis tout à fait calme. Je ne te fais pas de reproches : à mon avis, tu es malade. Je suis seulement navré. Ta sœur Cécile est une artiste. Il faut l'entourer de prévenances. Quand on vit ensemble, il faut avoir, les uns pour les autres, de la considération et une certaine gentillesse.

Il parla quelque temps encore. Je l'écoutais, tête basse. Puis nous entendîmes un pas dans le petit vestibule. C'était le pas de Cécile. Papa lui cria gaiement :

— Veux-tu nous délivrer, Cécile? Nous sommes enfermés ici. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Un coup de vent ou je ne sais quoi. La clef est de ton côté, sur la porte de la salle à manger.

Cécile ouvrit la porte. Elle nous regardait, vaguement, comme des êtres d'un autre monde.

— Et maintenant, — me dit mon père, — descendons, Laurent, descendons ensemble chercher, dans le ruisseau ou quelque part ailleurs, cette clef que tu as eu le tort de jeter par la fenêtre, dans un mouvement de colère bien peu justifié. La colère, mon garçon, est une passion vulgaire.

Il m'entraîna dans la rue. Il faisait nuit et la chaussée était toute trempée de pluie, car l'été nous avait quittés. Des camelots passèrent en criant : « Prise de Tananarive! La reine Ranavalo a signé le traité de paix. » Mon père acheta le journal. Puis nous trouvâmes la clef. En remontant l'escalier, papa dit aimablement : « C'est une nouvelle intéressante. »

Il se mit à parler de l'expansion coloniale.

XX

LE MATIN D'UN GRAND JOUR. UNE PROPOSITION DISCUTÉE. PAUVRE LAURENT NE COMPREND RIEN. LES ÉTUDES ET LA CONDUITE. NOUS SOMMES UNE FAMILLE UNIE. DISCUSSION QUI SE TERMINE SUR UNE GALETTE. UN CONCERT DOMINICAL. LA SERVANTE DES DIEUX SERT LES HOMMES.

Le concert de Cécile eut lieu deux ou trois jours plus tard, par un clair dimanche d'automne.

Dès le petit matin, Cécile essaya sa robe qui était légère, toute blanche, avec une ceinture de ruban noir. La robe essayée, Cécile partit, au bras de père. Ils devaient, avec Valdemar, passer chez M. Dietrich. Ferdinand disparut aussi.

Mère cousait des agrafes à la robe de Cécile. Elle était toute à son devoir et, ce jour-là, son devoir était Cécile. Elle me lançait, pourtant, de minute en minute, un coup d'œil attentif que je sentais passer sur moi.

Je n'avais pas mangé depuis plusieurs jours. J'étais tout habillé, mais étendu sur mon lit et saisi d'une grande lassitude. Maman cousait dans ma chambre, non seulement parce qu'à son dire le jour y était meilleur, mais, je le sentais bien, pour me surveiller un peu. Elle ne parlait pas. Elle n'était pas triste. Elle pensait sûrement à nous, à Cécile, à moi. Ce visage tremblant, fourbu, c'était, désormais, son visage de bonheur.

Et, tout à coup, je l'appelai :

— Maman! Maman!

Elle répondit, tout bas. Elle avait l'air tranquille, mais je la connaissais bien et la devinais sur ses gardes.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon enfant?

Je m'assis au bord du lit et dis avec passion.

— Maman! Maman, quittons-le.

Elle fit ce geste familier des couturières qui posent en hâte le dernier point avant de répondre. Elle étala sur ses genoux la belle robe de mousseline et dit en regardant le mur :

— Qui?

Si j'avais été de sang-froid, si j'avais été raisonnable ou même simplement reposé, j'aurais, à ce point du colloque,

tourné court et répondu n'importe quoi. Mais je n'avais, ce jour-là, pitié ni de moi ni de personne.

— Mon père, — criai-je. — Quittons-le!

Maman repoussa du genou la chaise, la corbeille et la robe angélique. Elle me regarda longuement, longuement, sans ouvrir la bouche. Elle semblait se recueillir, rassembler toutes ses forces pour une épreuve redoutable.

— Quittons-le, maman! Quittons-le! Je travaillerai. J'abandonnerai mes études. Nous travaillerons ensemble. Je te promets d'avoir beaucoup de courage. Mais nous serons délivrés.

Mère se pencha vers moi, prit l'une de mes mains et commença de la caresser. Elle ne répondait pas. Elle avait le visage non pas troublé, mais seulement pâle et attentif.

— Nous serons délivrés, maman. Tu ne souffriras plus. Et nous te ferons une belle vie, la vie que tu mérites.

Maman secoua la tête, imperceptiblement.

— Pauvre petit, — murmurait-elle. — Tu ne seras pas heureux avec ta manière de prendre l'existence.

— Allons-nous-en, maman. Tu vois bien que nous le gênons.

Elle leva les sourcils avec une expression d'étonnement.

— Mais, qu'est-ce que tu dis, Laurent? Qu'est-ce que tu vas chercher, Laurent? Comment une idée pareille peut-elle te venir à l'esprit? Quitter ton père, Laurent? Mais pourquoi? Je te le demande.

— Maman, il nous a trompés.

Elle eut une parole étonnante.

— Trompés? Que veux-tu dire? Qui a-t-il trompé? Il ne m'a jamais trompée : il m'a toujours tout dit ou tout laissé comprendre. Il ne sait même pas mentir : quand il essaie, je le sens; et il sait que je le sens et ça suffit.

— Oh! — fis-je, saisi de fureur, — si tu savais ce que j'ai vu...

— Tais-toi, — souffla-t-elle très vite. — Je t'affirme que je sais tout. Je ne sais pas à quoi tu penses, mais tu te trompes peut-être et il vaut mieux ne rien dire. Nous en aller, Laurent! Mais c'est une idée d'enfant. Où veux-tu que l'on s'en aille? Toute ma vie est ici, près de lui, près de vous. Qu'est-ce que nous ferions, seuls? Je ne parle pas de l'argent. Nous pouvons travailler. Mais travailler ne suffit pas. Qu'est-ce que je ferais

de moi? Tu dis que nous le gênons. Pauvre Laurent, tu ne comprends donc rien? Mais il nous aime, Laurent. Lui non plus ne peut pas se passer de nous. Et c'est comme ça, les familles. Il nous aime, à sa façon. Et même, il n'aime que nous. Le reste, ce sont des caprices. Il est encore jeune d'allure. Il imagine des choses. Tu parles de le quitter, Laurent! Mais si je venais à disparaître, si je n'étais pas derrière lui, avec une serviette, une flanelle et le baume de Fioraventi pour le frotter, mais peut-être bien qu'il mourrait tout de suite, avec toutes ses bronchites. Il ne peut plus se passer de moi, et voilà que tu me dis de le quitter. Et pour des misères qui finiront bien par disparaître avec l'âge. Ça ne peut pas durer toujours.

— Oh! — fis-je avec ressentiment, — s'il te respectait, au moins.

Mère jeta sur moi un regard effarouché.

— A quoi penses-tu, mon enfant? Ton père m'a toujours respectée, toujours traitée avec douceur.

Je restais bouche béante, si profondément étonné que je ne savais plus que dire. Maman tendit les bras et, malgré ma résistance, m'attira sur ses genoux. Elle me serrait contre elle et murmurait :

— Vous êtes ma vie. Que ferais-je de moi, sans vous tous? Et voilà que tu m'obliges à dire tout haut des pensées qu'on n'ose pas se dire à soi-même. Parler de tout ça, Seigneur! à un enfant! Tu veux donc me rendre folle?

— Mère, — fis-je encore, — il travaille, il devient savant et je pensais qu'il serait aussi meilleur. Maman, avoue que c'est terrible.

Elle remua doucement la chaise, comme pour me bercer.

— Mais, ce n'est pas la même histoire! Tu mêles tout, maintenant, les études et la conduite. Oui, je sais, quand j'avais ton âge, moi aussi je demandais l'impossible.

Toute résistance vaincue, je commençai de pleurer. Je disais, entre les sanglots

— Je m'en irai! Je m'en irai!

— Oui, bien sûr, tu t'en iras, quand le moment sera venu. Bien sûr, vous vous en irez tous. En attendant, sois donc sage. Puisque, moi, j'ai pardonné, tu peux pardonner aussi,

c'est la moindre des choses. A vous entendre, on pourrait croire que nous ne sommes pas une famille unie.

Elle attendit une seconde et répéta fortement :

— Nous sommes une famille unie! Seulement, quand on vit ensemble, il faut s'aider, se comprendre, il faut se faire des concessions mutuelles et savoir fermer les yeux. Oh! Je ne te fais pas de reproches. Mais reconnais, Laurent, que tu choisis, pour cette scène malheureuse, tu choisis précisément le jour où ta sœur Cécile doit jouer, devant tout le monde, ce concerto de Mozart qui lui a déjà coûté tant de travail.

— Maman, je n'ai pas choisi.

— Je l'espère bien, mon enfant. Pense à ta sœur Cécile et viens manger un peu. Voilà trois jours que tu ne manges rien. Après, tu verras plus clair. Je t'ai mis de côté une petite part de galette à la cocotte. Je pensais bien que tu avais besoin de prendre un petit quelque chose. Les enfants de ton âge ne se nourrissent pas de soucis. Allons, mon petit Laurent, tu oublieras tout cela. Si l'on n'oubliait pas, on ne pourrait pas vivre.

Elle m'emmena dans la cuisine et me fit avaler un morceau de galette et un bol de café au lait, ce qui m'humilia beaucoup. Tous mes chagrins, avec maman, se terminaient par des bonbons. Celui-ci, le plus cruel de tous, mon premier chagrin d'homme, devait-il s'achever sur une galette?

Maman disait, fatiguée soudain :

— Un jour, je resterai seule, comme une vieille poule coriace. En attendant, ne me rendez pas la tâche trop difficile, surtout toi, Laurent, qui as tendance à compliquer tout, peut-être à cause de ces livres que tu lis. Et maintenant que c'est fini, je retourne à mes agrafes.

Elle répéta soucieusement : « Maintenant que c'est fini... »

Le reste de la matinée se passa dans les toilettes et autres préparatifs. Nous prîmes un repas froid. Cécile était fort belle et parfaitement tranquille. A cause de sa robe longue, elle me paraissait plus grande. Valdemar allait, venait, roulait sans cesse de l'un à l'autre logis. Il prodiguait des conseils que Cécile n'écoutait plus.

Justin Weill vint nous rejoindre, comme le déjeuner s'achevait. Il avait obtenu d'assister au concert. Il contemplait

Cécile avec ces grands yeux humides que l'on voit aux gens de sa race. De temps en temps, il me tirait à part et me versait dans l'oreille des bribes de strophes enflammées :

> Viens-tu du ciel profond ou sors-tu de l'abîme,
> O beauté!

Quand Cécile se montra, définitivement parée, Justin fléchit le genou, en un geste charmant qui sentait un peu son théâtre et il demanda la permission de lui baiser le bout des doigts.

Tous les hommes partirent ensemble pour prendre l'omnibus. Maman, Cécile et madame Henningsen devaient nous suivre en fiacre.

Je revois une salle immense, éclairée de mille visages. Nous étions dans une loge, sur le côté du théâtre. Des hauteurs, tombait un brouhaha de conversations passionnées. Parfois, un léger papier plié en forme de flèche prenait son vol, traversait lentement l'espace et venait, aux applaudissements des galeries, atterrir sur la scène encombrée d'une légion de pupitres et d'instruments.

Les musiciens entrèrent. Je ne saurais dire aujourd'hui ce qu'ils jouèrent tout d'abord. Nous ne pensions qu'à Cécile et nous ne pouvions rien écouter de ce qui n'était pas Cécile.

Elle parut enfin. Elle était extraordinairement petite et je fus saisi de peur. Ce n'était pas la servante des Dieux, mais une mince et blanche fillette perdue parmi les habits noirs. A ce moment, une voix tombée du cintre cria distinctement : « Non! Assez de petits prodiges! » Il y eut une minute houleuse. Toute la salle offensée réclamait le silence. Je me sentis défaillir. La barque du clan Pasquier allait-elle faire naufrage à peine sortie du port? Je sentais maman, près de moi, toute raide, toute concentrée. Je l'entendais, en rêve, répéter avec son fol entêtement : « Nous sommes une famille unie! » Et je pense qu'à cet instant, nous étions une famille unie, oui, merveilleusement unie dans l'épouvante.

Cécile me rassura. Comme elle était paisible et même indifférente! Le chef d'orchestre, un homme à barbe grise, lui tendit gracieusement la main. Elle vint sur le devant de la scène, s'assit et regarda la foule. Tous les musiciens applau-

dirent. La salle, entraînée, agitait des milliers de mains. Ce n'était plus le moment de défaillir, mais de vivre.

Le chef d'orchestre donna deux ou trois coups de sa baguette. Un large silence régna. Les musiciens partirent, puis tout à coup, j'entendis Cécile.

Qui parle de petit prodige? Qui donc ne voit sur la scène qu'une maigre fillette en blanc? C'est une femme, c'est une fée, c'est la musique, la musique sublime et familière, la musique enfin descendue parmi nous. Elle est libre, attentive, exacte. Elle est fidèle. Elle va, vient, vole, s'arrête, donne à chacun ce qu'il mérite, s'attriste avec le malheureux, s'enivre avec l'homme comblé. Puis, soudain, d'un grand coup de jarret, elle s'élance au ciel en soulevant tout le monde.

La foule, étonnée, rassurée, enfin conquise, éprouve délicieusement l'innocence de Mozart, cette innocence qui sait tout.

Parfois, Cécile s'arrête; elle attend, dirait-on, que le peuple des musiciens la rejoigne et l'entoure encore. Elle promène sur la foule, sur ces milliers de visages baptisés, un regard fier et bienveillant, car la servante des Dieux sert aussi parfois les hommes.

Du fond de l'ombre oppressée, s'élève, petit à petit un soupir de délivrance, un soupir de gratitude, comme en exhale l'âme humaine quand elle reconnaît l'un de ceux qui savent, pour une heure, pour une minute, la délivrer de son fardeau.

XXI

UN DOCUMENT POUR LE DOSSIER DE JOSEPH. DÉPART DE THÉRÈSE. CÉCILE ET LE REGARD PASQUIER. DERNIER REFUGE DE LA PURETÉ. CONTREPOINT SENTIMENTAL ET DIFFICULTÉS TECHNIQUES. « JE SUIS HEUREUSE MAIS JE SUIS TRISTE. »

Le lendemain nous trouva courbatus de gloire. De vieux devoirs nous arrachèrent pourtant du lit, exception faite pour Cécile qu'on laissa dormir, toutes persiennes closes.

Nous prîmes, à tour de rôle, notre café dans la cuisine. Père vint m'y rejoindre et me tendit une enveloppe.

— Une lettre pour toi, — dit-il.

— De qui?

— Mon ami, je n'en sais rien. Tu es un homme, après tout. Moi, je ne lis pas tes lettres.

Il retrouvait son sourire bleu-éclair. Il était, de nouveau, et pour longtemps sans doute, lointain, sarcastique, insaisissable.

C'était une lettre de Joseph. Malgré l'envie qui me prit alors de la mettre en pièces, j'ai conservé cette feuille. Les hommes de mon état ont le goût de la collection, cela compte, paraît-il, au nombre des vertus savantes. J'espère bien, dans mes récits, donner quelque place à Joseph, c'est pourquoi je prends la peine de recopier sa prose.

Mon cher Laurent, disait-il, *j'ai réfléchi aux conversations que nous avons eues pendant mon trop court séjour à Paris et j'en suis plutôt mécontent et même inquiet. J'ai su, d'autre part, grâce à mes renseignements personnels, que tu tourmentes notre mère par toutes sortes de mines, de façons, de sous-entendus, bref de simagrées. Bien que tu aies une tendance assez forte pour ton âge à te mêler des choses qui ne te regardent pas, je dois, en tant que frère aîné, te rappeler au respect de ce qu'il faut appeler l'esprit de famille, esprit bien honorable, même quand on est, comme je suis, un homme indépendant. Pour ce que j'ai dit de papa, je n'en aurais pas soufflé mot si j'avais pu penser que tu manquais de sang-froid au point où tu en manques. Je ne suis pas sentimental, fichtre non, mais, quand on doit vivre ensemble, il faut de la diplomatie, de la correction, du savoir-faire. Il faut glisser sur mille petites choses et ne pas voir des montagnes où il n'y a que des cailloux. Je me fais un devoir de revenir aussi sur ce que je t'ai déjà dit. Tu parles souvent d'observation, d'analyse et autres balivernes. Tâche donc d'apprendre simplement à regarder autour de toi. Sans ça, tu risques de passer toute ta vie pour un nigaud. Prends modèle sur moi qui ne fais pas le malin, mais qui vois tout, qui sais tout.*

Autre chose, maintenant. Il paraît que Cécile va jouer dans un concert. Je n'y vois pas d'inconvénient. Tâche de savoir un peu ce qu'on lui donnera pour ça. Cécile est une enfant et nos parents sont, en ce qui touche l'argent, d'une naïveté incroyable.

On les roulera sans grand effort. Il y a bien Valdemar Henningsen, mais je n'ai aucune raison de lui accorder ma confiance. Il se peut que Cécile ait réellement du succès. Je ne demande pas mieux, dès que je serai de retour, de m'occuper de ses affaires. J'en parlerai à papa. Mais pour le concert en question, il faut tirer la chose au clair.

Veuille croire, mon cher Laurent, à mes sentiments distingués.

Joseph Pasquier.

Je mis la lettre dans ma poche. Je ne savais pas encore que je recevrais, par la suite, un grand nombre de lettres telles où Joseph me parlerait de ses renseignements personnels et de mes devoirs envers ma famille, où Joseph me prodiguerait les conseils et les ordres. Je ne connaissais pas encore fort bien les hommes de cette espèce admirable, les hommes qui voient tout, qui savent tout et qui, peut-être ne comprennent rien à rien.

Quand je revins du lycée, vers la fin de la matinée, j'appris que Thérèse Segrédat était partie en voiture avec sa tante et sa sœur. Il n'y avait rien d'irrévocable encore, mais Thérèse devait faire une retraite et se préparer au noviciat.

J'allais m'abandonner à cette nouvelle tristesse, quand Cécile m'entraîna dans la salle à manger. Là, toutes portes closes, elle me prit par le col et m'étreignit longtemps. Elle ne semblait pas lasse, ni tourmentée d'orgueil, et je crois bien que, de tout le jour, elle ne fit pas, d'un seul mot, allusion à son succès; mais elle avait, dans le regard, cette lueur bleue, cette lueur de glace étincelante qui est sans doute notre signe et que mon père nous montrait quand il allait céder à quelque mouvement furieux.

— Voilà, — murmura-t-elle, — que nous sommes trop grands pour nous cacher sous la table. C'est dommage, Laurent. Mettons-nous devant le piano et, si l'on vient nous déranger, je jouerai quelque chose pour qu'on nous laisse tranquilles.

Elle s'assit devant le piano. Avec ses deux grosses nattes, son châle blanc noué sous la gorge, ses longues mains effarouchées, elle était vraiment très belle et je ne pouvais la

regarder sans bonheur. Elle s'assit devant le piano, son seul jouet depuis des années, son compagnon, son bourreau. Elle jetait, de temps en temps, sur le clavier, une note, une phrase, un accord, quelque arpège impalpable. Elle hésitait à parler. Et, soudain, sans me regarder :

— Il m'arrive une chose, Laurent, une chose terrible.

— Qu'est-ce que c'est? — fis-je, étonné.

— Je ne peux le dire à personne, sauf à toi qui es mon vrai frère, mon ami, mon bon ami.

Elle joua distinctement toute une phrase de Bach, et soudain se tourna, s'appuya contre mon épaule et dit :

— Laurent, je suis amoureuse.

Je crois qu'elle pleurait un peu.

— Sœur, — dis-je avec un très sincère désespoir, — sœur, ce n'est pas possible. Toi, la dernière, toi, la seule! Oui, tu es la seule pure. Je ne vois plus que toi au monde. Oh! Cécile, il ne faut pas. Je ne peux rien te dire, mais si tu savais ce que je sais maintenant; si tu comprenais seulement ce que c'est que la passion, je suis sûr, Cécile, que tu serais effrayée.

Elle sourit d'un œil.

— Mais, Laurent, je suis effrayée. Et c'est justement pour ça que je me confie à toi. Écoute! on a remué la porte.

— Oui, c'est peut-être maman. Si nous voulons être tranquilles, Cécile, fais semblant de travailler, et nous parlerons doucement à l'abri de la musique.

Cécile commença de jouer. J'étais assis près d'elle. Nous causions à voix basse et le piano, parfois, trahissait notre émotion.

— C'est d'autant plus grave, — dis-je, — que j'ai bien des raisons de penser qu'il t'aime aussi.

Elle fit un beau sforzando.

— Crois-tu? Je suis si petite.

— Mais, ma pauvre Cécile, vous êtes tous deux des enfants. On ne marie pas des enfants.

— Oh! — dit-elle, — nous vieillirons.

— Enfin, — repris-je gravement, — as-tu pensé qu'il est juif?

Un point d'orgue imprévu suivit cette question. Puis le piano repartit.

— Tu es fou! — disait Cécile. — Valdemar n'est pas juif.

— Comment cela? Valdemar? Mais... alors. Non, Valdemar! C'est encore plus impossible.

— Que vois-tu d'impossible?

Cécile acheva finement un long trait de sextolets, comme pour me prouver qu'à ses yeux très peu de choses étaient tout à fait impossibles. Puis elle quitta le clavier et me reprit par le cou.

— Tu vois, — disais-je, — ce n'est que le commencement, et tu es déjà malheureuse.

Elle secoua la tête, m'offrit son plus beau regard, sourit mystérieusement et dit, cherchant les mots parmi ses souvenirs :

— Je suis heureuse, mais je suis triste.

XXII

RÉFLEXIONS A LA CHUTE DU JOUR

Tête nue, les mains aux poches, un enfant de quinze ans rôde, à la chute du jour, dans les allées du Jardin. Le soir d'automne est sans grâce. Des nuages couleur de boue se pourchassent à travers l'étendue. Ils perdent en courant quelques gouttes de morne pluie. Parfois, des ménageries assoupies derrière les grilles, arrive, dans un pli du vent, l'inquiétant fumet des bêtes. Des feuilles d'arbres, consumées par la saison dévorante, se soulèvent au moindre souffle et filent comme des rats.

Les pensées de garçon traînent au ras du sol. Que l'esprit les invite, elles retombent aussitôt, honteuses, épuisées.

Le garçon, de temps en temps, s'arrête, frappe du pied, serre les poings au fond de ses poches. Une douleur aiguë le défigure un instant.

— Tout est gâché. Tout est perdu. Le monde entier est aussi dégoûtant, aussi lâche, aussi impur, oui, c'est le mot, aussi impur que moi-même. Je n'étais pas fier de moi. Mais si les autres s'en mêlent, alors, on ne peut plus vivre. Terrible à penser. J'acceptais bien d'être impur, mais à la condition d'être seul... de mon espèce. Et voilà que le monde entier est

saisi de frénésie, de saleté, de dégoûtation. Voilà que le monde entier se roule dans la bouillasse.

» Je suis un triste sire et, en outre, je ne suis pas malin. Ils me l'ont tous dit, et chacun à leur manière. Papa d'abord, et maman, et même Joseph, et peut-être même Cécile. Ceux qui ne me l'ont pas dit ont bien raison de le penser, car c'est parfaitement vrai.

» Par leur faute à tous, que suis-je devenu, mon Dieu! Un espion, un mouchard, un écouteur-aux-portes, moi qui ne voulais que le bien.

» Comme je suis un pauvre niais, tout le monde s'est moqué de moi. Voilà le plus clair, à coup sûr. Ils m'ont tous plus ou moins dupé. Je ne mérite pas autre chose.

» Je n'ouvrirai plus la bouche. Je ne dirai plus un mot. On ne remue pas le bout du petit doigt sans faire du mal à quelqu'un. « Tu veux donc tuer ta mère? Tu veux donc gâcher l'avenir de ta sœur? Tu veux faire souffrir ton frère? » Mais, je ne veux que la paix, je ne veux, grand Dieu! que la joie, je ne veux que l'harmonie, et c'est moi qu'on accuse de jeter le trouble partout. C'est moi, somme toute, que l'on fait chanter, car c'est un énorme chantage, car, cette vie en commun, c'est un perpétuel chantage. Ils n'ont, les uns et les autres, qu'une pensée, qu'un désir, réduire à l'impuissance tous ceux qui pourraient les empêcher de faire ce qu'ils veulent faire. C'est un énorme chantage et c'est un énorme mensonge. Ils disent tous : « Fermer les yeux » ou quelque chose d'approchant, et ça signifie : mentir. Nous vivons sur le mensonge. Voilà, nous allons désormais vivre, le sourire aux lèvres, sur un perpétuel mensonge.

» Est-il possible qu'elle aussi... Mon Dieu! Elle qui ne ment jamais, est-il possible qu'elle supporte, qu'elle souhaite, qu'elle appelle le mensonge?

» Est-ce donc ça, une famille? Des duperies, des trahisons, des querelles, des chantages et des mensonges! Cela vaut-il vraiment tant d'amour, tant de peines, tant de travail, tant d'angoisses? Car ils ont beaucoup travaillé, car ils ont beaucoup souffert, car elle nous a donné, car elle nous donne beaucoup d'amour. Et même lui, et même lui...

» Que ferait-on de tant d'amour, que ferait-on de tout

l'amour et de toute la tendresse et de tout le travail du monde, s'il n'y avait pas toutes les familles du monde pour s'en repaître et au besoin pour en crever! C'est probablement ainsi. La famille est un monstre inventé pour dévorer tout l'excès d'amour du monde.

» Je sais bien, il y a Cécile.

» Cécile est une folle!

» Cécile partira de nous. Elle est désignée, la première. Qui sait s'il y en aura d'autres? Nous, nous allons rester attachés à des petites besognes, des besognes au ras du sol. Nous, nous ne servons pas les Dieux. Nous, si nous devons monter, ce sera seulement que marche à marche. Nous, nous ne serons pas enlevés au ciel par un aigle. Mais nous, qui est-ce donc? C'est moi, moi, Laurent, qui, dans le fond de mon cœur ai formé le projet d'être, un jour futur, un savant.

» Eh bien, ça non plus n'est pas pur. Il y a, même là-dedans, quelque chose qui sent mauvais. Vraiment, est-ce que tous ces gens qui parlent, dans les banquets, sur l'avenir de la science, sur l'amélioration de l'humanité par la science, vraiment, est-ce qu'ils vont tous, de cinq à sept, dans leur petite rue de Fleurus? Est-ce qu'ils trompent leurs enfants, est-ce qu'ils désespèrent leur femme, est-ce qu'ils discourent, le soir, sur les beautés de la science dans certaines maisons dont le nom est décidément impossible à prononcer? Ou bien, est-ce que je confonds tout?

» Je travaillerai, bien sûr. Mais on m'a, pour longtemps, gâté l'eau de ma fontaine. On m'a, pour longtemps, sali tout ce que j'aimais au monde.

» Qu'est-ce qui reste?

» Maman d'abord.

» Qu'est-ce qui reste? La tristesse. Mais ce qu'il y a de plus triste, c'est que la tristesse elle-même, elle n'est pas assez fidèle. Certains jours, elle s'évapore. On ne peut pas compter sur elle.

» Qu'est-ce qui reste? L'amitié. Assurément, l'amitié.

» Qu'est-ce qui reste? La musique. La musique! Et c'est tout et c'est assez, comme dit mon futur beau-frère. »

Le garçon se met à sourire. Il s'arrête et rêve un moment. Les gros nuages, désemparés, vont bientôt faire naufrage.

Maintenant, c'est la pluie. De temps en temps, les bêtes captives, là-bas, du fond de leur cage, envoient vers le ciel parisien un rugissement désolé.

Soudain, le garçon sursaute. On vient de lui toucher l'épaule. C'est un gardien à capuchon dont on ne voit que la barbichette. Il dit :

— On ferme! Voyons! On ferme! Vous êtes sourd, ma parole! Et le tambour? Vous n'avez pas entendu le tambour? Non, non! Ne partez pas par là.

— C'est que je vais rue Guy-de-la-Brosse.

— Tant pis, mon ami, tant pis! Faut sortir place Walhubert. Vous tournerez tout autour du jardin. Ça vous fera réfléchir. Ça vous fera le caractère.

Le garçon prend son élan. Non! Il ne veut plus rien entendre. Est-ce que le gardien aussi va lui faire la morale? Est-ce que le gardien aussi va lui donner des leçons? Il rentrera rue Guy-de-la-Brosse. Il couchera dans sa niche, il mangera sa pâtée, il fera toute sa besogne, il sera sage, comme les autres, c'est-à-dire lâche et menteur. Mais, pour l'instant, du moins, pour cette minute, du moins, la paix! Oui, la paix et le silence! La solitude et la pluie sur le visage. Sans ça, eh bien! on ne sait pas.

GEORGES DUHAMEL

LA FIN D'UNE GUERRE

On ne peut se méprendre sur le sens de cette nouvelle; je crois au courage physique. Le courage physique est la racine de toute action, de tout sentiment, de toute pensée, même les plus éloignées apparemment de l'épreuve du champ de bataille. Le courage physique, c'est toute la vie humaine, aussi bien dans l'amour que dans l'art, dans la politique que dans la science.

Mais il ne dépend pas de ma volonté de taire tel épisode de cette longue et oscillante expérience de quatre ans — tel épisode qui mord dans ma mémoire autant que tel autre, plus flatteur.

Le jour tombait. Qu'allais-je faire jusqu'au dîner? Lire? Je m'y étais acharné vainement toute la journée. Fumer? J'avais vingt fois rebourré ma pipe. Boire? Oui. Je m'en allai trouver celui qui était toujours prêt à tordre une bouteille de fine. Longeant le couloir qui desservait dans toute sa longueur le poste de commandement, je trouvai mon homme assis au bord de sa couchette de ciment, en bras de chemise, en train de se gratter avec une volupté furieuse.

Thomas Blow était si haut et si gros que pour lui les menus incidents de la vie en campagne devenaient les péripéties grotesques d'un voyage de Gulliver : en ce moment, il était tassé en avant, ses reins menaçant de heurter la couchette supérieure. Mais un égoïsme agile mettait plus de commodité qu'on aurait pu croire dans le déploiement et le reploiement de son énorme masse charnue. Et il opposait à toute chose une prudence ironique et tranquille. Son commentaire de la vie, c'était un long rire d'abord silencieux comme une fusée qui

parcourt un chemin invisible avant d'éclater : l'éclat était en fausset, mais se terminait par quelques notes presque graves. Sa tête tondue était petite, mais par en-dessous cette tête devenait énorme, reposant sur des bajoues et une nuque bourrelée. Pourtant on voyait à son bout de nez, aux deux gouttes bleues de ses yeux, à sa bouche mignonne qui cachait un minuscule râtelier en porcelaine, qu'il n'avait que trente ans.

Blow me parlait un anglais qu'il essayait d'entrecouper de français. Mais ses mots français passaient souvent inaperçus et je croyais entendre des mots américains inconnus. Mes méprises le faisaient tordre. Le voir se tordre faisait que je me tordais.

— Blow, ça vous gratte.

— Ah, fils de chienne, fils de chienne, ces damnés poux, ces foutus poux.

Mais il cligna de l'œil d'un air entendu.

— Qu'est-ce que vous avez fait aujourd'hui?

— Vous devinez?

— Non.

— Vous ne voyez pas que j'ai déjeuné chez les Français. Ce n'est pas pour moi, cette sacrée cuisine américaine. J'ai été chez les coloniaux. Le colonel est un vieux bougre merveilleux, il a un cuisinier qui était au Ritz. Vous devinez. Je suis arrivé dans leur abri quand ils avaient fini de déjeuner. Mais ils ont vu que je mourrais, s'ils ne me donnaient pas du pâté qui était encore sur la table. Alors le merveilleux colonel en a fait apporter un autre, et je l'ai mangé tout entier. Et il l'a arrosé d'une bouteille de bordeaux et de je ne sais combien de verres de fine. Une fine! Trop bonne pour tous les Américains, sauf moi. Ah! vous savez faire la guerre, les Français.

Blow n'avait pas beaucoup plus à faire que moi dans cet état-major. Il y jouissait d'un traitement de faveur parce que son père avait été colonel de l'armée régulière et avait été le camarade à West-Point de notre général. Il en profitait pour soigner sa paresse et sa gourmandise. Virginien, il avait une tradition de bonne nourriture et de joyeuse vie. Il cherchait partout les bons morceaux et les bouteilles et se jetait sur toutes les souillons qu'il apercevait. Sa permission était célèbre

dans toute la division. Il avait demandé Orléans. A cause de Jeanne d'Arc? Non, mais dans une certaine maison qu'on lui avait signalée, il avait passé huit jours, énorme bébé nu, assis sur un lit, se grattant, entouré de femmes saoules, de bouteilles vides, d'assiettes sales.

Il rôdait partout à l'arrière avec sa tunique trop courte qui rejoignait difficilement sur son ventre son pantalon trop court. Pour se ficeler, il devait faire coudre ensemble deux ceinturons, Et sur sa tête, son casque trop petit était comme une écuelle, là où il aurait fallu une marmite. Pas belliqueux pour un sou, au point qu'il savait se taire — lui bavard, bruyant, bluffeur — quand il avait l'impression qu'une façon hâbleuse de parler de ses biceps, par exemple, pouvait paraître au dieu Mars une provocation.

Ce soir-là, après avoir bu un bon coup, il me regarda et de nouveau cligna de l'œil.

— Qu'est-ce que vous avez fait encore?

— Il y a quelque chose que je veux vous dire, frère, je vous le dis pour ceux qui n'osent pas vous le dire. Dans les Vosges, nous étions des damnés idiots. Nous ne savions pas.

Il faisait allusion à mes petites misères du début. Quand j'avais rejoint en juin 18 mes Américains, ils venaient d'arriver dans un secteur d'entraînement à la frontière suisse. Ils méprisaient la France qu'ils venaient de traverser : des maisons petites, des tas de fumier, des hommes facilement rossés, et tant de plaisirs sans honte. Amenés sournoisement sur un front où l'on entendait trois coups de canon par jour, ils venaient me dire : « Voilà pourquoi la guerre dure depuis quatre ans. »

En arrivant à Verdun, à ce Verdun dont je les menaçais, après s'être remis du premier émoi, qui les avait fait tous verdir, ils avaient pu encore crâner. Car notre division avec ses vingt mille hommes tout neufs, avec une artillerie derrière elle qui alignait les canons par centaines, au-dessus de sa tête une aviation qui noircissait le ciel, avait foncé contre une pauvre petite troupe autrichienne perdue par là. Les Autrichiens n'en voulaient plus et se rendaient poliment. Nous avions avancé de cinq kilomètres, fait cinq mille prisonniers — canons, mitrailleuses, etc. Mes camarades recommencèrent à

me rire au nez. Mais depuis avant-hier, nous avions devant nous une division de réserve saxonne qui n'avait jamais brillé pendant la guerre, mais qui resta accrochée à ses mitrailleuses. Aussitôt la belle division américaine s'était élancée et s'était effondrée devant ces vieilles mitrailleuses obstinées, puis elle avait multiplié les attaques disjointes, s'effondrant de plus en plus, reculant même. Mes camarades ne me riaient plus au nez. Moi je ricanais maintenant, mais sans bruit et d'une façon très universelle, et je rêvais mélancoliquement à cette pauvre division saxonne usée sous le harnais, qui devait tant ressembler à ces maigres divisions françaises, que nous avions croisées en venant, montant et descendant en routine, ne payant pas de mine mais utiles.

Blow et moi, clignant de l'œil sans bruit, nous vidions la bouteille de fine. Puis ce fut l'heure d'aller au mess.

Nous étions installés dans un abri allemand. On s'en apercevait : tout était parfait. C'était un palais de béton et de ciment, à l'épreuve des plus gros obus.

Là-dedans se mêlaient, sans arriver à trop se gêner, l'état-major d'un groupe d'artillerie française et celui de notre brigade d'infanterie américaine. Dans une salle basse, mais vaste, le général Canning présidait le mess, avec en face de lui le commandant français.

Je n'avais d'yeux que pour le général. C'était un de ces rares hommes qui ont de l'énergie et la science des cœurs. Avec un sens aigu, cruel pour lui-même de son devoir, il avait la compréhension du pour et du contre chez les autres. Ennemi délibéré de leurs faiblesses, il n'avait de cesse d'aider leurs forces. Dans la même heure, il pouvait être bon et sévère.

Voilà un homme que j'ai vu en pleine action : je n'ai pu lui trouver aucun défaut grave. Ce n'était pas un génie, mais ses silences composaient un trait parfait à la limite de ses possibilités.

Ayant plus de cœur que d'intelligence, il montrait cette intelligence du cœur — toujours modeste et sûre — qu'on est heureux de rencontrer chez les esprits moyens qui sont guettés par la tranquillité du pédantisme ou l'inquiétude de la prétention. Il était secondé par un chef d'état-major qui avait plus de méthode que lui et une ambition violente et

implacable, mais contenue par ce sens de la dignité qu'il imposait.

On parlait peu à cette table. Aucun Français ne savait l'anglais et seul le général pouvait former quelques phrases en français. Et chacun mangeait de sa propre cuisine, au grand désespoir de Blow. Chacun s'ennuyait et souhaitait que le voisin fût au diable. Par bonheur, le repas était rapide et interrompu par des coups de téléphone.

Les Français m'auraient plutôt regardé de travers, car je n'étais pas officier et ne devais ma place à table qu'à la sympathie du général et à la cordialité des autres. L'élégance de mon uniforme inquiétait les Français; mais ils imaginèrent que j'avais de hautes relations à Paris, alors ils s'inclinèrent avec amour devant un fallacieux jeune homme.

Le commandant d'artillerie était du type de l'ascète chrétien, un des deux ou trois types qui dominaient parmi les survivants du front. Il y avait aussi le dur à cuire et l'ambitieux. Le vrai guerrier — beau et bon — était tout à fait rare. Sans doute avait-il été détruit peu à peu.

Si peu mélangés qu'ils fussent, je ne trouvais plus autant de différences entre Français et Américains qu'avant de les voir si près les uns des autres. Au bout de quelques jours, on divisait les gens selon leur caractère plutôt que selon leur nationalité. Il y avait les intelligents et les imbéciles, les braves et les lâches. Il y avait les neutres. Blow était neutre.

Le général parlait du lendemain. Je découvris avec attendrissement qu'il avait l'intention de visiter quelques tranchées de première ligne, chaque matin, comme il avait déjà fait les jours précédents depuis la stabilisation de notre front. Quel général! Tous ses officiers ne semblaient pas apprécier ce soin.

— Demain matin, vous m'accompagnerez, Fawker, — dit le général, en jetant un vif coup d'œil sur le cartographe, un grand lieutenant, qui s'inclina, le visage fermé. Celui-là était intelligent et travailleur, mais égoïste; défendant sa peau jusqu'à la limite du possible, il désapprouvait ces promenades sentimentales. Blow eut son sourire muet et me regarda en clignant de l'œil. Mais je répondis à Blow par un rictus gêné; j'étais sous le charme du général et mes vieux élans fermentaient.

Ces absurdes impulsions qui ne m'ont même pas mené à une mort de surprise.

Le repas finissait. Le général venait de distribuer comme tous les soirs de magnifiques cigares aux Français qui se jetaient dessus. Je m'approchais de lui au moment où il allait se retirer dans son bureau.

— Mon général, permettez-moi de vous accompagner demain matin.

Inutile d'expliquer : il avait déjà à table saisi mon expression souffrante. Or, mon service d'interprète était strictement limité à l'arrière ou au poste de commandement : personne n'avait besoin de moi dans les tranchées américaines.

— Bien, venez vous promener avec moi. Au retour, je rendrai leur visite aux coloniaux français.

Il donnait une utilité à mon geste pour lui retirer tout caractère de forfanterie, pour me défendre contre la hargne des officiers qui, eux, quand ils allaient en ligne, y étaient obligés.

Je sortis pour prendre l'air : Blow était là, qui sifflota, me tournant un peu le dos. Tout le monde m'a toujours percé à jour.

Je regardais droit devant moi, assis sur un banc de ciment, contre le mur de l'abri. Je regardais et je ne voyais rien. Car au front on ne voit rien et nous étions séparés des lignes par une crête. Le secteur venait de se calmer : une canonnade de routine, peu de lueurs dans un ciel sombre. C'était au loin vers l'Argonne que ça cognait dans le noir, chez des voisins inconnus, aux passions incroyables.

J'essayai de parler à Blow : il me répondit sur un ton nouveau : j'étais un ennemi, un faux-frère, un hypocrite. Je rentrai chez moi. Il grogna amèrement :

— A demain matin.

Je restai seul, avec tout mon caractère étalé sous mes yeux.

J'avais quitté le front depuis des mois ou des années. Dès 1916, j'avais su décrocher la blessure heureuse. Une blessure pas assez grave pour m'empêcher de jouir de la vie, assez grave pour en faire accroire, sournoise d'ailleurs et qui plus tard devait faire des siennes. Je m'étais prélassé dans de longues convalescences ou bien j'avais occupé des postes de

fantaisie. Je n'avais pas perdu mon temps, du reste : moi qui avais cru mourir loin d'elles, j'avais approché les femmes.

Mais vers la fin de 1917, la vieille maladie me reprit. Un obscur regret du vrai front s'insinuait en moi et par les chemins les plus mal fréquentés. Je m'excitais dans les cinémas ou en lisant les journaux ou certaine littérature mystique.

Une nuit, un délire noir tomba sur moi. Et prenant peur, je me jetai dans l'ivresse d'un geste.

Je n'ai jamais eu besoin d'action que par spasmes. Longtemps je n'en ai pas compris la raison; de là des cris romantiques, des auto-accusations faciles. Mais, Dieu merci, de cette disposition, il m'a bien fallu composer un rôle qui est de toucher à tous les côtés d'une situation, sans jamais m'engager à fond dans aucune, de peur de perdre les moyens de comparer.

Donc, je demandai à passer dans le service armé, moi qui, un an auparavant, avais tremblé à l'idée de ne point obtenir au moins le service auxiliaire. Mon chef de service (j'étais alors dans le cinéma aux armées) tomba dans une pâmoison admirative, mais dans les couloirs du centre de réforme, tout le monde me considéra avec horreur et mépris.

On me regardait avec un soupçon, qu'étant ivre pour plusieurs heures, je ne laissai pas entrer en moi. Enfin, on me versa dans le service armé, au milieu de l'écœurement haineux des braves types qui étaient là verts d'angoisse, suppliant qu'on les déclarât infirmes, informes, bons à rien.

Mais, le lendemain de cet exploit, je rencontrai l'amour. Huit jours après, cette femme me faisait reverser dans le service auxiliaire.

Cela retarda de six mois mon dernier élan. Six mois pendant lesquels je fus le plus heureux des hommes. Enfin l'amant d'une vraie femme et aimé d'elle. Six mois pendant lesquels la Russie retournait tous les problèmes et l'Allemagne préparait sa dernière ruée sur Paris et même l'engageait à fond.

Mes scrupules me revinrent avec le printemps. J'ai découvert depuis que le printemps n'est pas pour moi la saison de l'amour, mais plutôt l'hiver. Car je suis né à l'amour de Paris, l'amour qui, par les rues moirées de pluie, court se rouler devant les bûches. D'ailleurs la plus belle femme du monde ne peut

donner que ce qu'elle a. Ce qui m'avait d'abord dévoré, je l'avais dévoré à mon tour. Bref, avec mes premières lassitudes de la paix, revinrent mes scrupules ou mes appétits de guerre.

Enfin, je partis. Mais je choisis mon sacrifice. Interprète à l'armée américaine.

Et, maintenant, j'étais là dans un demi-arrière, jouant avec le feu, chipotant avec mes dernières chances de mort. Personne ne me prenait au sérieux, Blow rigolait. Qu'étais-je devenu depuis 1916, depuis Verdun où le cher vieux colonel était enterré avec plus de mille de ses hommes?

Je ne comprenais pas que j'étais devenu un autre homme, mais que j'étais victime des dernières ruades du vieil homme qui ne voulait pas mourir, qui se survivait. Nous nous prenons ainsi souvent les pieds dans nos vieilles peaux.

Le lendemain matin, je me trouvai devant une destinée complètement compromise. On parlait d'armistice déjà dans ce temps-là, nous étions à la fin d'octobre. Or, jusqu'à la veille au soir et en dépit de ces faibles dangers dont j'étais venu me faire caresser à l'armée américaine, je pouvais me dire que je m'étais tiré de la guerre. Et voilà que j'allais me faire tuer à la dernière minute. Je m'habillai, tout penaud, mais d'une penauderie qui me rongeait la moelle. Cependant, j'étais encore dans mon impulsion et après m'être bien rasé pour plaire au général, je parus au mess. On parlait d'une attaque partielle pour le soir et personne ne se soucia de moi.

— Il faut tout de suite se mettre en liaison avec les coloniaux. Ils doivent nous appuyer sur la gauche, — disait le général à son chef d'état-major.

Je frémis. Jolie occasion de ne pas accompagner le général. La tentation entra en moi d'un seul coup et je vis aussitôt dix autres prétextes de ne point aller dans les tranchées et chacun, excellent en soi, avait l'avantage de me faire rentrer dans mes attributions au lieu que la promenade projetée avait quelque chose de désobligeant, d'insultant pour mes camarades américains.

On se levait de table, après un breakfast plus bref que d'habitude. Alors Blow s'approcha de moi. Ses petits yeux

palpitaient derrière ses pommettes rouges, un long sourire était près de fendre ses lèvres.

— Vieil homme (ah oui, j'étais vieux, si vieilli par deux ans de paix), vieux soldat (il se foutait de moi), allons nous mettre en liaison avec les Français.

— Oui, — dit le général, qui semblait ne pas se rappeler ma proposition de la veille, — allez leur demander un extrait de leurs ordres et apportez-le-moi traduit.

Tout était arrangé. Mais je regardai le général. Je vis qu'il n'avait oublié mon offre à aucun moment et qu'il était mon témoin réservé mais indubitable.

— Vous viendrez demain, — dit-il, à demi-voix, en passant près de moi.

Je me retournai vivement vers Blow qui savourait la petite scène.

Sur le seuil de l'abri, je regardai au loin vers les premières lignes. Je prêtai l'oreille. Peu de bruit. Zut, c'est ce matin qu'il aurait fallu y aller.

Blow me prit par le bras. Nous allumâmes nos pipes et nous nous en allâmes, peinards, vers le P. C. français.

Nous nous en allâmes, Blow et moi, tandis que le général et le grand lieutenant s'en allaient d'un autre côté. Je me retournai pour les voir s'éloigner. Ils s'enfonçaient dans ce petit bois, ce petit cimetière d'arbres, où je n'étais pas encore entré, depuis deux jours que nous étions là.

Blow marchait derrière moi. Au bout d'un moment, il se retourna et s'arrêta, me regardant. Il barrait la route de son énorme masse, de toute sa chair intacte et bien défendue, et il me regardait avec ses petits yeux en vrille, son petit nez mesquin. Lentement sa bouche se fendit sur ses dents bleues. Hi, hi, hi, hi, hi... ha, ha.

— Oui, je suis un damné foutu farceur. Heureusement que la farce va finir.

— Vous en avez fait assez, vieux.

— Pas tant que ça.

— Toujours assez. La nature vous a chargé d'une petite mission : prolonger votre petite personne pendant une soixantaine d'années encore. Je vous croyais plus raisonnable. Regardez, mais regardez.

Et il me montrait le paysage. Profondément enfoncé dans sa chair épaisse, il était à l'abri de tout pathétique. Le danger était pour lui un fait très précis, très limité. La peur était trop courte en lui pour se retourner en amour de la souffrance.

— Regardez.

Or, il y avait déjà pour les siècles dans ce paysage de Verdun une mélancolie irrésistible. Ces vues immenses, ces échappées sans fin entre des masses immobiles et résistantes, et vers la droite au-delà de la Meuse, cette immense fuite d'horizon. Et autour de nous, plus près, ces pentes émaciées, ces hérissements à ras de terre de souches noires, ce million de cadavres sous nos pieds, ce cinquième hiver qui commençait, ce délire soudain qui m'avait ramené à ces lieux que j'avais fuis à jamais, ce délire qui semblait la fatalité masquée — tout cela poussait un grand cri, bien au-dessus du ricanement de Blow.

— Marchez, Blow, — dis-je brusquement.

Nous marchâmes parmi les batteries qui étaient sous nos pieds comme des terriers. Nous rencontrions quelques Français, quelques nègres qui s'en allaient à leurs petites affaires. C'était un matin d'octobre. Ma pipe embaumait le tabac de Virginie. Je m'étais retiré parmi les étrangers. Qu'était cette terre pour moi?

Enfin, qu'est-ce qui me tracassait?

Ce n'était qu'un vieux réflexe devenu purement mental, un résidu de la préhistoire, de l'enfance, de l'éducation. Enfant, on rêve de tuer, d'être tué. On lit des livres. Mais les années passent et chaque année on est plus loin du sang. Personne n'avait fait le nécessaire pour faire engrener sur ce réflexe toutes les énergies latentes de mon corps et de mon caractère. L'enfant était devenu un bourgeois délicat, pacifique. Pendant la première moitié de la guerre, ce bourgeois avait fait des efforts désordonnés pour établir sur le tard cet engrenage. Mais le rêve animal est une chose, la guerre civilisée en est une autre.

Je m'étais vu sous la routine des obus, sous la hiérarchie immobile, escroqué de toute gloire. Que serait-il arrivé si des accidents heureux ne m'avaient pas retiré du front? En 1914, deux blessures coup sur coup, en 1915, une maladie, en 1916, une nouvelle blessure. Je crois que j'ai

frôlé le crime. Mes impulsions étaient vives, mais aussi bien dans un sens que dans l'autre.

A Verdun, en 16, tout d'un coup devant cette immense maladie de la guerre moderne, j'aurais pu aussi bien déserter, ou me suicider, ou me rendre, ou me faire une fausse blessure — comme tant d'autres — ou manifester une de ces mauvaises volontés, dont on récompensait l'opiniâtreté par quelques mois dans un hôpital de lunatiques.

J'avais vu que j'avais mieux à faire que d'être un manouvrier, ou, comme officier, un contremaître. Oui, mes amis, voilà une expérience que j'ai faite et qui compte pour la vie J'avais mieux à faire que d'être toute ma vie — pendant quatre ans — un ouvrier. Autant j'ai été heureux, et cela a été un bienfait pendant quelques mois, de mettre la main à la pâte, d'éplucher les pommes de terre, de manier la pelle et la pioche — bienfait que je souhaite à tout jeune homme de valeur — autant je m'étais senti mauvais quand ça durait trop longtemps. Je salue le travail manuel obligatoire, mais point trop n'en faut. Mon socialisme est un tantinet aristocratique, vous n'en doutez pas et je ne vous apprends rien.

Mais à ce moment-là, je ne comprenais pas et je me tourmentais.

Au déjeuner, mes regards tâtaient le corps du général, y vérifiaient la certitude de ma propre vie.

— Nous avons eu chaud, ce matin, — s'écria en s'asseyant le lieutenant Fawker, qui avait accompagné le général.

Je me sentis rougir. Il me semblait que cette phrase m'était adressée. Je regardai Fawker. Mais il était tout tourné vers son meilleur ami, un petit brun, très sérieux, qui s'occupait des gaz. Alors je me retournai vers le général jusqu'à m'emparer de son œil, bleu, tendre, aigu.

Le jeune lieutenant raconta qu'à la sortie du bois — vous savez, à ce sale croisement — il avait fallu se jeter dans le fossé, et ç'avait été de justesse. Moi qui avais salué ainsi mille fois, en 14, en 15, en 16, je frémis encore de cet amour qu'on a pour tout ce qu'on connaît.

Toute la journée, je fus morne. Bah, la guerre était finie. La vie s'ouvrait, j'avais autre chose à faire. Pourquoi avais-je pris tout cela au sérieux? Dans quelques années, on n'y pense-

rait plus. Ce n'était pas parmi ces hommes que je pourrais donner ma mesure. Après tout, même dans un état-major, tout cela était petit et éphémère. Nous n'étions que de bas exécutants. Pourquoi risquer ma peau, là où il n'y avait pas un grand intérêt? Je creusai dans le cynisme et l'indifférence, je m'y tournai et retournai, je m'y pelotonnai en boule, le nez au chaud comme un chien dans sa niche.

Mais ce moi qui est en moi et qui est appréciateur de dévouement simple, de droiture, de courage sans retour, de don à une cause, se redressait contre le moi cynique, rusé, assoiffé de métamorphoses, de renouveaux. Le bon et brave moi mettait en avant deux arguments.

« Tu t'es toujours plaint, disait le brave moi, de ne pas être à ta place dans l'armée, dans l'armée démocratique, sous la lourde hiérarchie de métier, méfiante et immobile. Tu ne voulais te faire tuer que comme colonel. Eh bien, te voilà ami d'un général. Et aux yeux de six mille Américains, tu représentes tout un peuple. »

Et encore : « Tu as joué avec le danger, tu as joué avec le feu. Tu ne peux pas faire Charlemagne, au moment où jamais le jeu n'a été aussi tentant, aussi dangereux. Voici la dernière partie. Quitte ou double.»

J'étais là dans ma cellule de béton, avec mon éternel Pascal que je mâchonnais du bout des dents depuis quatre ans. Dans ces moments-là, sans doute la substance des livres nous soutient et nous anime, mais les livres eux-mêmes, l'œil glisse, égaré et vindicatif, sur leurs mots.

Soudain, je n'y tins plus et je sortis. Tout était gris, de ce gris poussiéreux, minable, de ce gris de fin du monde qui est la couleur de l'hiver. Mais ce gris avait en plus la couleur morale de l'arrière. Je sentais partout cette quiétude sournoise, hypocrite, furtive, cette médiocrité qui se savoure. Cela commençait près des premières lignes et ne finissait qu'à Brest. Sous cette couleur funèbre il me semblait que depuis deux ans mon âme était morte lentement. Trop tard : j'entrerais dans la paix avec une âme morte, car l'armistice allait venir. Encore quelques jours à attendre qu'on pouvait sans doute compter sur ses doigts et le tour serait joué. Se sauver de la mort, c'est mourir.

J'étais là dans ce vallon qui ressemblait si bien à cet autre vallon (à propos, à cinq kilomètres d'ici, derrière) où deux ans auparavant, en février, je regardais pleuvoir les obus, appuyé à la porte de Thiaumont. C'était alors un gris plus dur, plus franc; il faisait un froid vraiment féroce. Féroce. Avais-je oublié la férocité de la nature ce jour-là? Ne m'étais-je pas juré alors, si j'en sortais, de n'y jamais revenir dans cette nature-là? Avais-je oublié?

J'enfonçai ma pipe brûlante dans ma poche, je serrai mes poings dans mes poches, je voulus faire le plus grand effort pour me reconquérir, me ressaisir. Je ne pouvais pas avoir oublié. Je devais rester fidèle à ce cri qui était sorti de moi quand l'énorme obus s'était abattu sur Thiaumont. Voilà : il fallait me raccrocher à ce cri. Car ce cri était bien resté en moi, il suffisait de la moindre évocation, n'importe où depuis deux ans, pour qu'il me remplît de nouveau tout entier, pour que son invraisemblable stridence perçât de nouveau.

Je restai là, tendu, attendant le cri. Ce cri comme un éclair avait illuminé un abîme en moi, un abîme de sauvage égoïsme, de vitalité aveugle, hideuse, de force élémentaire.

Je faisais effort aussi pour rouvrir mes yeux. Là, là. Ils éclatent, les obus. Ce vallon n'est pas paisible, vide. Ce vallon est plein, plein de fer qui éclate, plein de gaz, plein de feu — plein de douleur. Alors? Alors est-ce que je ne pousse pas encore une fois ce cri? Est-ce qu'il ne retrouve pas sa pleine racine dans mon âme insultée? Voyons, ce poids énorme de l'obus qui s'abat, ce coup de poing terrible qui déplace l'air, cette brutalité qui vous cherche, qui vous happe, qui, despotique, fouille dans votre vêtement, dans votre sein, dans le recès de votre personne, pour vous saisir, pour vous tordre le cœur. Alors le vieil homme reparaît d'un seul coup. Et il s'écrie : « *Ils* m'en veulent, *ils* me haïssent, *ils* sont mes ennemis. Mais je me défendrai, je *leur* échapperai. *Ils* ne m'auront pas. » Qui? Les ennemis obscurs là dans l'air, autour de moi.

Ennemie obscure, la Nature. N'oublie pas que tu as haï la Nature, que tu as nié la Nature, que tu as hurlé une négation absolue, folle où tout ton être était engagé. Négation folle.

Négation inutile. Un an après, dans les bras du premier amour, je poussai un autre cri, le cri contraire.

Il y aura toujours de la guerre dans la nature, toujours de l'amour, toujours de la douleur. La vie et la mort, la douleur et la joie s'égaliseront toujours pour faire la même somme.

Certes, je fais aujourd'hui des distinctions que je ne faisais pas alors, que j'étais incapable de faire : une distinction entre la guerre d'hier et la guerre d'aujourd'hui, une distinction aussi entre la société actuelle qui produit la guerre actuelle et une autre société possible. Je pose tour à tour un espoir triste et un peu honteux sur la fatigue de l'humanité et un autre plus fier, ô jeunes hommes, sur la floraison suffisante de votre virilité dans le sport, dans les périls salubres du grand sport. Ces distinctions sont fragiles, mais fragiles ont toujours été les points d'appui de l'espoir humain, et cet espoir m'est cher à cause de sa fragilité même.

Mais à ce moment-là, je ne pouvais entrer dans ces distinctions, j'étais au-delà de ces distinctions. Il ne s'agissait pas pour moi de prétextes : la France ou la virilité; il s'agissait de l'acceptation ou du refus de la vie en gros. Il s'agissait pour moi de savoir encore un coup si j'avais la foi ou non. Démarche suprême et décisive : j'avais vingt-quatre ans, j'allais entrer, passé quelques jours, par la porte de l'armistice, dans la vie. Je pressentais confusément ce que j'ai éprouvé depuis, qu'un même abandon délibéré à la mort serait la base de toutes mes actions, que sa sûre possibilité seule fonderait mes amours, mon métier, mes opinions. Dans tout amour, tout travail, il faut toujours aller à la limite, vers la sanction de la mort.

Mais n'en avais-je pas assez fait? N'avais-je pas plusieurs fois cherché et trouvé des preuves? N'avais-je pas été brave à mes heures? N'avais-je pas senti à certains moments une force sûre, indomptable qui résistait à l'acier et renvoyait l'acier? Camarades de Champagne et d'ailleurs, témoignez.

Mais à d'autres heures, j'avais été lâche, j'avais tremblé, j'avais rêvé d'être garde-barrière dans le Midi.

Et surtout, il m'avait manqué une chose, la persévérance, la persistance dans mon propos, la lutte contre l'usure, la victoire dans le quotidien. Ah, je n'aime pas le quotidien — aussi, ne suis-je pas bien humain.

Pour cela il était trop tard. Mais c'était pour compenser l'absence de cela que je cherchai un dernier éclat.

Je sortis ma pipe encore chaude et je la rebourrai.

Et toujours les gens de l'arrière circulaient autour de moi. Hypocrites, quiets, savourant leur petite vie. Ce gros capitaine d'artillerie française que je vois passer tous les jours — enfin, voilà le troisième jour — dans le sentier au fond du vallon. Ce secrétaire américain avec ses lunettes. Pouah!

Le bon tabac de Virginie qui sent bon la civilisation saxonne — ma civilisation, une civilisation virile, celle que j'ai élue dans mon cœur. Je l'allumai doucement. Puis je descendis dans le vallon, à grands pas, dans mes bottes, dans mes bonnes bottes, dans mes propres bottes.

J'allai vers le petit bois où, le matin, le général... Mon courage, c'est une affaire pour moi tout seul. Pas besoin de témoin. Ça se verra bien sur ma figure, quand j'aurai quatre-vingts ans, que j'aurai eu du courage, le courage sans quoi il n'y a rien dans le monde, que des mots.

J'arrivai à l'entrée du bois. Et exactement au premier tronc d'arbre, mes transes commencèrent, car depuis trois jours, mon imagination en avait fait l'entrée même de l'enfer.

Deux ou trois fantassins américains, assis par terre dans le fossé, me regardèrent, mais j'eus beau faire, je ne pus voir dans leur regard aucune admiration, ni aucun mépris. Ils avaient assez d'expérience déjà pour être au-delà d'un jugement sommaire. Et ils avaient d'autres chiens à fouetter.

J'avançai dans une sorte de large sentier entre les grandes échardes du bois. Je me rassurai : tout était calme. C'était une journée calme où l'échange des coups de canon était réduit au minimum. Aussitôt une nouvelle idée de compromis entrait en moi — moi qui prétendais être las du compromis de ces deux dernières années : cela se passerait en douce. J'irais, mais il ne se passerait rien.

J'avançais : je croisais des allants et venants. Soldats, officiers. Je regardais ces gens : j'étais des leurs. Je marchai longtemps dans ce bois. Je marchais dans mes bottes.

Tiens, un blessé. Au bras, pas grave. Il est content, le zèbre, Comment qu'il se trisse. Comment qu'il les met.

Tiens, un bruit, un bruit qu'on n'entend pas au P. C. ce

vieux bruit de mitrailleuse dans un fond. Les bruits isolés de la guerre dans un secteur calme prennent un caractère champêtre. Quel travail est-ce cela? Quelle machine à découper le bois, à débiter des bouts de bois? Cela sonne sec, dans l'air sec. C'est propre, c'est pas dangereux.

Quelques coups de canon, aussi, bien entendu. Je reconnais les 75 de la batterie voisine du P. C.; la batterie du gros capitaine; ils pourraient choisir leur moment, ceux-là. Des sifflements, des bourdonnements lointains. Difficile de savoir quand on ne connaît pas un secteur. On est plus exposé que ceux qui savent. J'aurais dû venir avec quelqu'un qui sait. Par exemple avec le général... ça suffit, je reviendrai demain matin avec le général. Maintenant je suis familiarisé. Familiarisé? Je m'avance dans un univers étrange, hostile. Les gens que je croise ne s'occupent pas de moi, du tout.

Tiens, voilà des blessés.

Un petit convoi s'approchait. Il y avait cinq ou six hommes autour d'un brancard que deux hommes portaient sur leurs épaules. Un affreux gémissement vint au-devant de moi, se jeta sur moi.

Les hommes avaient un air épouvanté. Comme j'arrivai près d'eux, ils s'arrêtèrent et déposèrent le brancard. Ce fut l'occasion d'un affreux long hurlement — puis une série de cris, de gémissements, de protestations, de supplications.

Il y avait un médecin parmi les hommes.

— Je vais lui faire une piqûre, hommes. Attendez.

Je m'approchai avec crainte.

Alors, je vis... Je n'avais pas vu ça depuis deux ans. Et c'était dans la plus horrible manière de cette sacrée Nature.

Un beau jeune homme, un grand corps, un officier, ce bras avec ce bracelet d'or. Et un visage arraché. Arraché. Une bouillie. Il n'avait plus d'yeux, plus de nez, plus de bouche. Et il était vivant, bien vivant, sans doute vivrait-il.

— Qui est-ce? — demandai-je.

— C'est un officier de l'état-major de la Division, qui était allé reconnaître des mitrailleuses. Torpille.

Je regardais, je regardais.

Et lui, il tournait sa face de tous côtés, avec son habitude de voir. Il y avait là quelque part dans cette surface énorme,

dans ce chaos de viandes, une double habitude de voir qui nous cherchait.

Je me rappelais, ou j'aurais pu me rappeler que sous les bombardements, à certains moments d'abominable, de vicieuse dépression, quand on est tout à l'onanisme de la douleur, je me demandais ce qui était plus atroce : la balle dans le ventre ou l'éclat dans les yeux. Les Américains étaient consternés, indignés. Ils virent que j'étais français, ils me regardèrent de travers. Ceux-là en étaient encore à chercher des responsables. Ça leur passerait.

Mais moi, j'étais traversé par mille pensées, qui se croisaient, se heurtaient, dans une furieuse bousculade. Mais j'étais aussi bien au-dessus de toutes ces pensées. Je n'étais qu'une pensée.

— Non, non.

Je suis parti, je suis rentré dans le béton du P. C.

Le lendemain matin, tout allait recommencer : l'œil gris du général recommençait à travailler. Mais tout d'un coup : « La division est relevée. Allez à l'arrière reconnaître les convois français qui vont nous embarquer. »

Je suis parti. Je ne suis pas revenu, cette fois.

DRIEU LA ROCHELLE

MADAME DE KRÜDENER

TROISIÈME PARTIE

LE COMMERCE DES ANGES

I

De même que l'on n'a pas cru devoir noter au jour le jour les déplacements de madame de Krüdener, de même, et à plus forte raison, l'on ne marquera pas, du point de vue d'une chronologie myope, toutes les successives étapes de son itinéraire spirituel et de ce que ses apologistes ont appelé, fort improprement d'ailleurs, sa conversion. Outre qu'un récit trop minutieusement circonstancié risquerait d'être — pour des lecteurs d'aujourd'hui — moins édifiant que fastidieux, ne semble-t-il pas que le caractère un peu hors nature de ces sortes d'évolutions morales autorise le narrateur, s'il ne l'oblige pas, à les affranchir, comme parle le poète, « du temps, du nombre et de l'espace », et à les considérer, autant du moins que nous le permet la relativité de nos connaissances, *sub specie æterni*?

L'excellent homme que l'on a, sans aucune ironie on le proteste, intitulé à plusieurs reprises l'hagiographe de madame de Krüdener, Charles Eynard, veut absolument qu'elle se soit « éloignée de Dieu », puis réconciliée. Il fixe même le moment où cette réconciliation s'est pour ainsi dire amorcée, et où la pécheresse a pu reconnaître à un signe que « la miséricordieuse main du Sauveur s'étendait enfin vers elle ».

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 décembre 1933 et 1er janvier 1934.

« Un jour, — écrit-il, — madame de Krüdener s'était levée fatiguée de sa mélancolie et des vagues regrets du passé. De sa fenêtre, elle regardait flotter les nuages d'automne que le vent chassait lentement sur la Duna, lorsqu'un gentilhomme livonien qui passait devant sa maison la salue, chancelle et tombe frappé d'apoplexie sous ses yeux. C'était un de ces hommes que sa coquetterie agaçante avait distingués dans la foule de ses adorateurs. On le releva mort.

» Au premier moment, cette chute parut coïncider avec la surprise qu'il avait témoignée en voyant madame de Krüdener. Elle en fut bouleversée et se sentit profondément troublée. Cette ardente soif d'hommages qu'elle avait ressentie lui apparut tout à coup comme la plus audacieuse folie et le plus violent défi à l'Être seul digne d'être adoré. Le jugement de Dieu était entré dans son âme et la remplissait d'inexprimables terreurs. Elle se croyait à chaque instant menacée d'une mort subite, sans réconciliation, sans pardon. La clarté du jour l'épouvantait. Elle se renferma dans son appartement, dont elle fit fermer avec soin toutes les croisées pour en bannir la lumière. Craignant d'être écrasée sur le seuil de sa porte, elle n'osait plus sortir. Le jour, elle s'effrayait de l'attente de la nuit, et la nuit se passait dans des détresses d'âme, telles que tous les siens en étaient désolés. Plusieurs semaines s'écoulèrent ainsi. Son cerveau était affecté et sa santé cruellement ébranlée. Toutefois, avec le temps, ses angoisses devinrent moins aiguës, et la laissèrent silencieuse et morne. »

Il est concevable que la mort subite, sous ses yeux, du pauvre gentilhomme livonien ait, comme nous dirions en notre grossier langage d'aujourd'hui, fortement secoué une personne aussi nerveuse, surtout si elle avait eu pour lui quelques bontés. L'hagiographe, par parenthèse, ne songe guère à plaindre cet instrument sacrifié de la miséricorde divine. Que, sans y songer davantage, madame de Krüdener ait fait tout aussitôt, comme c'était assez sa coutume, un retour sur elle-même, et qu'en ce douloureux spectacle dont elle venait d'être témoin, elle ait voulu voir un signe à son adresse, un avertissement symbolique, d'une clarté un peu crue, ceci encore est tout à fait conforme aux habitudes de sa pensée religieuse. Et c'est justement parce qu'elle n'avait

jamais cessé de croire au gouvernement temporel de la Providence dans son domaine privé, qu'elle n'hésitait pas à donner d'un événement frappant, rare, mais rien moins que miraculeux, cette interprétation surnaturelle, si intéressante pour son salut.

Non, elle ne s'était jamais à proprement parler éloignée de Dieu, et même, si l'on peut le dire sans irrévérence, elle avait constamment vécu un peu trop près de lui dans une familiarité qui frise le sans-gêne; il ne paraît pas qu'avant la mort tragique du gentilhomme livonien, il y ait eu, si l'on peut dire, un entr'acte pendant lequel Dieu ait cessé d'être associé par elle à ses succès mondains ou littéraires et même à ses égarements. Mais il est véritable qu'environ l'époque où l'on veut placer sa réconciliation, la religion de madame de Krüdener, assez brusquement, se détacha des soins du siècle auxquels jusqu'alors elle avait été si étrangement mêlée, et se transporta, au moins d'aspiration, sur un plan supérieur.

Ici encore on veut qu'elle ait été appelée; mais le signe qu'elle reçut d'en haut l'avertit moins brutalement cette fois, moins inhumainement que n'avait fait la mort du gentilhomme livonien. Il n'a rien de spécifiquement extraordinaire, et il est d'autant plus frappant par la banalité même des circonstances.

Madame de Krüdener avait fait venir chez elle un cordonnier de la ville et, tandis qu'il lui prenait mesure, elle pensait à autre chose, elle ne le regardait pas. En proie à sa constante tristesse, elle tenait ses mains devant ses yeux. Elle dut les écarter un moment pour répondre à une question que le brave homme lui posait, et elle vit sur les traits de ce modeste artisan une telle expression de sereine félicité qu'elle ne put se défendre de lui dire :

— Mon ami, êtes-vous heureux?

Il repartit avec un accent qui alla au cœur de madame de Krüdener qu'il était le plus heureux des hommes.

Elle fut empêchée par une sorte de timidité de lui demander sur-le-champ la raison, la recette de son bonheur; mais elle alla le voir dans son échoppe dès le matin suivant après une nuit encore d'insomnie, mais moins cruelle, et où parmi les angoisses on ne sait quelle secrète espérance com-

mençait de luire, « comme un brin de paille dans l'étable ».

Le cordonnier était affilié à une communauté de frères Moraves, où l'innocence, et surtout la simplicité des mœurs, une obéissance comme spontanée au plus divin des commandements *Aimez-vous les uns les autres*, la pratique d'une religion très stricte, sincère, mais respectueuse de la diversité des confessions, assuraient aux âmes cette paix sereine et cette sorte d'aménité qui ressemblent en effet de fort près à notre idée du bonheur, quand nous sommes sages.

Il paraît bien que ce mot « bonheur » est le terme propre; car il vient naturellement sous la plume de madame de Krüdener, lorsque, par l'intermédiaire de son cordonnier, elle a fait d'autres connaissances dans la confrérie, celle notamment d'une dame Blau, qui, « née dans l'aisance, suffisait par son travail à l'entretien de six enfants, mais avait conservé de sa première position une certaine élégance de manières et une instruction solide ». — « C'est l'être le plus heureux que j'aie vu de ma vie », écrivait madame de Krüdener.

Cette madame Blau était une grande nerveuse et, comme à présent les personnes qui ne se fient qu'à la *christian science*, elle n'avait en ses souffrances d'autre recours qu'à la prière. « Elle désire la mort avec ardeur, écrivait encore madame de Krüdener, mais seulement pour être affranchie du péché; elle est persuadée qu'elle jouira d'un bonheur céleste, inexprimable, avec son Sauveur et son Dieu; mais elle s'en remet à lui et ne demande point la mort. »

Si madame de Krüdener parle d'elle-même, c'est encore le mot « bonheur » qu'elle emploie. « Chère Armand, écrit-elle à son ancienne demoiselle de compagnie, vous n'avez pas d'idée du bonheur que me donne cette religion sainte et sublime. »

Et comme ce bonheur est si enivrant qu'elle brûle de le partager, comme elle a l'impulsion apostolique, elle écrit encore à la même personne : « Oh! ma bonne Armand, priez, priez comme un enfant! Si vous n'êtes pas encore dans ce bienheureux état, priez, demandez cette grâce divine que Dieu accorde toujours pour l'amour de son fils; vous l'obtiendrez, vous sentirez que l'homme ne peut être heureux ni dans ce monde, ni dans l'autre, sans Jésus-Christ... »

Oui, c'est toujours ce mot « bonheur » qui revient, parfois

remplacé par le mot plus modeste, peut-être plus exact de « contentement ». Les deux, même lorsque celui ou celle qui les prononce n'en revendique pas jalousement le privilège, appartiennent au vocabulaire égoïste. N'indiquent-ils pas que madame de Krüdener a trouvé, par la grâce de Dieu, dans la religion chrétienne une petite rade, un sûr refuge, d'où elle n'est pas disposée à faire voile pour les grandes aventures du mysticisme, qu'en un mot elle n'est point, comme on l'a dit, une mystique véritable, mais tout au plus, selon la mode du temps et par la vertu de son imagination, une illuminée?

Les Moraves passaient pour illuminés, mais avec combien de mesure! Les grands mystiques n'ont aucune mesure. Et cependant une récente philosophie, moins méfiante ou moins superstitieuse à rebours que l'ancienne, attribue une valeur positive à ce qu'elle ne craint pas d'appeler leur expérience.

Madame de Krüdener fut-elle de ces élues dont la volonté, fût-ce un seul instant, confondue avec le courant d'énergie qui traverse la réalité vivante, participe à la création? Ce n'est plus de bonheur ni de contentement qu'elle parlerait alors, même à ses plus médiocres correspondants : un autre mot lui échapperait.

« Les philosophes, a écrit Henri Bergson, qui ont spéculé sur la signification de la vie et sur la destinée de l'homme n'ont pas assez remarqué que la nature a pris la peine de nous renseigner là-dessus elle-même. Elle nous avertit par un signe précis que notre destination est atteinte. Ce signe est la joie. Je dis la joie, je ne dis pas le plaisir. Le plaisir n'est qu'un artifice imaginé par la nature pour obtenir de l'être vivant la conservation de la vie; il n'indique pas la direction où la vie est lancée. Mais la joie annonce toujours que la vie a réussi, qu'elle a gagné du terrain, qu'elle a remporté une victoire : toute grande joie a un accent triomphal. »

C'est l'hymne de Schiller, c'est la symphonie avec chœurs de Beethoven. Madame de Krüdener semble avoir trouvé la paix, autant du moins qu'il est loisible à une personne aussi exaltée; elle semble avoir trouvé le bonheur ou le contentement qui en est l'agréable conséquence, mais non la joie, qui est un magnifique tumulte.

Il ne s'agit pas de mettre en doute la sincérité de sa foi

(peut-on d'ailleurs concevoir en cette manière ou en aucune autre, un cas d'insincérité absolue?) Mais elle n'est qu'une femme sensible aux charmes et aux consolations de la piété courante, à la musique de ce que Jaurès appelait l'éternelle chanson : elle n'a rien de ces mystiques par l'intermédiaire desquels, comme l'a écrit encore Bergson, on peut étudier en quelque sorte expérimentalement les choses divines.

Sans doute ne fallait-il guère s'attendre que l'influence honnête, mais médiocre de ces frères Moraves, que l'on a surnommés les quakers de l'Allemagne, la rendît capable d'une telle élévation; mais il ne paraît pas que son initiation même à la doctrine de Swedenborg lui ait ouvert les perspectives célestes : elle semble n'en avoir tiré qu'un profit verbal et un enrichissement (dont le besoin ne se faisait pas sentir) de sa phraséologie.

Elle fut enseignée par un disciple libre du visionnaire, Henri Jung, dit Jung Stilling. C'est encore parmi les frères Moraves qu'elle le rencontra. Elle voyageait en Allemagne, où ses médecins l'avaient envoyée, dans l'été de 1806, prendre les eaux de Wiesbaden; elle s'y rendait par le plus long, ne craignant point les détours ni les aventures, mais ne cherchant plus que les aventuress d'âme.

Sa première halte sentimentale fut à Kœnigsberg, où elle connut la reine Louise de Prusse. C'était l'une des plus touchantes victimes de Napoléon. En fallait-il davantage pour enflammer l'imagination et le cœur de madame de Krüdener? Elle aima la reine Louise pour elle-même, pour sa grâce et pour son infortune, mais surtout elle l'aima contre le vainqueur d'Iéna et d'Auerstædt. Cette tendre amitié fut-elle payée de retour? Les amis de madame de Krüdener l'assurent, les parents de la reine protestent. Son frère, le grand-duc de Mecklembourg-Strélitz a pris la peine de faire écrire à l'hagiographe (qui fort loyalement rapporte ce démenti mais l'attribue à un défaut d'information) :

« Madame de Krüdener n'a jamais exercé la moindre influence sur mon angélique sœur de Prusse ni sur le roi son époux qui jugeait parfaitement cette femme si tristement célèbre. Quant à l'Empereur Alexandre, en revanche, elle s'en était tellement emparée, que la Sainte-Alliance que

l'Empereur proposa et fit réussir ne doit être considérée que comme l'ouvrage de cette femme; soyez sûr que je ne le dirais pas si je ne le savais positivement. »

Cependant la renommée publiait que « cette femme » avait consolé la reine de Prusse en la ramenant à Dieu, et elle était partout reçue, à Dresde, à Kleinwelk, à Hernhut, principal établissement des Moraves, par les femmes les plus distinguées de la société, « avec cette politesse que la piété relève et ennoblit ».

Mais ces femmes distinguées, même lorsqu'elles s'adonnaient à la dévotion, ne renonçaient pas au siècle; elles priaient, mais elles recevaient beaucoup; et madame de Krüdener allait être une fois de plus entraînée par le courant, par le tourbillon de la vie mondaine lorsque la Providence usa pour la préserver du même moyen que jadis pour empêcher un mariage qui lui déplaisait : une maladie opportune. De cruels maux de gorge l'obligèrent à la retraite qu'elle souhaitait sans avoir le courage de s'y résoudre. C'est alors qu'elle connut Jung Stilling.

Il était par son intelligence, par une sorte même de génie, et par sa culture étendue, très supérieur à ces Moraves parmi lesquels madame de Krüdener le trouva, mais il était leur égal, leur semblable par la modestie de ses origines qu'il n'oublia jamais et il leur demeurait attaché, un peu comme un initié aux grands mystères qui garderait une tendre sollicitude pour ses frères encore à demi profanes.

Il a publié de nombreux ouvrages : une *Théorie de la connaissance des Esprits*, et même des *Scènes du règne des Esprits*; et aussi des mémoires intitulés *Jeunesse, adolescence, voyages et vie privée de Henri Stilling*. Il y raconte sa vie avec une candeur charmante, et à la troisième personne, « comme s'il parlait d'un autre », dit l'un de ses abréviateurs, M. Édouard Charton, rédacteur en chef du *Magasin Pittoresque*. L'autobiographie un peu lente de Stilling (elle a en allemand six volumes) avait été déjà considérablement réduite dans la traduction française de M. Secrétan, publiée en Suisse et à Paris au cours des années 1835 et suivantes; M. Édouard Charton n'en a extrait que quelques pages, qui forment le tiers d'un petit volume paru en 1867, intitulé *Histoire de*

trois pauvres enfants, et cartonné comme un livre de classe.

Est-ce le titre, l'humble présentation? Il semble que le vrai Stilling soit ici. On se sent plus près de lui. Son récit naïf touche plus que si on le lisait dans une édition de luxe : il n'est pas fait pour le grand papier.

« Henri Stilling est né le 12 septembre 1740, à peu de distance de Imgrund, petit village de Westphalie. Sa famille habitait une maisonnette située près d'un ravin au pied d'une haute montagne... » Pourquoi est-ce que ces mots suffisent à nous faire imaginer la maisonnette, le ravin et la montagne? Le style descriptif serait-il une inutilité?

Il poursuit : « Son grand-père, Eberhard Stilling, était charbonnier. Son père, Wilhelm Stilling, boiteux, vivait pauvrement de deux métiers : en hiver il tenait une petite école; en été, quand les enfants se dispersaient, il se faisait tailleur. » Henri Stilling perdit sa mère, Dorothée Moritz, quand il n'avait pas encore atteint sa deuxième année. Son pére vécut dès lors retiré, travaillant de son état de tailleur pour gagner sa vie; « aux heures de repos, il s'occupait exclusivement de l'éducation d'Henri. A quatre heures du matin, il se levait et se mettait à sa besogne. A sept heures, il éveillait l'enfant, et en l'habillant, l'entretenait de ses devoirs envers Dieu ».

Cependant Henri Stilling témoignait une vive intelligence et une agréable imagination : il inventait de belles histoires qu'il racontait à ses camarades en revenant de l'école; car on avait persuadé au pauvre tailleur de l'envoyer à l'école d'Imgrund. Vers quinze ans, il savait tout ce qu'il y pouvait apprendre : on le fit suppléer le maître d'école. Puis il devint précepteur chez un homme riche, mais il y fut maltraité et retourna dans la maisonnette d'Imgrund plus pauvre que devant.

Un second préceptorat ne fut pas plus heureux. Stilling céda cependant aux instances d'un brave homme nommé Spanier qui le pressait de venir se fixer chez lui pour donner des leçons à ses enfants. Il y demeura sept années, il n'y pouvait demeurer toute sa vie et l'avenir l'inquiétait. Un beau jour, le bon Spanier lui dit à brûle-pourpoint :

— Écoutez, il me vient maintenant à l'esprit ce que vous devez faire; vous devez étudier la médecine.

Il serait difficile d'exprimer ce que Stilling éprouva en

entendant cette proposition. Il chancelait de telle façon que M. Spanier en fut effrayé, et lui dit en le prenant par le bras :

— Mais qu'avez-vous donc?

— Oh! monsieur Spanier, oui, je le sens, voilà précisément ce qui me conviendrait le mieux.

C'était une vocation, non pas seulement au sens profane, mais au sens religieux du mot; car il fallut que Stilling triomphât des résistances de sa famille, et il y parvint grâce à un signe, qui frappa ces âmes simples.

« Un des oncles d'Henri était lié avec un ecclésiastique nommé Molitor, homme très charitable et très bon oculiste, qui lui avait écrit que, se sentant près de sa fin, il désirait remettre en bonnes mains ses livres de médecine, et surtout un manuscrit où il avait déposé toutes ses expériences d'oculiste; qu'il lui demandait s'il ne se trouverait point parmi les membres de la famille Stilling quelqu'un qui eût du goût pour la médecine; et que, dans ce cas, il donnerait à ce dernier son manuscrit, sous l'unique condition de soigner gratuitement tous les pauvres atteints de maladies des yeux qui se présenteraient. »

C'est grâce à ce concours heureux et peut-être miraculeux de circonstances qu'Henri Stilling devint un excellent oculiste; mais d'abord il fut compléter ses études à Strasbourg, où il accompagna un jeune chirurgien nommé Troost. Ils s'arrêtèrent en chemin à Francfort : en quittant cette ville, Stilling n'avait plus en poche qu'un écu.

Il rencontra un négociant, M. Liebmann, qui lui avait souvent témoigné de l'amitié. M. Liebmann l'invita à souper, et, pendant la soirée, lui dit :

— Mais, mon cher Henri, où donc avez-vous trouvé l'argent nécessaire pour aller étudier à Strasbourg?

Stilling, qui croyait fermement en la bonté divine et voulait avoir confiance, répondit en souriant :

— J'ai dans le ciel un père qui est riche, et qui me donnera, j'espère, ce dont j'ai besoin.

M. Liebmann le regarda, un peu surpris, et ajouta :

— Mais encore, quelle somme avez-vous?

— Un écu.

— Et c'est tout? Alors, je suis un des banquiers de votre père, et je dois tirer ma bourse...

On aimerait que cette histoire eût été racontée à madame de Krüdener. Elle est tout à fait conforme à ses idées sur la providence et l'économie, et elle l'aurait attachée à Jung Stilling beaucoup plus sûrement que tout ce qu'il a pu lui révéler du monde des esprits. Mais elle n'était pas née, et ce n'est que bien plus tard qu'ils firent connaissance.

Cette année-là, Stilling devait rencontrer, à Strasbourg, un astre d'une autre grandeur. Il fit, à la table d'hôte, la connaissance du jeune Gœthe, alors étudiant en droit comme il était lui-même étudiant en médecine.

Au neuvième livre de *Vérité et Poésie*, Gœthe a crayonné assez vivement les portraits des principaux habitués de la pension. Voici le crayon de Stilling :

« Notre table s'augmenta bien jusqu'à vingt personnes... Parmi les nouveaux venus se trouvait un homme qui m'intéressa particulièrement. Il s'appelait Jung, et c'est lui qui s'est fait connaître plus tard sous le nom de Stilling. Sa personne, malgré une mise surannée, avait sous une écorce un peu rude, quelque chose de délicat. Une perruque, avec la bourse à cheveux, ne gâtait point sa figure expressive et agréable. Sa voix était douce, sans être mielleuse ni faible; elle devenait même forte et sonore aussitôt qu'il s'animait. Quand on le connaissait mieux, on trouvait en lui une droite et ferme raison, mais qui procédait de la sensibilité, et qui se laissait en conséquence déterminer par les penchants et les passions. De cette même source jaillissait un enthousiasme d'une pureté parfaite pour le bien, le juste et le vrai... Le principe de son énergie était une foi inébranlable en Dieu et en son assistance immédiate... Maintes expériences au cours de sa vie, simple et cependant pleine d'événements, l'avaient confirmé dans cette croyance; aussi menait-il avec sérénité une existence, il est vrai, très modeste, mais sans nul souci, bien qu'il ne pût compter, d'un trimestre à l'autre, sur aucune ressource assurée...

» Il était redevable de sa culture la plus particulière et la plus intime à cette société d'hommes, très répandue, qui cherchaient leur salut par eux-mêmes, faisaient de la Bible et des bons livres leur nourriture spirituelle, s'exhortaient, se confessaient les uns les autres, et gagnaient aisément tous les cœurs, qu'ils édifiaient. Ces personnes étaient vraiment

éloquentes, et capables de s'exprimer avec autant de convenance que d'agrément sur tous les intérêts du cœur, les plus graves comme les plus délicats. Tel était le cas du bon Stilling.

» Dans un cercle peu nombreux d'hommes qui, sans avoir tout à fait les mêmes sentiments que lui, ne se déclaraient pas opposés à sa manière de voir, on le trouvait non seulement disert, mais, en effet, éloquent... Cependant, quand il discourait, il avait un peu l'air de ces somnambules, qu'il ne faut pas appeler, de peur qu'ils ne tombent du faîte où ils sont montés.

» Sa parole était comme un courant paisible, mais auquel il ne faut rien opposer, si l'on ne veut qu'il bouillonne. Sa foi ne souffrait aucun doute, sa conviction aucune raillerie; et si, dans les épanchements de l'amitié, il était inépuisable, le flot s'arrêtait soudain et se tarissait, au premier choc d'une contradiction.

» Dans ces occasions, je venais d'ordinaire à son secours, et il m'en récompensa par une affection sincère. Comme sa manière de sentir ne m'était point nouvelle, et qu'elle me plaisait par son ingénuité, nous pouvions nous entendre le mieux du monde. Je prenais soin de ménager sa croyance au merveilleux qui le servait si bien. »

Gœthe ne devait point se forcer pour ménager la croyance de Jung Stilling au merveilleux. Ses idées touchant la survivance des âmes et leur destinée après la dissolution de notre personne matérielle n'étaient pas si éloignées de celles même de Swedenborg : il le cite avec une entière approbation, au cours d'un entretien qu'il eut avec Falk sur la mort et sur l'immortalité, le jour des funérailles de Wieland.

« Jamais, dit-il, en aucune circonstance, il ne peut être question dans la nature de la disparition des puissances qui animaient de pareilles âmes. » Et comme son interlocuteur lui demande : « Que croyez-vous que l'âme de Wieland puisse entendre, dans ce moment même? — Rien de mesquin, dit Gœthe, rien d'indigne d'elle; rien qui ne soit en harmonie avec la grandeur morale qu'il a montrée pendant toute sa vie. »

Il expose alors, après avoir prié Falk de ne plus l'interrompre, sa doctrine qui est d'ailleurs, pour tout l'essentiel, empruntée de Leibnitz et de la Monadologie, mais où l'on

est surpris de rencontrer ces formules que souscrirait Henri Bergson : « Les idées qui ne trouvent pas dans le monde des sens un appui solide, quelle que soit toute la valeur qu'elles conservent pour moi, ne sont pas dans mon esprit des certitudes, parce que, en face de la nature, je ne veux pas supposer et croire, mais savoir. Je ne suppose ni ne crois l'existence personnelle de notre âme après la mort : elle n'est nullement en contradiction avec les observations, poursuivies durant des années, que j'ai faites sur notre constitution et celle de tous les êtres de la nature; au contraire, il en ressort pour elle de nouvelles preuves. » Gœthe pense, naturellement, que la monade, âme d'un homme supérieur, est destinée à une autre sorte d'immortalité que celle d'un castor, d'un oiseau ou d'un poisson, en d'autres termes qu'il y a une hiérarchie des âmes.

Il ajoute :

« Swedenborg a abordé ce problème et, pour exposer ses idées, il s'est servi de l'image la plus frappante. Il compare le séjour où se trouvent les âmes à un espace divisé en trois compartiments; le compartiment du milieu est le plus grand. Supposons maintenant que, de ces divers compartiments différentes créatures, telles que des poissons, des oiseaux, des chiens, des chats, se réunissent dans le compartiment le plus grand; cette réunion-là formera une société singulièrement mêlée. Mais qu'arrivera-t-il? Le plaisir d'être ensemble ne sera pas goûté longtemps; les différences d'inclinations mèneront fatalement à la guerre, et chaque être se rapprochera de son semblable; le poisson ira avec les poissons, le chat avec les chats, le chien avec les chiens, l'oiseau avec les oiseaux, enfin chaque espèce se groupera dans un logement séparé. Nous avons là l'histoire exacte de nos monades après la cessation de leur vie terrestre. Chacune d'elles va rejoindre celles de sa race là où elles sont, dans l'eau, dans l'air, dans la terre, dans le feu, dans les étoiles; et le penchant secret qui les y conduit décide de leur destination future. Pour l'anéantissement, il n'y a pas à y penser. »

Telles étaient sans doute les peintures de l'au-delà que faisait Jung Stilling à madame de Krüdener d'après son maître Swedenborg. Avouons qu'elles sont un peu décevantes, mais

de cette déception, qui est inévitable, on ne saurait tirer aucun argument contre la survie, ni contre l'immortalité personnelle.

Une philosophie prudente se borne à remarquer que le prétendu parallélisme de la pensée et de la fonction cérébrale est une assertion métaphysique démentie par l'expérience de chaque jour; elle infère de là simplement la très grande vraisemblance au moins d'une prolongation de la conscience et de la mémoire, partant de la personne après la dissolution de ses cadres matériels; et elle ne s'expose qu'à la critique, qu'elle ne fuit pas : elle ne s'expose pas à la dérision.

Tout change dès que l'imagination intervient. Elle ne peut figurer l'invisible au-delà qu'au moyen d'éléments empruntés au monde visible. Cette contradiction brutale la frappe d'abord d'impuissance, et comme elle ne renonce pas, elle tombe fatalement dans l'inintelligible ou dans la plus grossière puérilité. Quand on nous parle de manifestations d'esprits, ce qui nous gêne le plus pour y croire, c'est la question, la question préalable du costume.

L'un des juges de Jeanne d'Arc lui demanda si l'archange qui lui apparut était nu ou habillé. Elle répondit : « Pensez-vous que Dieu n'ait pas de quoi lui acheter des vêtements? » Mais ce n'est pas répondre.

En fait, les personnes qui se disent favorisées d'apparitions, voient toujours les morts vêtus comme ils l'étaient de leur vivant. Cela n'a rien de ridicule tant qu'il s'agit d'ombres très anciennes, singulièrement de personnages de l'antiquité; car, notre superstition classique aidant, nous trouvons leurs draperies conformes à la majesté de l'au-delà; mais à la vue de fantômes d'avant-hier, de fantômes, si l'on ose dire, démodés, qui pourrait se défendre de sourire comme les jeunes seigneurs qui à la suite du prince pénétrèrent dans le château de la Belle au bois dormant?

On va répondre que cette objection n'est pas sérieuse et que c'est attacher trop d'importance à un détail purement matériel; mais si nous passons au moral, la difficulté n'est pas moindre, et c'est précisément la même difficulté. Dans l'un des drames philosophiques de Renan, l'*Eau de Jouvence*, une certaine Brunissende de Talleyrand, par parenthèse maîtresse

du pape, témoigne peu d'enthousiasme pour ce qu'on raconte des félicités réservées aux élus; et surtout elle s'effraie à l'idée qu'elle pourrait devenir parfaite : « Mais, dit-elle, c'est à mes petits défauts que je tiens! »

Cette impertinence n'est impertinente que dans la forme. Si, au lieu de nous borner sagement à concevoir notre survie personnelle, nous sommes assez téméraires pour tenter de l'imaginer, elle ne nous peut paraître désirable qu'à condition de ne modifier en rien notre caractère, et de maintenir la physionomie actuelle de notre sensibilité : nous parlerions tous — bien qu'en termes plus convenables — comme Brunissende de Talleyrand. Cette fois, c'est du costume de l'âme qu'il est question, mais c'est encore une question de costume.

On est un peu peiné de voir une aussi magnifique imagination que celle de l'auteur du second Faust se contenter des assez pauvres imaginations de Swedenborg. On aurait plus d'indulgence pour madame de Krüdener, mais encore un coup, on ne peut la tenir, en dépit de sa réputation et surtout de sa légende, pour une mystique de grande classe. Il n'est pas douteux que la plus forte raison de son attachement à Stilling fut la croyance de ce dernier « en l'assistance immédiate de Dieu », selon l'expression si juste de Gœthe. Elle communia aussi avec lui dans l'amour des humbles et des pauvres; car le zèle de la charité la dévorait — c'est son plus beau titre, — et avec un peu trop de mots, de volubilité, de littérature encore, si l'on veut, ou de théâtre, elle faisait passionnément le bien.

Quant à sa religion proprement dite, elle n'avait rien que de courant, rien d'ésotérique. Ce n'était guère qu'une dévotion un peu indiscrète, un peu mêle-tout, on dirait même si elle n'eût appartenu au culte réformé, une dévotion de sacristie.

II

Mais à quelle confession appartenait donc, au fait, madame de Krüdener? Sans doute elle avait des liens officiels avec l'église où elle était née, et il semblerait oiseux de poser la question si elle-même, à maintes reprises, n'avait laissé entendre qu'elle n'avait pas à cet égard de préjugé exclusif,

que, sans tenir compte des différences d'iotas, elle s'était fait une religion toute personnelle, mais accueillante, où les rites avaient peu d'importance et où les particularismes pouvaient se concilier en s'effaçant.

Cette doctrine d'embrassement était d'ailleurs conforme aux vues des frères Moraves, qui ne pratiquaient pas tous le même culte et qui ne songeaient pas pour si peu à se damner les uns les autres; mais les églises établies ne regardent pas ordinairement d'un bon œil ceux qui ont l'outrecuidance de se placer ainsi au-dessus d'elles et la naïveté de le dire trop haut. Madame de Krüdener se vit dès lors en butte à une méfiance qui se conçoit de la part des autorités ecclésiastiques, en attendant des persécutions plus positives.

On avait contre elle d'autres griefs. Les gens qui l'entouraient n'étaient pas tous des âmes de cristal comme Jung Stilling, *doctor angelicus*. Madame de Krüdener, dont tous ses contemporains se sont accordés à vanter le pouvoir de séduction, était elle-même très facile à séduire, — ou à duper. Elle s'était engouée d'une espèce de pythonisse, Maria Kümmrin, qui « lui avait dit des choses extraordinaires », tant sur son passé que sur son avenir. Maria Kümmrin avait pour montreur un pasteur d'origine française, dont la famille s'était réfugiée dans le Wurtemberg après la révocation de l'édit de Nantes, Frédéric Fontaine. Ce personnage, peu recommandable, semble avoir exploité effrontément madame de Krüdener, qui l'hébergeait ainsi que les siens et Maria Kümmrin.

Cette sorte de communauté résidait dans un modeste village du royaume de Wurtemberg, Sainte-Marie, mais on y venait de toutes parts en foule consulter la voyante et madame de Krüdener elle-même. Ces pèlerinages, qui avaient parfois des airs d'émeute, alarmèrent le roi : il invita les saintes et leur suite à quitter ses États dans les vingt-quatre heures. Ce fut la première expulsion de madame de Krüdener. Elle ne s'en émut pas outre mesure.

Elle prit même la chose assez gaîment, elle daigna faire des mots, ce qui n'était pas sa coutume : elle était au-dessus de l'esprit. Elle se souvint que Yorick dit à la mouche : « Le monde est assez grand pour nous deux », et elle demanda

plaisamment s'il n'y avait pas de place pour le roi et elle dans le tout petit royaume de Wurtemberg. Il faut savoir que ledit roi était « puissant », comme parlent les bonnes gens, au point de ne pouvoir s'asseoir, pour prendre ses repas, que devant une table échancrée.

Les impertinences de madame de Krüdener n'étaient pas pour la faire rentrer en grâce auprès du souverain obèse; mais il avait d'autres raisons, de l'ordre politique, pour ne se pas trop soucier d'offrir plus longtemps l'hospitalité à une femme que Napoléon avait en grippe. Il n'était pas éloigné de trahir l'Empereur; mais avant de prendre un parti à cet égard, il jugeait prudent de le flatter par de petites attentions adroites.

Celle-ci l'était vraiment à l'excès. Des parentes très proches de l'Empereur lui donnaient en ce moment même un exemple bien différent. Tout récemment, à Bade, madame de Krüdener avait été présentée à la reine Hortense, qui ne se croyait pas obligée d'avoir en littérature les mêmes goûts que son beau-père et qui admirait *Valérie*. Elle voulut connaître l'auteur, la vit et fut séduite. Celle-ci, en dépit de sa rancune tenace contre l'Empereur, s'éprit pour la reine de Hollande d'une véritable passion. Elle écrivait, quelques mois plus tard :

« Si j'avais des trônes à demander au Ciel pour elle, la verrais-je heureuse? Non, elle a besoin de bien plus. La haute souffrance fille du Ciel a éprouvé cette âme angélique; elle a presque succombé sous tant de douleurs amères : je l'ai vue en idée, séparée de ses enfants, et je la connais, j'ai senti tant de choses! Mais aussi j'ai vu s'ouvrir devant elle les vastes domaines d'une félicité inébranlable. »

La reine de Hollande témoignait aussi à la reine de Prusse, grande amie de madame de Krüdener, une affection très vive : en des époques si troublées, il n'y aurait plus de vie mondaine possible, si la responsabilité des sentiments, des actes même n'était pas tenue strictement personnelle et si les familles ou les dynasties s'y trouvaient tout entières engagées.

C'est à Bade encore que madame de Krüdener fut présentée à la grande-duchesse héritière, princesse Stéphanie, fille adoptive de Napoléon, qui n'admirait pas moins la romancière que ne faisait la reine Hortense et qui ne résista pas davantage à sa séduction. Après la chute de l'Empire, elle demeura

fidèle à la grande-duchesse abaissée et à la reine Hortense exilée, bien qu'elle fût alors devenue ouvertement, officiellement, l'ennemie désignée par le Ciel et armée d'un glaive de feu pour terrasser « l'ange noir »; mais elle ne se mêla pas de politique jusqu'en 1812. Ses relations avec les princesses et les reines, ou avec celles qui les approchaient, mademoiselle Cochelet pour la reine de Hollande, plus tard mademoiselle de Stourdza pour l'Impératrice de Russie, n'étaient que mondaines, et à la fois, si l'on peut ainsi s'exprimer, apostoliques. Elle était encore uniquement préoccupée de doctrine pure et de propagande, tant d'ailleurs parmi le petit peuple qu'en haut lieu.

Elle avait pris sous sa protection un pasteur Empaytaz, de Genève, infiniment plus recommandable que le pasteur Fontaine, ou, pour mieux dire, d'un désintéressement et d'une honorabilité au-dessus de tout soupçon, haute conscience religieuse, mais dont les opinions, théologiquement et socialement très hardies, avaient été à plusieurs reprises censurées par l'Académie peu tolérante de Genève. Finalement, il fut suspendu de son ministère. Il était à peu près sans ressources. Madame de Krüdener, qui était retournée à Carlsruhe (on n'essaie pas de la suivre trop précisément dans ses va-et-vient), y appella Empaytaz, et l'attacha à sa personne.

Elle était elle-même en d'assez grands embarras; mais une fois de plus la Providence y pourvut, et les vils soucis d'argent n'interrompirent ni ne ralentirent même le double apostolat de madame de Krüdener et d'Empaytaz. Ils parcouraient ensemble les villages et tenaient des assemblées d'édification où de véritables foules, parfois un peu inquiétantes, s'empressaient.

Madame de Krüdener ne semble avoir conçu clairement qu'elle pût avoir un rôle à jouer dans les affaires temporelles de ce monde, qu'à l'heure tragique où l'ange noir alla se perdre avec sa Grande Armée dans les neiges de la Russie.

C'est alors qu'elle se sentit appelée, qu'elle définit sa mission, qu'elle y crut, et qu'elle tourna les yeux vers le tzar Alexandre, empereur autocrate de toutes les Russies, « l'ange blanc ».

III

Ni la longue préméditation de madame de Krüdener, ni la politique parfois un peu puérile, dont elle usa pour entrer finalement en conjonction avec l'empereur Alexandre ne doivent être mal interprétées. Ce serait faire preuve sans doute de crédulité naïve que d'envisager de son point de vue toutes les circonstances de cet événement historique; mais ce serait aussi faire preuve d'une psychologie médiocre que d'en parler avec une facile ironie.

Si l'on n'a pas cru devoir mettre l'auteur de *Valérie* au rang des grands mystiques, on s'est gardé de nier que, fût-ce par artifice, elle eût emprunté l'essentiel de leurs habitudes d'esprit; et seuls les gens de parti pris, ou superficiels (ce sont les mêmes) se persuadent, *a priori* d'ailleurs, qu'un certain sens pratique est incompatible avec la mysticité. Tout au contraire, ceux qui se flattent d'entretenir avec l'au-delà des relations, sinon familières : intimes (le mot est plus juste), sont beaucoup moins portés à la spéculation pure qu'à l'action. Ils se considèrent comme les instruments de la volonté divine, et vouloir, surtout pour Dieu, n'est-ce pas toujours agir? Ils se croient, ou plus précisément ils se sentent abîmés dans l'amour infini, et qu'est-ce encore que l'amour infini, sinon une action continue et passionnée?

Enfin, ils s'attribuent volontiers, ils s'attribuent presque toujours « des missions ». Ils reçoivent la bonne nouvelle de ces missions par une révélation intérieure qui ne laisse place à aucun doute ni à aucune hésitation; car elle comporte la double certitude de l'expérience et de la foi. S'il est un cas où la fin justifie les moyens, c'est bien celui-là : c'est le seul. Il faut d'ailleurs convenir que les moyens mis en œuvre par madame de Krüdener, ensemble retors et ingénus, s'ils peuvent dans les occasions faire sourire, n'avaient rien de répréhensible.

Elle fit sa préparation par correspondance. Elle profita de sa liaison avec mademoiselle de Stourdza pour écrire à celle-ci des lettres qui s'adressaient plus haut. La demoiselle d'honneur les montrait à l'Impératrice, et elles parvenaient quelquefois jusqu'à l'Empereur. Le thème ordinaire en était l'admiration que ce souverain avait fait naître dans l'âme

exaltée de madame de Krüdener : sentiment d'autant plus évidemment sincère qu'on peut dire qu'il était fatal.

Elle ne se flattait point d'accomplir par elle-même l'œuvre d'extermination dont l'avait chargée le Ciel; et qui, entre tous les princes d'Europe pouvait-elle songer à élire pour associé, sinon celui-ci? Plus encore que par sa puissance, il lui était désigné par ce qu'elle devinait de son caractère, et par ce qu'elle pouvait savoir de son zèle pour la maison de Dieu.

Ce zèle était de date récente, et encore sujet à des intermittences. Alexandre Ier était un pécheur qui se complaisait à la fois dans ses péchés et dans la pénitence de ses péchés. Madame de Krüdener pouvait entrevoir ici une ressemblance profonde entre l'âme tourmentée de son maître et la sienne. C'étaient bien deux âmes russes, deux consciences assez vagues, mais pointilleuses sur les cas de conscience.

Il en était un particulièrement qui devait troubler les nuits d'Alexandre : il n'avait point sans doute pris part à l'assassinat brutal de son père; mais il aurait pu s'aviser qu'en donnant carte blanche aux conjurés qui allaient arracher à Paul Ier son abdication, il risquait ce qui précisément était arrivé. Il n'était certes pas, à la lettre, parricide; mais sa demi-responsabilité était encore à faire frémir.

Cette nature si essentiellement slave avait été curieusement déformée par une éducation étrangère. Catherine II avait donné pour gouverneur à ses deux petits-fils, les grands-ducs Alexandre et Constantin, un Suisse, Frédéric-César de La Harpe, cousin du La Harpe français qui environ ce même temps écrivait des tragédies et les dédiait à Voltaire.

Les idées politiques, philosophiques et religieuses, ou irréligieuses des deux de La Harpe n'étaient pas fort différentes; elles laissèrent une empreinte qui ne s'effaça jamais complètement, dans l'esprit d'Alexandre : il avait autant de nonchalance que de bonne volonté, et comme tous les bons élèves trop dociles était toujours prêt à *jurare in verba magistri.*

Le futur autocrate, dans sa première jeunesse, n'était pas seulement libéral : il ne craignait pas de s'intituler républicain. Nul doute qu'il ne se fût intitulé socialiste si ce mot eût

existé alors dans les dictionnaires. Son souci, très généreux, de venir en aide aux humbles et aux déshérités, ses bonnes intentions, qui n'étaient pas toutes chimériques, à l'endroit des paysans, tout cela était fort avancé pour l'époque, du moins en Russie, et sentait bien, en effet, le socialisme, mais ne pouvait qu'éveiller la sympathie de madame de Krüdener, à qui de pareilles idées avaient déjà valu l'honneur d'être persécutée et proscrite.

Enfin le disciple avait adopté jusque dans les choses de la religion non seulement les opinions, mais la terminologie de son précepteur. Il disait, comme Robespierre : l'Être suprême. Mais une âme vraiment russe a des exigences que la religion dite naturelle ne peut satisfaire, et c'est en ce point que se fit la rupture spirituelle du disciple et du maître. Elle ne diminua d'ailleurs aucunement l'affection ni la confiance d'Alexandre, qui recueillit La Harpe exilé de Suisse, et l'avait encore pour secrétaire intime, avec le titre de conseiller aulique, pendant la campagne de 1814.

ABEL HERMANT
de l'Académie française.

(*A suivre.*)

LA CIVILISATION ALLEMANDE ET LE NOMBRE

En 1850 la population allemande s'élevait à environ 36 millions d'habitants. Les statistiques de 1914 donnent, pour le même territoire, une population voisine de 68 millions. On peut dire que, pendant ces soixante-quatre ans, l'Allemagne a doublé le chiffre de sa population[1]. Rappelons, pour fixer les idées, que la population française, voisine, en 1850, de 35 millions, comptait, sur le même territoire, environ 41 millions d'habitants en 1914.

D'une part donc, un accroissement de 36 millions d'âmes, de l'autre, un accroissement de 6 millions, dû, en grande partie, à l'immigration.

Le phénomène démographique allemand est sans doute unique dans l'histoire des collectivités humaines, et il n'est pas, du point de vue historique, de phénomène extraordinaire qui ne provoque d'extraordinaires conséquences.

Les naissances allemandes, vers 1850, se tenaient aux environs de 1 250 000 et, jusqu'en 1871, la prospérité allemande n'en demanda pas beaucoup plus. La fin du siècle dernier fut pour l'Allemagne une période où les richesses connurent un développement inouï. « Dans cette crue, telle qu'on ne la vit en aucun lieu, en aucun temps », selon l'expression de Lavisse, les naissances croissent jusqu'à 2 millions et, vers 1900, franchissent même ce chiffre énorme.

1. L'émigration de 1871 à 1914 totalise en effet un chiffre supérieur à 3 millions de départs et comprend surtout des adultes.

La collectivité allemande se transforme. Elle se transforme parce que son accroissement est à considérer aussi bien qualitativement que quantitativement. Pendant ce temps en effet, le recensement annuel se clôt, bon an mal an, par un gain de près d'un million d'êtres. C'est-à-dire que 2 millions d'enfants sont venus porter leurs sourires aux lieux et places des grognements d'un million de vieillards qu'on a conduits au cimetière. Les années accumulent cette jeunesse. Elle grandit. Elle envahit, bientôt elle domine le pays. Les « vieux » en effet, qui sont nés entre 1840 et 1850 annuellement au nombre de 1 250 000, ont en route payé leur tribut à la mort; ils ne forment plus qu'un faible contingent, hors de proportion avec la masse jeune qui monte. La disproportion est encore très notable dans les âges moyens qui ont été fournis avec des natalités de 1 500 000 environ.

Ainsi, l'Allemagne d'avant-guerre est un peuple extraordinairement jeune. Elle doit sa jeunesse au nombre relativement très faible de ses vieillards, à l'afflux colossal de ses enfants, de ses jeunes gens.

Sur 56 millions d'habitants en 1900, nous en trouvons 8,5 millions au-dessus de cinquante ans, soit 15,6 p. 100 de la population totale. C'est une proportion infime.

La population française, à cette date, compte 39 millions d'habitants. Comme dans l'Allemagne de 56 millions d'âmes, on y rencontre 8,5 millions d'êtres au-dessus de cinquante ans, soit 22 p. 100 de la population totale.

30 millions d'Allemands ont, en 1900, moins de vingt-cinq ans, soit 53,5 p. 100 de la totalité. *Leur nombre excède de plus de 4 millions le reste de la population.*

16 millions de Français, soit 41 p. 100 de la population, se trouvent dans ces âges. *Leur nombre est de 7 millions inférieur au reste de la population.*

L'esprit le moins familiarisé avec la démographie et la sociologie doit entrevoir déjà que la vie, dans des collectivités dont la constitution présente des caractères si nettement opposés, doit prendre des formes différentes.

Les chiffres ci-dessus sont traduits par les graphiques de la page 389. Les populations y sont divisées en couches de cinq « années ». La pyramide allemande, mince au sommet,

s'établit, majestueuse, sur de larges assises. Le monument français, auprès d'elle, large au sommet, posé sur une base étroite, fait figure d'un vieillard voûté, chenu. A l'impétueuse montée allemande correspondait, en France, une lente mais constante diminution de la natalité qui accumulait un grand nombre de vieillards, sur une population jeune trop peu nombreuse.

L'Allemagne était peuplée en 1914 de 68 millions d'habitants. Les pertes de guerre s'élèvent à 2 millions d'hommes. Les territoires séparés de l'Allemagne par les traités représentent une population de 7,5 millions d'habitants.

La population allemande, en 1925, n'est plus que de 62 500 000.

Les caractéristiques de ce groupement humain sont les suivantes : 12 millions d'êtres au-dessus de cinquante ans, soit 19,4 p. 100 de la population totale. Près de 29 millions d'habitants entre zéro et vingt-cinq ans, soit 46 p. 100 de la population totale, nombre inférieur de 5 millions au reste de la population.

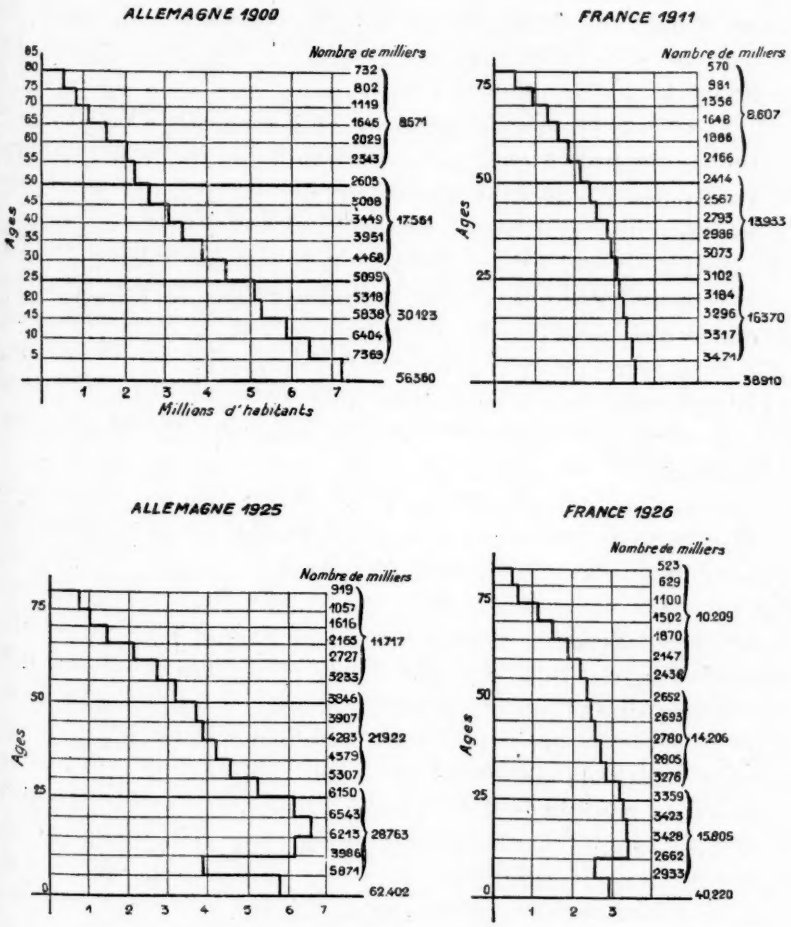
La France d'après-guerre offre un tableau navrant : nous y trouvons seulement 15,8 millions d'êtres au-dessous de vingt-cinq ans, chiffre inférieur de près de 10 millions au reste de la population, plus de 10 millions d'habitants au-dessus de cinquante ans, soit 26 p. 100 de la population totale.

En ce qui concerne l'Allemagne, un changement sensible s'est opéré. L'augmentation du nombre des personnes âgées est due à ce que cette partie actuelle de la population provient de natalités supérieures à celles qui constituaient ces mêmes couches, dans la population d'avant-guerre. La diminution du nombre des êtres jeunes est due à ce que *les naissances allemandes qui oscillent, après la guerre, aux environs de 1 200 000, sont inférieures de plus de 1/2 million aux naissances d'avant-guerre sur le territoire actuel du Reich*[1].

Il est bon, si l'on veut juger de la jeunesse du peuple allemand, de laisser de côté les chiffres qui se rapportent à la collectivité entière, pour considérer ceux qui s'appliquent à une fraction de cette collectivité qui soit à notre mesure, une

1. A noter que pour la première fois depuis 1841 — si l'on excepte les années de guerre — les naissances allemandes sont tombées, en 1922, au-dessous de 1 million : 992 000.

ville par exemple. Il est utile, également, de séparer les unités suivant les catégories, car il me semble que des vieillards à la mort, des enfants au berceau, des hommes et des femmes



LECTURE DES GRAPHIQUES :

Les chiffres expriment des milliers. *Exemple* : il y avait en Allemagne, en 1900, 7 369 000 habitants, âgés de 0 à 5 ans.

que l'âge a frappés de stérilité, des jeunes gens et des jeunes filles, représentent des unités trop différentes pour être confondues. En rapprochant alors une telle fraction de la collectivité allemande, de son correspondant français, on voit se

dissiper ce qu'on pourrait appeler les ténèbres statistiques.

Si nous considérons deux villes *de même population*, de l'un et l'autre côté du Rhin, il est bien évident que l'agglomération allemande, comprenant plus d'enfants que sa sœur française, comptera autant de parents, c'est-à-dire d'êtres relativement âgés, en moins. Ce raisonnement m'a conduit à choisir, dans les deux pays, une série variée de villes, petites, moyennes, grandes, et à rechercher les statistiques indiquant, à côté du nombre de leurs habitants, celui des ménages. Le résultat devait traduire de façon intelligible, l'influence que pouvait avoir sur la vie allemande la masse d'êtres jeunes qui échappait à mon jugement. Certains des résultats de cette enquête sont traduits dans le tableau de la page 391. A la vérité, ils me surprirent, mais la vie allemande, à mes yeux, s'éclaira d'un jour nouveau.

Je n'aurais jamais pu croire que l'aimable petite ville de Giessen pût compter 3 760 « enfants » de plus que Périgueux et cette dernière ville, par conséquent, 3 760 « parents » de plus que Giessen, soit 1 880 familles. Mais les chiffres sont là et, d'un coup, je comprends ce qu'ils disent. Ils expliquent la cohue jeune et bruyante de la ville allemande. Ils révèlent pourquoi, le long des boulevards périgourdins, de graves Messieurs, appuyés sur leur canne, passent et se saluent très bas. Ils expliquent encore les maisons vivantes de Giessen et disent pourquoi, à Périgueux, de petites maisons aux volets clos, un peu tristes, semblent s'être assoupies devant l'éternelle monotonie de la rue vide.

Mayence possède 20 000 « enfants[1] » de plus que Nancy! Je comprends maintenant pourquoi il y a tant de fonctionnaires retraités dans la capitale lorraine, et pourquoi les fêtes du carnaval de Mayence ont tant d'animation.

Il semble que la vie allemande actuelle soit dominée par cette jeunesse, qu'elle tienne compte, dans toutes ses manifestations, du « Nombre » qui n'est plus seulement une quantité d'individus, mais admet leur qualité, exprimée par leur jeu-

1. Le mot « enfant » que nous tirons de la statistique, n'est pas exact; il comprend tout ce qui vit sous le toit familial sans avoir convolé en justes noces. Ces « enfants » sont actuellement compris, en majeure partie, entre quinze et trente ans.

TABLEAU INDIQUANT POUR CERTAINES VILLES FRANÇAISES ET ALLEMANDES DE MÊME POPULATION LE NOMBRE DE FAMILLES

ALLEMAGNE				FRANCE					
	Population.	Ménages.	C. P.		Population.	Ménages.	C. P. [1]	Différence [2]	
Frankisch-Grumbach (Odenwald)	1 762	361	4 90	Excideuil (Dordogne) . . .	1 648	470	3 50	143	286
Burstadt (K. Bornheim). . . .	7 200	1 572	4 50	Saint-Yrieix (Hte-Vienne .	7 260	1 905	3 80	326	652
Giessen.	33 517	8 259	4 00	Périgueux. . .	33 389	10 123	3 30	1 880	3 760
Koblentz	59 300	15 600	3 80	Troyes	58 321	19 135	3 04	3 800	7 600
Darmstadt . . .	89 095	24 326	3 60	Grenoble . . .	79 625	28 241	2 80	6 400	12 800
Mayence	110 497	29 437	3 75	Nancy	108 439	38 212	2 84	9 950	19 900
Augsbourg . . .	165 522	43 858	3 77	Nantes	184 509	60 256	2 76	12 000	24 000

1. Le « Coefficient de Peuplement » est obtenu en divisant la population totale de chaque ville par le nombre de couples, ce qui donne, théoriquement, le nombre des membres dont chaque famille se compose. En pratique, ce calcul n'est pas tout à fait exact parce que les célibataires qui ne vivent pas sous le toit de leurs parents sont comptés comme « familles » dans les statistiques françaises et allemandes. Mais justement par le fait que les célibataires sont ainsi dénombrés dans les deux pays, le coefficient de peuplement conserve sa valeur relative, qui seule nous importe.

2. La première colonne des différences indique le nombre de couples que possède *en plus* la ville française.

La deuxième colonne donne ce chiffre multiplié par deux, par conséquent le nombre d'enfants qui existent en plus dans la ville allemande :

Exemple : Sur 60 000 habitants, on trouve dans la ville française *3 800 couples* de plus que dans la ville allemande, donc 3 800×2 = *7 600 enfants* de moins.

nesse. Non seulement dans le domaine du travail, des plaisirs, de la vie collective, mais, par réaction, dans l'individu, dans ses mœurs, ses conceptions et sa façon de vivre, il semble qu'on retrouve l'influence du milieu humain si extraordinairement caractérisé.

Une autre considération me paraît ne pas devoir être omise, qui influe aussi sur la qualité de ce « Nombre » : c'est son origine. L'Allemagne s'est présentée, vers le milieu du XIXe siècle, au seuil des temps modernes, en retard de plus d'un siècle sur les civilisations occidentales. Depuis 1815 seulement, elle commence à refaire ses forces, ses richesses, que la guerre de Trente Ans avait complètement détruites, que le XVIIIe siècle n'a reconstituées qu'en partie et qui viennent de subir la tourmente des guerres de la Révolution et de l'Empire. Pauvre, à peu près sans bourgeoisie[1], peuplée d'une plèbe citadine ou rurale qui ne s'est définitivement affranchie de l'époque féodale que dans les premières années du siècle, elle va, par la multiplication de ce peuple mal affermi, devenir la nouvelle Allemagne.

La jeunesse des nations n'est pas plus durable que celle des hommes. Aujourd'hui la situation est renversée et l'Allemagne vieillit. Elle vieillit d'autant plus rapidement que des masses imposantes atteignent les âges avancés; elle vieillit encore parce qu'il lui manque annuellement un demi-million de naissances, pour renouveler sa substance. Peuple étonnamment jeune, d'hier, elle sera dans vingt ans, en Europe, la collectivité la plus vieille. Le temps, d'autre part, atténue les influences héréditaires, apure et consolide les classes sociales trop brusquement différenciées.

Aussi bien, l'étude de l'influence du « Nombre » sur la vie allemande ne tend pas à donner de l'Allemagne une image définitive. Un peuple, lancé dans un tel mouvement, ne peut être considéré du point de vue statique.

L'Allemagne — on l'a dit souvent — n' « est » pas, elle « devient ».

1. Voir à ce sujet le livre de M. Gustave Huard : *L'évolution de la bourgeoisie allemande.*

***

Ouvrier, petit fonctionnaire ou même Herr Doktor, le père de famille allemand d'avant-guerre sortait, le plus souvent, d'une pauvre famille de dix ou quinze enfants où la mère, absorbée par son labeur, n'avait guère eu le temps de manifester sa tendresse à chacun de ses fils. Eux-mêmes ne demandaient qu'à fuir bien vite le pauvre foyer, rêvant de se faire dans la vie une place moins misérable. Entre eux n'existaient que ces sentiments banaux, sans force, ceux qu'on éprouve pour des parents dont l'espèce ne présente aucun caractère de rareté.

Pères de famille à leur tour, leur maisonnée vit aujourd'hui dans cette séparation sentimentale, si frappante, et que maints auteurs allemands ont déplorée. Le caractère de la vie allemande moderne contribuait d'autre part à la dissolution de la famille. 40 p. 100 de la population habite des villes de plus de 50 000 habitants. Au matin, la maison se vide; les heures de liberté ne coïncident pas et on ne rentre pas au logis pour le déjeuner. Le soir, Gertrude fait une apparition. Elle dévore une tartine sur le coin de la table et part vers ses plaisirs. Frida, un peu plus tard, fait le même repas furtif. Les garçons disparaissent plus rapidement encore. L'attrait du monde extérieur détruit celui du toit familial. De plus, 65 millions d'Allemands vivent sur une terre ingrate. Malgré les apports de l'extérieur, ils ont dû se nourrir de viande de porc, de pommes de terre, de choux et se contenter d'eau claire. Les repas n'ont pas la valeur de cérémonies familiales; ils sont remplacés par une absorption individuelle de nourriture, à longueur de journée.

Qu'est devenue la famille de l'Allemand moyen? Il a fait trop d'enfants. Il n'a pas pu créer une richesse suffisante pour les retenir. Dès que les enfants se mettent au travail, la lutte pour la vie les prend et les sépare.

J'ai pensé bien souvent, en voyant se fuir ainsi les membres de la famille allemande, à la chaleur de nos maisons françaises, à la table mise, à la joie de se retrouver après le travail journalier, à la tristesse d'une place vide. Dans l'espace étroit, sous la lumière de la lampe, flottait, rassurant, l'esprit d'une famille. Depuis des siècles il en avait été ainsi. Aucune révo-

lution sociale n'était venue troubler la tranquille sérénité de nos Dieux Lares.

Privé de l'atmosphère familiale, l'individu allemand subissait aisément l'attraction des masses, se perdait au milieu de ses semblables. Il obéissait à leurs lois. Il n'était plus que l'unité anonyme au sein d'un parti et sa personnalité, déjà peu accusée par essence, n'avait pas l'occasion de se développer. Il se résignait à cette absorption nécessaire. Les histoiriens et les sociologues allemands, Spengler en particulier, disaient de lui qu'il était né pour l'obéissance passive, pour se laisser enrégimenter dans le cadre de l'étatisme prussien. On le sacrait l'une des plus originales manifestations du génie germanique; on l'opposait à « l'anarchie française ». On se trompait, je crois. Dans une civilisation nouvelle, il devenait un homme nouveau.

La récente bourgeoisie allemande, comme le prolétariat, cherchait son équilibre. Par son nombre elle submergeait la vieille bourgeoisie, imposait ses conceptions de classe parvenue. A la noblesse, habituée, surtout en Prusse, à la domination hautaine et indiscutée, elle empruntait sa morgue; elle copiait la plupart de ses attitudes sur celles de la caste militaire qui donnait le ton à l'Allemagne d'alors. Le germanisme rénové enflait son orgueil. Pourtant, elle dissimulait mal les tares de ses origines; il lui manquait cette assurance discrète, ce tact, cette finesse, cette conscience irréfléchie d'une supériorité, celle qui s'affirme, sûre de soi chez les Anglais, plus atténuée chez nous, et qui est la marque indéniable d'une noblesse séculaire.

On doit reconnaître que les Allemands de cette classe, mêlés à une vie pleine de mouvement, avaient acquis un semblant d'usage du monde qui pouvait tromper un instant. Mais il apparaissait bien vite que cette mondanité n'était rien de plus que l'absence de contrainte que montrent les gens qui sont habitués à se trouver en société. Bientôt ce frêle vernis craquait sous les manifestations outrées de l'individu, dans les gestes, les attitudes, les expressions, le ton haut de la voix, les gros éclats de rire. Il est d'ailleurs assez fréquent que l'Allemand, — sans doute parce que le contact répété avec des indifférents le conduit à se replier sur

lui-même — exprime tout ce qu'il a longtemps contenu, dès qu'il trouve une atmosphère, une « Stimmung » propice. C'est alors un débordement. Pour les mêmes raisons, quand il lui arrive de se confier, il doit craindre que ses sentiments intimes ne trouvent pas, chez celui qui l'écoute, une compréhension suffisante, il juge bon alors d'en souligner l'expression par des : merkwurdig, wunderbar, furchtbar, prachtvoll, glänzend, unerhört, fabelhaft, kolossal... et j'en passe. Un ton d'admiration enthousiaste, propre aux Allemands, est ainsi apparu, qui soutient leurs moindres propos. La phrase type pourrait en être le *ich habe so gelacht*[1], dont le « lacht » traîne un instant pour exploser comme un éclat de rire.

***

La prédominance numérique des éléments jeunes en Allemagne a transformé l'aspect extérieur de la population. Tout d'abord cette jeunesse même, en répandant sa gaîté a fait croire, à tort sans doute, que l'âme allemande elle-même s'était transformée.

Au point de vue des types physiques, par contre, on ne peut contester que des changements profonds se soient opérés en Allemagne. La masse paysanne, plébéienne, qui est à l'origine de l'intense peuplement du siècle dernier, avait donné d'assez lourds rejetons, et les femmes d'un certain âge témoignent encore aujourd'hui que nos pères avaient raison. Mais, par suite du développement de la population urbaine, la plupart des jeunes filles allemandes connaissent les émaciantes fatigues de la vie moderne. Leur travail est sédentaire. Leur nourriture s'est transformée. Elles enferment leur corps dans les tissus du docteur X. Elles s'affinent. Cette transformation est à ce point marquée que si l'on rapproche ces jeunes filles de leurs mères, on peut dire que l'on voit, dans les deux générations, deux races différentes se côtoyer.

Un totale révision des idées admises sur le peuple allemand, révision qui, on l'a vu, semblerait s'imposer, laisserait, je crois, dans sa forme ancienne, le chapitre « Disci-

1. J'ai tellement ri

pline ». Cette discipline, le mot *Verboten*[1] la concrétise, dans l'esprit du Français; il semblerait que ce participe passé pût suffire à séparer deux races. Or, le « Verboten » qui canalise l'écoulement de la foule, dans un même sens, sur chacun des trottoirs d'une rue, est une conséquence assez naturelle de la densité extrême de la foule allemande. Il se répète à tout instant, dans le pays, et l'individu se trouve soumis à des interdictions, à des obligations qui peuvent paraître autant d'atteintes à sa liberté individuelle. L'Allemand accepte le « Verboten » non comme une contrainte, mais comme un bienfait. Habitué aux foules, il se soumet à leurs règles. Il acquiert ainsi ce sens de la discipline qu'on attribue à la race germanique, et dans lequel on a voulu voir une manifestation de son génie.

La loi restrictive de la liberté individuelle, qui s'impose, inéluctable, aux collectivités nombreuses, pourrait s'exprimer ainsi : « L'intérêt général prime l'intérêt particulier. Tout acte demeure interdit à l'individu, qui, apparemment, ne lèse pas l'intérêt général, mais dont la répétition deviendrait perturbatrice de l'ordre. » On dit que l'Allemand reconnaît cette loi par instinct. Il semble plutôt que ce soit par nécessité. Le Français, lui, s'en moque et la viole. Le peuple dit que « ses pères ont pris la Bastille ».

Si la vie nombreuse impose des contraintes, elle offre aussi des libertés. Perdu dans le nombre, anonyme, pareil à ceux qui l'entourent, placé dans un milieu dont la jeunesse et la vie sont intenses, l'individu perd la valeur qu'il prend dans les sociétés plus clairsemées. Partant, le jugement d'autrui ne réfrène plus ses actes. Il va, il vient, et nul ne s'occupe de ce qu'il fait ou ne fait pas. Nous savons tous comment, dans nos villes de province françaises, il en est autrement. La bourgeoisie de ces villes, figée dans ses traditions, manquant de mouvement, a poussé aux extrêmes limites l'interdépendance des individus et la personnalité morale de la collectivité. Dans la société allemande, insuffisamment évoluée, dépourvue du frein de la morale bourgeoise, s'affirme une complète anarchie. Cette opposition, de caractère extrême,

1. Interdit.

n'est pas la dernière que nous marquerons, entre l'Allemagne et la France actuelles.

On ne saurait mieux montrer à quel point cette opposition est indépendante du génie des deux peuples, et mettre au jour son caractère passager résultant de conditions démographiques, qu'en recherchant ses causes dans l'évolution récente des petites villes et des villes, dans les deux pays.

Lorsqu'elle fut surprise dans sa vie paisible par les temps nouveaux, la petite ville allemande n'était qu'un village, pauvre et sans bourgeoisie. Des enfants, brusquement, s'entassèrent dans ses petites maisons. Le village devint une petite ville, par le nombre de ses habitants et d'après la terminologie administrative. En fait, ni dans la constitution interne de sa population, ni dans son aspect, l'agglomération n'acquit un caractère urbain. Ceci explique qu'elle soit enserrée dans un espace dont l'étendue n'excède pas la moitié de celui sur quoi s'étend la petite ville française de même importance. Une nichée de toits luisants se presse, frileuse, autour d'un clocher pointu. La rue centrale se glisse adroitement entre deux théories de petites maisons boiteuses, aux minuscules fenêtres fleuries, fraîches sous leur peinture neuve, si nettes malgré les déformations de leur carcasse de bois, qu'on leur trouve cet air guilleret de la vieillesse heureuse. Les rez-de-chaussée ont été transformés pour contenir des magasins. Il en résulte un mélange parfois charmant d'ultra-modernisme et de pieuse conservation du passé.

La petite ville française ne connut pas la vague de richesse qui déferla sur l'Allemagne. A cette époque, la ville avait déjà pris figure de ville avec ses places, ses allées, ses monuments. Elle abritait une bourgeoisie riche ou aisée, dont les hautes demeures attendaient de futures générations, belles et nombreuses. Cette bourgeoisie, terrienne dans la plupart des cas, ne vit apparaître aucun changement dans sa vie lorsque la grande industrie bouleversa l'Allemagne. Désireuse de ne pas modifier les conditions de son existence, elle fit moins d'enfants. La petite bourgeoisie, le peuple, pour les mêmes raisons, devinrent également moins prolifiques. Autour d'eux, la vie lentement s'en alla. La ville resta ce

qu'elle était. Aujourd'hui une population insuffisante vit dans ces larges espaces.

La petite ville allemande de 7 200 habitants ne compte que 1 572 ménages alors que son pendant français en abrite 1909. Ce sont donc 326 couples en moins dans l'agglomération allemande, et 652 « enfants » en plus. Il suffit de connaître un peu nos petites villes, pour savoir que 326 couples, cela ne fait pas loin de 326 immeubles, et pour que s'explique la disproportion entre l'importance apparente des deux localités.

La ville allemande actuelle, à moins qu'elle ne soit spontanément apparue à la fin du siècle dernier, connut le même développement. Elle était encore, au milieu du siècle, une petite ville qui conservait, du moyen âge, d'étroites ruelles aux maisons pittoresquement accolées les unes contre les autres. Ce noyau s'était entouré d'une mince enveloppe de constructions qui, lentement, s'était épaissie au cours de la première moitié du siècle. L'accroissement subit de la population et l'apparition brusque de la nouvelle bourgeoisie, conséquences du développement des richesses, la transforment. Les commerçants enrichis délaissent le quartier des affaires où ils ne conservent plus que leurs installations commerciales, pour émigrer vers la ville nouvelle où leurs somptueuses demeures avoisinent celles des fonctionnaires, des bourgeois des professions libérales. Aucun magasin, à l'origine, ne trouble la noblesse de ces lieux. Les édifices publics, vastes, majestueux, dans le style lourd et sombre de l'époque, y apparaissent. De larges avenues percent cette ville de résidence; elles sont plantées, en leur milieu, de massifs verts et fleuris. Ce sont les *Anlagen*.

Ces constructions qui, pour le moins, doublèrent la surface habitée, témoignent de la naissance d'une nouvelle classe sociale, riche. Leur style, le *Neustil*, qui mêle le style vieil-allemand, le baroque, l'oriental et quelques autres, sous une foule d'ornements, suffirait à dénoncer le caractère nouveau-riche de cette bourgeoisie.

Pendant ce temps, les villes françaises conservaient, à peu de chose près, la physionomie qu'elles avaient acquise vers le milieu du siècle. De petites maisons en pierre blanche s'élevaient çà et là, qu'un étroit balcon ornait parfois. Elles

abritaient ces couples dont l'unique enfant, peut-être les deux ou trois enfants, faisaient au loin leur vie.

L'état d'esprit des villes allemandes et françaises, ayant évolué dans des conditions à ce point dissemblables, n'a pu que diverger toujours davantage pour en venir à l'opposition actuelle.

Un jour prochain, la jeunesse allemande, à son tour, ayant vieilli, le rythme des naissances s'étant ralenti on trouvera sans aucun doute, de l'autre côté du Rhin, de grandes maisons attristées, peuplées de vieux couples sévères.

***

La division du travail dans une collectivité semble obéir à certaines lois qui tiennent compte du nombre des forces de travail et du nombre des tâches qui s'offrent à l'activité humaine. Les forces de travail sont dirigées d'abord vers les ouvrages essentiels, celles qui restent se répartissent entre les travaux secondaires. S'il est encore des forces disponibles — ce qui implique, du fait de son abondance, le bon marché du travail — la collectivité trouve à leur confier des besognes accessoires. Le nombre de ces dernières est extrêmement variable car il dépend de la richesse générale, de la prospérité du moment.

Je suivais, un jour d'automne, une rue allemande que l'urbanisme 1900 avait plantée de marronniers. Deux hommes, encore jeunes, étaient officiellement occupés à gauler les marrons d'Inde. Je les interrogeai, surpris, et j'appris que cette cueillette servait à prévenir la chute naturelle des jolis fruits bruns qui, en tombant, ont l'audace de souiller la rue allemande.

Le caractère accessoire de cette occupation me montra que le marché allemand du travail avait atteint la sursaturation. J'avais fait la même remarque au restaurant. Lorsque j'entrais dans un de ces établissements, je frémissais pour ma bourse en voyant s'avancer, grave et solennel comme ils ne le sont ailleurs que dans les Palaces, un garçon en habit. Cette auguste apparition avait le temps de me débarrasser de mon manteau, d'allumer la cigarette que je portais

aux lèvres, d'avancer un cendrier, de me présenter la carte et d'attendre mes ordres. Or, je me trouvais dans un restaurant de qualité moyenne. Ils étaient six géants, aidés de trois acolytes pour faire le travail de deux ou trois garçons de France.

Infiniment « nombreux », le travail allemand s'est infiltré partout à la manière d'un fluide et toutes ses créations, par des soins attentifs, ont été préservées des injures du temps. Là, tout n'est qu'ordre. La nature allemande elle-même a dû subir les lois du travail allemand. De nouvelles essences d'arbres, d'arbustes, de plantes, sont apparues, qui représentaient toutes les qualités qu'on pouvait exiger d'elles, suivant leur destination. La même action de l'homme fit rentrer toutes les lignes du paysage, retouchées, dans un ordre géométrique. Il semble que cette action, si nombreuse et constante, ait largement contribué à donner au pays sa netteté. sa fraîcheur, qui font que les paysages allemands évoquent, la plupart du temps, des décors d'opéra-comique. Le travail français, dont les forces étaient comptées, a laissé vivre, au contraire, toute la poésie de ces charmants paysages où chaque chose s'incline comme sous le poids des souvenirs, où la nature, librement, déploie de merveilleuses imaginations.

Nombreux par les forces qu'il applique à l'accomplissement de chaque tâche, vaste parce qu'il s'adresse à toutes les tâches possibles, le travail allemand a normalement glissé vers la spécialisation. Je crois en effet que la forme vers laquelle, tend la division du travail dépend de la quantité de main-d'œuvre disponible. Le travail français confie à l'ouvrier une tâche essentielle et lui laisse le soin de remplir une foule de besognes secondaires. Un réservoir inépuisable de forces existe en Allemagne pour ces travaux et l'ouvrier qualifié se cantonne dans sa tâche. Il faut pousser le raisonnement plus avant pour voir comment s'impose une différenciation des tranches du travail, de plus en plus étroite et précise, qui aboutit à la spécialisation extrême dont l'Allemagne fournit l'exemple. L'ouvrier qualifié a ainsi conquis le titre de « Fachmann ». Son travail lui confère une certaine noblesse, qu'exprime ce titre, parce que ce travail est débarrassé des besognes inférieures. Le garçon de café ne balaie pas le parquet, il ne

lave pas les glaces de l'établissement, il ne s'occupe pas de vider les cendriers. Il prend les consommations à l'office et les place devant le client. C'est un Fachmann. On l'appelle « Herr Ober » : Monsieur le supérieur.

Les sociologues allemands se sont sans doute trompés lorsqu'ils ont découvert que la spécialisation était un fruit du génie germanique, lorsqu'ils ont montré que l'Allemand était né pour travailler dans son « Fach », sans voir plus loin. Si l'on affirme, comme on l'a fait souvent, qu'il tient au génie français, que l'ouvrier de notre pays ne donne son plein rendement que lorsqu'il lui est permis d'embrasser l'action totale, je crois qu'on se trompe également. Les conditions du travail, dans les deux pays, ont conduit à résoudre le problème d'emploi de la main-d'œuvre de façon différente, et même opposée. Que deux peuples, ayant travaillé pendant quelque trois quarts de siècle dans des conditions aussi exactement inverses, subissent, en retour, l'influence des méthodes qu'ils ont dû adopter, c'est indéniable. Ces qualités acquises sont appelées à se transformer si, les circonstances variant, la transformation des méthodes doit s'ensuivre.

L'Organisation est de même devenue un monopole allemand. Il est vraiment étonnant qu'un pays qui, pendant des siècles, n'avait jamais rien organisé, ait pu, à la fin du XIXe, reconnaître à sa race un génie particulièrement organisateur, et conquérir le monde à cette idée. Il me paraît évident que cette tardive apparition de « l'Organisation allemande », qui coïncide avec la multiplication des forces de ce pays, est uniquement le fait de ce phénomène. Organiser, c'est mettre en œuvre, en vue d'un rendement maximum, un certain nombre de moyens dont les principaux sont la main-d'œuvre et les possibilités matérielles. Bien organiser c'est employer rationnellement un minimum de moyens en vue d'un rendement maximum. Je crois que toute l'erreur de jugement, sur l'organisation allemande, résulte de ce que l'observateur ne tient pas compte des moyens mis en œuvre, ou plutôt, qu'il reporte son admiration pour les moyens gigantesques qu'il observe, sur l'organisation elle-même. Nous savons bien quelle est la puissance du travail allemand, nous verrons plus loin quelle est sa richesse matérielle.

Jacques Rivière, le premier je crois, perdit la foi dans l'organisation allemande. Il avait remarqué la difficulté avec laquelle les troupes allemandes s'installaient au cantonnement. Il s'agissait pourtant de répartir, dans des baraques dont la contenance était connue, une quantité connue de troupes. Ils n'y arrivaient pas. L'organisation allemande est un organisme complexe dans lequel chacun a son rôle bien déterminé. Qu'un rouage manque, et tout s'arrête car nul ne connaît le métier du voisin. Dans le cas précité, il suffit de supprimer le caporal spécialiste qui fournit les paillasses pour que nul ne sache où les prendre, comment les prendre et comment les répartir. Le désordre s'installe.

Le tempérament des peuples, encore une fois, semble avoir subi les influences du milieu : l'habitude de travailler avec un luxe de personnel et de matériel endort chez l'Allemand l'initiative dont nous le privons avec la facilité que nous mettons à lui accorder l'organisation. Le Français, accoutumé à des moyens bien inférieurs, peut tout faire sans rien. Il va, il découvre, il adapte, il crée. On dit de lui qu'il est « débrouillard ». Le « système D » est l'enfant de notre pauvreté.

L'Allemand qui organise a foi dans les possibilités matérielles dont il dispose. Savamment, il en étudie l'emploi et il poursuit, dans l'avenir, le déroulement de leur action puissante. Ses plans bravent la durée, écrasent les imprévus, les impondérables, et la gigantesque machine, construite en vue d'un but unique n'a jamais la souplesse suffisante pour fonctionner, en cours de route, vers une direction nouvelle.

Le Français sait à l'avance qu'un Dieu malin brouillera d'un souffle ses cartes trop légères; il juge donc inutile de les disposer savamment, et réserve ses forces pour la lutte pleine d'intérêt contre les imprévisibles qu'il a pressentis.

La puissance du travail allemand s'est vue, par ailleurs, multiplier par la croissance prodigieuse des moyens matériels. L'industrie, dont les possibilités paraissaient sans limites, courait au-devant des besoins sans cesse renouvelés; excitée par une concurrence intense, elle perfectionnait toujours davantage sa production. Une foule d'auxiliaires passifs venait au secours de l'homme; il se mouvait au milieu

de cette domesticité, tirant d'elle une aide miraculeuse. Comme elles étaient apparues spontanément, les installations allemandes n'avaient eu à s'accommoder d'aucune création périmée d'un passé maladroit. Leur luxe s'étalait dans des bâtiments neufs, spécialement construits, spacieux, clairs, bien aérés, commodes. C'était, pour le monde, une révélation. Le docteur allemand dans son hôpital, le savant dans son laboratoire, l'étudiant à la Faculté, trouvaient, pour chaque geste, le minuscule outil qui le prolongeait naturellement. Ils y gagnaient un temps précieux, et ces impossibilités matérielles leur demeuraient inconnues, devant quoi l'homme laisse tomber les bras, découragé. Un étudiant étranger qui avait fréquenté les Facultés allemandes et l'une de nos Facultés de province, contait l'histoire de ce professeur français qui avait mis trois jours pour construire un appareil destiné à montrer la verdunisation de l'eau. C'était une machine faite de bric et de broc, dans laquelle la ficelle jouait un rôle important. A l'étonnement de tous, le monstre distribuait son chlore avec une entière précision. Je conçois mal un Herr Professor, perdant trois jours à ces travaux accessoires. Le médecin, dont je rapporte les propos, estimait que cette insuffisance de moyens n'était pas plus dépourvue de charmes que d'avantages.

Le Français est devenu « bricoleur ». Il sait tirer parti de tout. Parce qu'il a ignoré les prodigalités de la vie allemande, il est devenu économe et il accorde au moindre fragment un prix inestimable. Il ne coupe pas la ficelle d'un paquet. Il en défait les nœuds et la roule avec amour. Il possède des boîtes, étranges cimetières d'objets tordus, voués à la métempsychose. Le dimanche est pour lui jour de bricolage, jour des travaux accessoires. L'Allemand n'a pas à bricoler. Chez lui, tout a pris la forme définitive que fixe le spécialiste. Il jette princièrement à la rue tout ce qui porte une trace de vétusté; il ne se satisfait que du neuf. Le dimanche, il lit son journal qui compte quarante pages. Il faut noter toutefois que depuis quelques années on constate en France une transformation notable et que l'Allemagne, moins riche, montre les accrocs de sa superbe parure.

Reconnaissons enfin que le travail allemand fut favorisé

par une possibilité de sélection dont les effets n'ont pas été négligeables. Si, dans la foule trop nombreuse des bras qui s'offrent à lui, le travail allemand choisit les plus robustes, cela n'a pas tant d'importance. Le problème change d'aspect dès qu'on ne considère plus le simple ouvrier mais l'homme qui a dû acquérir, pour avoir droit à un certain travail, une formation personnelle. La concurrence multipliée stimule alors les énergies. Le niveau des diplômes exigés s'élève. L'homme est poussé à se créer une supériorité qui le porte au premier plan. Lorsqu'il est en place, le sentiment de n'être rien moins qu'indispensable, de sentir que cent concurrents guettent une défaillance, le stimule au plus haut point. Le travail allemand dispose donc en ce moment, et depuis longtemps déjà, d'un personnel qui, par les conditions de son recrutement, est le plus apte que l'Allemagne ait jamais possédé.

Notre pays, saigné par la guerre, amoindri par des naissances régressives, se trouve actuellement dans une situation différente et il faut attendre la disparition de l'excès de forces dont dispose l'Allemagne, pour que s'établisse, à nouveau, une juste harmonie.

Cet exemple typique de l'opposition qui se marque entre les manifestations de la vie des deux peuples montre combien certaines théories qui placent le germanisme sous la protection divine, sont prétentieusement erronées. Spengler, en particulier, d'après sa théorie du morphologisme historique, voit une fatalité commander à la vie des peuples[1]. On peut, comme lui, distinguer dans l'évolution des collectivités humaines, des périodes homologues, et il ressort de ce qui précède, que l'Allemagne et la France se trouveraient justement, dans des périodes anti-homologues. Mais il apparaît aussi clairement que les deux peuples ont été conduits à ces situations respectives par un déplacement des centres de richesse et qu'un matérialisme historique dont les bienfaits et les maux sont indépendants de l'idée de race, préside à leurs destinées.

1. Spengler, *Der Untergang des Abendlandes.*

***

On parle de l'Allemagne et on oublie son histoire. On oublie que ce peuple, au cours du XIXe siècle, a vu sa pauvreté séculaire se transformer en une richesse inouïe. A la base de son ascension se place un bouleversement démographique et social d'où surgit une collectivité d'un type nouveau, qui va chercher les lois de son existence au-delà du cadre qui jusqu'alors avait contenu les civilisations européennes.

Cette collectivité est caractérisée, du point de vue démographique, par un accroissement soudain du nombre, en conséquence, par une multiplication excessive des forces jeunes. Elle est caractérisée, du point de vue social, par l'apparition des masses prolétariennes, par l'étouffement des classes supérieures de la société sous la poussée infiniment nombreuse des couches populaires, par la naissance immédiate d'une classe fortunée qui, par sa richesse, devient une bourgeoisie, mais dont le patrimoine moral, inexistant, la range dans le type « nouveau-riche ».

Du point de vue économique, cette collectivité se caractérise par une activité extrêmement puissante. Elle est industrielle, d'abord, et, par suite, commerciale. Par voie de conséquence encore, l'homme vit en général dans de grands centres, c'est donc en outre une collectivité du type urbain.

On ne saurait mieux faire, pour lui donner un nom, que de reprendre l'expression de Maurras : « C'est une civilisation de masse », car elle contient à la fois l'idée de nombre et de prédominance du prolétariat.

Dans ce milieu nouveau, que devient l'homme, que devient l'Allemand?

Issu d'une quelconque noblesse, d'une vieille bourgeoisie, il domine de très haut la houle populaire. Chef prédestiné peut-on dire, il se trouve face à face avec les plus hauts problèmes. Emporté par une vie puissante, il met toute son énergie au service de son merveilleux devoir de chef. Il devient un maître, un seigneur.

Nouveau bourgeois sorti de la masse, il devient un nouveau riche, et c'est tout dire.

Mais l'Allemand, depuis 1875, c'est avant tout l'*homme des*

classes inférieures. Par son nombre, il submerge l'ancienne Allemagne. Il ne se rattache à rien parce que sa famille d'origine est inexistante, parce que d'un coup il absorbe, il anéantit la génération qui l'a créé, parce qu'enfin il s'installe dans un monde qui n'a rien de commun avec celui qu'ont connu ses devanciers. Il est un homme vierge. Il n'y a rien en lui, et il peut tout contenir. Il va subir, à outrance, les influences du milieu. On dit de lui aujourd'hui, qu'il est grégaire, discipliné, travailleur, lent, méticuleux, précis, on lui reconnaît des vertus et des tares que l'on inscrit au compte du Génie germanique.

Le génie d'un peuple synthétise, à mon sens, les qualités innées à ce peuple. Ces qualités dépendent de la race, ou plutôt du mélange de races qui l'a formé, du sol, du climat, et, à un degré moindre, de l'influence que les grands hommes ont exercée et qui laisse une durable empreinte, sur l'esprit national; elles dépendent enfin, de la religion. Le génie d'un peuple, par définition, me paraît immuable. Il est dans le sang. Il surgit de l'histoire. Ses transformations ne sauraient être l'œuvre d'une ou même de quelques générations. Elles s'étendent sur des siècles et demeurent insaisissables.

Un peuple, soumis à de violentes influences, peut, pour s'adapter aux conditions sans cesse nouvelles de son existence, acquérir certaines qualités qui sont au génie ce que les vêtements sont au corps de l'homme, et ne peuvent être confondues avec lui. Le peuple allemand vient de vivre une période à ce point troublée que ses qualités innées ont disparu sous la masse des qualités acquises. Nées des variations du milieu, il semble que ces qualités doivent se modifier si les causes qui les ont suscitées, parmi lesquelles jeunesse et nombre semblent prépondérantes, viennent à se transformer. Or, les variations de la jeunesse et du nombre s'annoncent, immédiates, aussi violentes qu'elles le furent à la fin du siècle dernier et de sens inverse. La jeunesse allemande d'avant-guerre atteint déjà l'âge d'homme. Cette jeunesse : 18 millions d'êtres actuellement âgés de 18 à 30 ans, — soit plus de 1/4 de la polulation allemande, — n'est suivie que par les couches jeunes formées, depuis vingt ans déjà, par des natalités de guerre et d'après-guerre dont le constant recul a privé l'Allemagne de quelque 15 millions de naissances, par

rapport à l'avant-guerre. Dans les années qui vont suivre, le vieillissement de l'Allemagne s'opérera donc par la montée vers les âges mûrs, vers les âges avancés, de fractions toujours plus importantes de sa population; il s'opérera encore parce que le renouvellement des forces jeunes demeure très fortement déficitaire. Au surplus, les calculs des statisticiens allemands et français le montrent : à moins de circonstances imprévisibles, l'Allemagne, dans vingt ans, commencera à se dépeupler[1].

Le vieillissement considérable de l'Allemagne, succédant sans transition à sa jeunesse actuelle, doit entraîner, dans la vie du peuple allemand, dans la civilisation allemande, de profondes transformations. Si l'on veut préjuger de la forme vers laquelle tend la civilisation allemande, il semble que, non seulement, on doive considérer comme inexistants les phénomènes que nous avons attribués à sa jeunesse, mais imaginer les phénomènes inverses. Ces phénomènes inverses, nous les avons trouvés, constamment, dans la civilisation française du moment. Il semble bien alors, que les contrastes aujourd'hui si marqués, doivent s'atténuer, que la civilisation allemande doive glisser vers la forme acquise par la civilisation française actuelle.

Il semble également que les néo-civilisations, du type allemand, américain, dont on retrouve ailleurs maintes variantes, soient les créations éphémères de la période qui part du milieu du XIXe siècle pour se terminer à la guerre mondiale. Cette période a vu naître la grande industrie, elle a connu un accroissement inouï des richesses, elle a suscité, dans les pays

1. Plusieurs études, tant allemandes que françaises, ont démontré que l'Allemagne, comme la plupart des pays européens, court vers la dépopulation. Sans entrer dans le détail de calculs très compliqués, j'emprunte à un article de M. A. Isaac, la plus claire démonstration possible de ce phénomène : « Vers 1900, on enregistrait sur le territoire actuel du Reich, environ 1 700 000 naissances annuelles. On n'en compte aujourd'hui que 1 200 000 environ. La durée de la vie moyenne étant de cinquante-cinq à cinquante-huit ans, l'Allemagne doit enregistrer entre 1955 et 1958, un excédent annuel de 500 000 décès. »

On peut objecter que le taux de la natalité peut se relever. Or, on démontre que, pour des raisons qui tiennent à la morale, à la transformation des esprits, à la répartition urbaine de la population, mais surtout aux variations du nombre des parents, aux changements profonds survenus dans l'économie du pays, il est à peu près impossible que l'Allemagne maintienne sa natalité au chiffre de 1 200 000.

favorisés, une multiplication des humains en fonction de la prospérité du moment, elle a vu enfin s'opérer la plus radicale transformation des conditions de la vie que l'histoire ait connue.

La stabilisation arrive, douloureuse, et la crise actuelle n'est sans doute qu'une de ses manifestations. Les hommes vieillissent et meurent. Les problèmes un instant posés par le nombre, disparaissent. Malthus et Marx avaient menti. Les collectivités, à nouveau, se transforment. Celles que leur élan avait emportées, reviennent, assagies, côtoyer les vieilles civilisations dont l'évolution connut une marche plus harmonieuse, celles qui n'eurent pas à confondre les problèmes du moment avec ceux de l'avenir, les influences du passé, le respect de ses créations, avec un attardement suranné.

C'est pourquoi, dans son calme, son intelligente modération, son apaisante douceur, la France a le sentiment profond qu'elle doit rester ferme devant certaines déceptions amères, devant les turbulences de certaines jeunesses exaspérées.

A ceux qui lui reprochent de s'attarder en chemin, paradoxalement elle peut répondre : « Vous êtes allés trop loin, j'attends, un peu anxieuse, votre retour ».

MARCEL DUTHEIL

LE
PHONOGRAPHE ET L'ACTUALITÉ

L'autre jour, rencontrant un ami qui fut phonographiste de la première heure, je lui demande quelles sont ses dernières acquisitions. — Moi? J'ai vendu mon phonographe. Et je ne le regrette pas. Impossible d'ouvrir un catalogue sans y tomber dans une tourbière de chansonnettes idiotes, nulles, calamiteuses. Figurez-vous, — ajoute-t-il avec rage, — qu'un jour j'ai même reçu, sous pli « personnel », une liste de disques — disques graveleux, disques immondes — vendus en pochettes fermées.

Il a raison de s'échauffer. Mais il a eu tort de vendre son phonographe. Son geste ne fera que confirmer, et consolider, les chiffres que citait, cet été, un musicien allemand au *Maggio fiorentino*, au Congrès international de musique de Florence. On vend 60 disques de la *Walkyrie* pour 2 500 disques d'*Un Rêve blond*. Un *Prélude* de Chopin ne trouve pas 30 acheteurs. Même en abaissant le prix du disque « sérieux » et en relevant le prix du disque « léger », *le Vaisseau Fantôme* (ouverture), pour une valeur de trois marks, trouve 64 acheteurs, alors que *la Chanson d'une Nuit*, pour un prix supérieur, en trouve quarante mille.

Tout cela est vrai. La clientèle du « bon disque » est restreinte. La vulgarité, la bassesse, l'ignominie du répertoire populaire augmentent chaque saison. Et pourtant il y a du bon, du très bon, et du nouveau, du très nouveau, dans la production des firmes. Elles ont beaucoup à se faire pardonner, mais si l'on examine de près leur activité en 1933, on leur pardonne encore cette année.

***

Saluons d'abord l'apparition d'une firme de haute tenue, la firme *Lumen*. Elle se spécialise, à l'ombre des tours de Saint-Sulpice, dans la musique religieuse et la chanson familiale. Dans ces sortes d'entreprises, qui sont toujours d'intention louable, ce n'est jamais la bonne volonté qui manque; mais c'est souvent le goût. On pouvait redouter que ces disques ne s'élevassent guère au-dessus du niveau des patronages. L'art de Saint-Sulpice n'est pas loin du bazar. Or, le catalogue de *Lumen*, qui a tout juste une année d'existence, est très exactement, comme le dit sa notice, « un répertoire irréprochable réalisé avec le concours des meilleurs artistes et les derniers perfectionnements techniques ». En un an, *Lumen* a réussi à combler d'immenses vides dans la discothèque de « l'honnête homme ». Personne jusqu'ici n'avait songé à éditer les *Messes Royales* d'Henri Dumont, ce célèbre Liégeois qui fut de 1639 à 1684 organiste à Paris en l'église Saint-Paul où il a son mausolée. *Lumen* en a déjà enregistré deux, notamment la *Messe du VI*e *ton*. Cette Messe, dont plus d'un curé ignore le nom de l'auteur, est restée vivante : elle est chantée, depuis le XVIIe siècle, presque chaque dimanche dans beaucoup de paroisses françaises; mais, à l'usage, la mélodie s'est défigurée, le rythme s'est disloqué. Le disque restitue, par les soins de M. de Vallombrosa, maître de chapelle à Saint-Eustache, et par les voix de la maîtrise de cette même église, la version originale. Une autre acquisition non moins capitale pour le disque, c'est le Rameau religieux, ce Rameau qui, même pour beaucoup de musiciens, sera une découverte : tels le motet à cinq voix *Laboravi* et les fragments choraux de *Quam dilecta*. La musique religieuse est encore représentée par les trois pièces d'André Caplet : *Oraison dominicale*, *Salutation angélique* et *Symbole des Apôtres*. Bach, Franck, Saint-Saëns, Fauré, complètent, dans ce domaine, un catalogue de premier ordre.

Il est plus malaisé de garder toujours ce rang pour constituer un répertoire de « saine chanson familiale ». Botrel, à ce qui apparaît, a toujours son public. Tant pis. C'est peut-être sain comme paroles; mais, pour le reste, c'est du frelaté,

auquel on préfère à coup sûr les petits chefs-d'œuvre chansonniers de l'époque Fallières, le *Mariage Démocratique* de Dominique Bonnaud ou le *Toast du Président* de Vincent Hyspa, à moins que ce ne soient encore des échos du Chat Noir, le *Bal à l'Hôtel de Ville* de Mac Nab ou le *Juge d'instruction* de Xanrof. Il y a de quoi faire, et jusqu'ici c'est bien fait.

Une autre création, c'est chez Salabert, la collection *Mizmor*, collection de musique juive dont la direction relève de V. Dyck et L. Algazi, le compositeur bien connu pour ses recherches de musique hébraïque et pour ses propres productions originales. Les premiers disques publiés font bien augurer de la série; ainsi ce chant religieux si émouvant *Avina Malkenu*, chanté par Victor Chenkine, ou telle chanson comique, moitié yiddisch, moitié glapissement, dont la verve est puissante.

Dans le genre léger, Ultraphone poursuit ses essais de disques souples. Ces disques sont incassables; ils sont légers, huit fois plus qu'un disque rigide; ils n'ont aucun bruit de fond; ils démarrent directement avec une aiguille quelconque. Puisque, de toute façon, il faut de la musique populaire, c'est là le disque qui lui convient. Il donne aux fox-trots de série leur forme la plus souhaitable. Les moralistes en tireraient de beaux effets. On éprouvait jusqu'ici quelque gêne à voir des *Butterflies in the rain* ou des *Do love me, do* peser même poids et coûter même pécune que l'*Actus tragicus* de Bach. Par la légèreté et le bon marché de ces disques souples, chaque chose est remise à sa place. C'est fort bien ainsi; d'autant que l'éclat de ces fox-trots, sous l'aiguille, ne perd rien à cette nouveauté démocratique.

***

Ce qui nous amène à la renaissance, grâce au disque, d'une forme de jazz, le *hot jazz*, qui est, à vrai dire, la seule forme acceptable de cet art violent et complexe, pancrace subtil de la musique. Écoutez, au reste, Hugues Panassié, qui connaît fort bien le *hot jazz* et s'est fait son introducteur dans la collection de Gramophone :

« Au moment même où les formes corrompues du jazz,

bonnes seulement pour la danse, disparaissent insensiblement, le jazz « hot » commence enfin à être connu. L'interprétation « hot » est en effet la seule dans le jazz qui présente un profond intérêt musical. Son originalité est grande, et elle se différencie tellement de toute autre musique, qu'il n'est pas inutile de rappeler ici en quoi elle consiste exactement.

» L'interprétation *hot* consiste en deux choses : 1° à broder sur un thème quelconque, fox-trot ou blues, une variation d'une ligne mélodique d'un certain style — appelé style « hot » — en respectant soigneusement les harmonies et le rythme de base; 2° à exécuter cette variation avec une attaque sèche, des intonations « tremblées » — appelées intonations « hot ». Ce sont ces intonations « chaudes » qui ont donné son nom au jazz hot (*hot* = très chaud, bouillant).

» Il y a l'interprétation hot entièrement improvisée et celle entièrement arrangée. Le plus souvent, les deux sont mélangées.

» L'improvisation doit être considérée néanmoins comme un élément fondamental du jazz hot. Elle est surtout pratiquée par des orchestres à effectif peu nombreux — de cinq à huit exécutants en général. Chaque musicien improvise à son tour un solo sur le chorus, c'est-à-dire sur le refrain du thème. Pour terminer l'exécution, il y a une improvisation collective, deux ou trois musiciens mélodiques (trompette, saxophone, clarinette, etc.), brodant simultanément sur le thème, soutenus par la section rythmique qui marque les accords et le rythme (piano, banjo, batterie, etc.).

» Il faut bien remarquer que les musiciens « hot » ne sont pas de simples exécutants, mais de véritables créateurs, puisqu'ils assurent eux-mêmes la matière mélodique des interprétations. Comme il y a peu de grands créateurs, il y a peu de grands musiciens hot. Quelques-uns cependant se sont révélés comme de véritables génies de la musique, tel, avant tout, le trompette noir Louis Armstrong, après qui on peut citer Henry Allen, Colman Hawkins, Jack Teagarden, Joë Sullivan, Red Mackenzie, etc.

» A côté de l'improvisation, il y a l'arrangement hot. Dans cette deuxième méthode, le chef d'orchestre ou un autre musicien écrit des variations pour une partie de l'or-

chestre — les trois saxophones par exemple — ou un accompagnement aux soli, ou encore des ensembles bien nourris. L'orchestre jouera cet arrangement avec les intonations hot. Cette formule est surtout pratiquée par les groupements de plus de neuf ou dix exécutants. Il est rare, et d'ailleurs mauvais, qu'elle ne laisse pas une place importante aux soli improvisés indispensables pour assurer la fraîcheur et la spontanéité des interprétations.

» Le plus grand des arrangeurs hot est incontestablement Duke Ellington qui possède en même temps un orchestre composé de solistes remarquables. Duke Ellington est aussi un compositeur très original et généralement ce sont ses propres morceaux qu'il arrange dans le style hot et livre à l'improvisation de ses musiciens. »

Columbia a suivi le mouvement en inaugurant une rubrique « hot ». Mais l'initiateur, c'est Brunswick depuis le frénétique *Aw you Dawg*. En quelques mois s'est ainsi formée une sorte de franc-maçonnerie des amateurs de *hot*. Ils reconnaissent comme divinités suprêmes Duke Ellington et Louis Armstrong, dont on annonce périodiquement la mort, histoire de voir, comme dit l'autre, ce que ça donnera. Et ça donne un regain de vente. D'Ellington personne ne peut maintenant ignorer *Mood Indigo* (Brunswick), *Sophisticated Lady* (Columbia), *Creole Love Call* (Gramophone). D'Armstrong on connaît surtout *Jubilee Stomp* (Gramophone) ou *I got rhythm* (Odéon). Autour de ces deux soleils, l'astronome *hot* découvre et note des constellations nouvelles qui donnent une sonorité tant soit peu bruyante à la placide et traditionnelle musique des sphères : Cad Calloway avec *Strictly Cullud Affair* (Brunswick), Earl Hines avec *Deep Forest* (ibid), Chickwebb avec *Blues in my heart* (ibid), Baron Lee avec *Heat waves* (ibid), les Eddie Condon's Chicago Rhythm Kings avec *Spider Crawl* (ibid), Fletcher Henderson avec *Take me away from river* (Gramophone). Le trompette Armstrong, le clarinettiste Dodds, le pianiste Hines s'unissent pour une étonnante *Melancholy* (Brunswick). Peu à peu, de même qu'il y a une dizaine d'années le projecteur cernait dans l'orchestre la silhouette de chaque instrumentiste au moment précis où il intervenait comme solo, de même le disque s'ingénie à faire

briller chaque virtuose du *hot* dans sa spécialité. Voici, grâce à Brunswick, Tom Dorsey et son trombone, Jimmy Dorsey et son saxophone, Bennie Goodman et sa clarinette, Arthur Briggs et sa trompette, Freddy Johnson et son clavier. De semaine en semaine, l'initié murmure à l'oreille de son frère hot, en tout bien tout honneur, comme s'il avait fréquenté toute sa vie au Cotton Club de New-York (où j'ai, soit dit en passant, vécu, il y a trois ans, la soirée musicale la plus explosive de ma vie) : — Connaissez-vous les Mac Kinneys Cotton Pickers? — Et vous, les Mound Coty Blue Blowers? — Et ceux d'Henry Allen? — Et ceux de Luis Russel? — Et ceux de Red Mackenzie? Ce ne sont que sourires de pitié pour les tenants du *straight jazz*, du jazz de série, avec ses idoles dévernies, Jack Hylton, Ted Lewis, Ambrose, Gluskin, les Masqueraders, les Savoy Hotel Orpheans, et Ray Noble, et Rudy Vallée, dont il est pourtant si tonique d'entendre, dans un atelier de la rue Notre-Dame-des-Champs ou des Ursulines, l'amoureuse et virile *This is the Missus*. Malgré le snobisme du *hot*, le *straight* conserve ses partisans. Tant et si bien que les statistiques nous révèlent les proportions suivantes : pour 71 jazz, on ne trouve que 32 valses, 10 one-steps et 10 tangos, 9 javas, 7 rumbas, 4 paso-doble, 3 polkas et 2 biguines.

***

Déclin des danses passagères, et, à l'autre bout de l'échelle des valeurs, déclin des enregistrements massifs d'opéras. Il fut un temps — pas si lointain — où l'on vous offrait *Manon* en quinze disques. On passa ensuite aux « comprimés d'opéras » en trois ou quatre disques. C'était encore trop long. On en est à présent aux « Fantaisies », dont quelques-unes ne sont nullement méprisables. Celle qu'Ultraphone a donnée sur les *Opéras de Mozart* est même excellente. Mais l'éternelle bascule entre en jeu. Ce qu'elle retire au théâtre lyrique, elle le rend au théâtre parlé. D'une part, l'édition phonographique multiplie les enregistrements de scènes directement empruntées au théâtre. D'autre part, elle s'essaie à enregistrer des œuvres sous ce qu'on pourrait appeler « l'angle de prise d'ouïe spécifiquement phonogra-

phique », et ainsi naissent les six disques d'*Hamlet*, dans la version Variot.

En quelques mois nous avons subi d'innombrables scènes détachées. Le théâtre romantique vient en premier, chez Gramophone, avec *Fantasio, le Chandelier, A quoi rêvent les jeunes filles, Il ne faut jurer de rien, Un Caprice, Hernani, Ruy Blas, Les Burgraves.* Molière vient ensuite avec le *Misanthrope*, et des incidences de la musique de Lulli dans le *Bourgeois Gentilhomme, l'Amour médecin, Monsieur de Pourceaugnac.* Cécile Sorel s'est fait entendre dans une scène de *Sapho* chez Polydor. Et coup sur coup, et pêle-mêle, des scènes du *Carrosse du Saint Sacrement*, de *Jean de la Lune*, de *Knock* (Columbia et Gramophone).

Le procédé consiste à choisir, pour donner à l'auditeur l'envie d'aller entendre ou réentendre la pièce entière, des extraits ingénieusement découpés, comme on découpe pour l'écran quelques passages d'un film qui sera projeté intégralement la semaine suivante. C'est alléchant, c'est malin, c'est de bon négoce. Mais où est « l'art » phonographique? Aucune de ces pièces n'a été écrite pour un auditoire aveugle. Elles n'ont de vie et de sens qu'avec les gestes, la mimique, les costumes. Les fixer sur disques, c'est commettre la même erreur que les transmettre par radio. Encore la transmission radiophonique (ou l'édition imprimée) ont-elles cet avantage de respecter l'économie de la pièce dans son intégralité, d'en conserver l'ordonnance et d'en respecter les valeurs. Mais au phonographe, la scène isolée n'est plus qu'une vertèbre sans corps. Les effets s'affaiblissent; les pointes s'émoussent. De tels disques ne déploient leur puissance que pour un auditeur qui connaît déjà toute la pièce et qui ne cherche qu'à réveiller ses souvenirs. Il n'est peut-être alors pas nécessaire de crier au miracle et de célébrer là une heureuse évolution. Ajoutez que l'obligation d'inclure ce texte dans les limites étroites d'un disque pousse les acteurs à forcer leur débit comme s'ils couraient la poste; il leur devient impossible de « prendre des temps », ces temps si nécessaires à l'équilibre et à l'aération; et voilà comment une petite chose délicate comme *Devant la porte* de Duvernois (en un disque Columbia) n'a plus que de lointains rapports avec l'intention originale.

Les sketchs de cet ordre qui se défendent le mieux sont ceux qui mettent en jeu des sentiments élémentaires : au premier chef, l'épouvante, comme dans la série de Gramophone où voisinent l'épouvante « pure » (*Au téléphone*, *La peur qui tue*, *La nuit rouge*) ou l'épouvante pour rire (*L'œil*, *Allô Police-Secours*).

Conscient de ces difficultés, Jean Variot s'est posté devant Shakespeare non comme le photographe qui propose au modèle le petit oiseau du « ne-bougeons-plus », mais comme le directeur de prises de vues qui multiplie fondus et surimpressions, et, à coup de ciseaux habiles, réduit de moitié son film pour le montage. Il s'est expliqué là-dessus avec une abondance et une décision bien sympathiques, soulignant d'abord « les limites de temps dans lesquelles le disque nous enferme : trois minutes et demie pour les disques de 25 centimètres, quatre minutes et demie pour ceux de 30 centimètres; l'application de la pellicule sonore nous délivrera sans aucun doute de ces coupures redoutables que le disque nous impose, mais qu'il nous faut bien admettre sous peine d'attendre je ne sais combien de temps. Ne songeons pas, pour l'instant, à ce que sera un progrès sur le disque; servons-nous de lui et servons-le. Le format de 30 centimètres ayant été adopté, il fallait faire tenir des scènes capitales dans un espace de temps si limité qu'on pouvait se demander si le malheureux *Hamlet*, qui a été trop souvent interprété à l'envers et adapté de scandaleuse façon, n'allait pas subir les plus folles amputations d'un chirurgien maladroit et sans scrupule. Pour lire le texte intégral d'*Hamlet*, il faut trois heures et demie d'une attention soutenue. Or, trois heures et demie d'audition d'un texte, entendu sans le secours de la mise en scène, c'est un effort impossible à imposer aux plus patients. De plus, cela représente 21 disques, c'est-à-dire un prix prohibitif. Il fallait se maintenir dans 6 disques, soit 12 faces, soit exactement cinquante-quatre minutes. »

Les Shakespeariens ne liraient peut-être pas sans curiosité l'argumentation du drame disque par disque, où la tragédie se rassemble en dix-sept scènes : renvoyons-les à l'analyse publiée par Columbia en un petit fascicule de luxe.

Si l'on s'avise de comparer le texte original et le texte

phonographique du drame, on constate que Variot, tout en élaguant et en renonçant à ce qu'il appelle la « poésie des mots », a sû dégager la « poésie des situations » par des artifices proprement phonographiques. Les scènes dites des comédiens, où Shakespeare a placé ses opinions personnelles sur l'art de l'acteur, sont resserrées. Dans la pièce, les comédiens miment l'emprisonnement de Gonzague; dans le disque intervient un meneur de jeu qui décrit cette pantomime. Dans le drame les scènes de la démence d'Ophélie sont au nombre de deux. Dans le disque, la « démence » a une scène unique, où l'on entend la voix de la jeune fille soupirer une cantilène du XVIe siècle.

Cette indication musicale fait partie d'un plan volontaire, qui a pour objet, d'un bout du drame à l'autre, de rendre « visuel » le décor par l'audition. On a demandé au compositeur Eugène Bigot d'écrire non pas une « musique de scène » comme en possèdent *l'Arlésienne* ou *Shylock*, mais des notations sonores qui fassent image. La scène de la plaine, où Hamlet rencontre les troupes de Fortimbras, — scène qui souvent est coupée à la représentation — prend un relief saisissant dans le disque (neuvième face, scène XII) grâce aux trompettes de cavalerie, aux fifres et aux hautbois de l'infanterie. Tels sont encore la pavane dans la scène des comédiens, les psalmodies des prêtres dans la scène du cimetière, les appels de cors au passage du roi, la plainte du vent sur la terrasse où apparaît le fantôme, la chanson du fossoyeur, les cliquetis et les clameurs dans le duel et pendant le meurtre du roi. Dans le commentaire personnel qu'il a fait de son œuvre avec sa faconde lyrique coutumière, Variot ne tarit pas d'éloges sur la beauté phonographique de ces incidences musicales qui requéraient la science d'un musicien habitué comme Bigot à créer, devant les microphones de radio, des décors sonores : « Là où le disque présente à notre imagination des possibilités extraordinaires, c'est lors de l'arrivée de Fortimbras et des obsèques d'Hamlet. Shakespeare ne nous a pas interdit d'évoquer ce qu'il a voulu. « Qu'on porte le corps d'Hamlet parmi les soldats », dit Fortimbras. Ici la magie de la musique dépasse, je crois, tous les efforts de l'adaptateur qui ne croit pas avoir desservi une œuvre immortelle. »

Non, en vérité, Variot ne l'a pas desservie. Mais, dans la réalisation *vocale* qui, pour ce théâtre aveugle, est essentielle, il n'a peut-être pas prêté suffisamment attention aux timbres vocaux des acteurs. A l'audition, on ne voit pas très nettement surgir les personnages, et on ne les différencie qu'avec peine. Dès la scène I, Francisco, Bernardo et Marcellus se confondent. Est-ce Marcellus qui dit : « Tu trembles à présent... » N'est-ce pas lui qui dit : « Il se mêle au silence de la nuit... » Et ainsi de suite. Il est absolument nécessaire de donner à chaque personnage une *vêture vocale* qui le dessine à l'oreille aussi nettement que le ferait à l'œil un toquet vert ou un pourpoint noir. L'élément musical et le pouvoir délimitatif des *registres* vocaux devraient requérir l'attention des metteurs en disques. Mais ils semblent plus préoccupés du nom de l'interprète que de sa physionomie vocale particulière.

***

Des noms de vedettes « nouvelles », on n'en a jamais tant vu[1]. La foire aux vanités est un monstre qui dévore. Fini le temps glorieux des Vaughn de Leath, des Sophie Tucker, des Sophomores, des Revellers, dont les disques sont devenus maintenant des raretés de discothèque. Aujourd'hui, dès qu'une étoile brille au ciel du cinéma sonore ou de la boîte de nuit, le disque se l'annexe, sans souci de ses qualités phonographiques. Ainsi 1933 a consacré la vogue discaire de Marlène Dietrich dont les enregistrements en français (*Assez, Je m'ennuie*) ne supportent pas la comparaison avec les enregistrement en allemand (*So bin ich*, chez Polydor; *Peter*, chez Ultraphone, et surtout *Nimm dich in Acht vor blonden Frauen*, chez Gramophone). Il a consacré, de même, la vogue de Damia la lutteuse (*J'ai bu, Garde de nuit à l'Yser*, chez Columbia) — de Marianne Oswald la cafardeuse (*Le Grand Etang, Johnny*, chez Columbia) — de Mireille la coquette (*Un mois de vacances*, chez Columbia) — de Pills et Tabet les mignards — de Gilles et Julien les bons zigs.

1. Jusque dans la critique phonographique où brillent maintenant Jean-Richard Bloch, Gabriel Marcel et Gaston Chérau, de l'Académie Goncourt.

En déclin, Lucienne Boyer, Jack Smith, Layton et Johnston, Chevalier, Mistinguett, Joséphine Baker, Dranem. En hausse, les Comedian Harmonists, les Boswell Sisters, les Mills Brothers, Marie Dubas, Lys Gauty, Jean Sorbier, Planel. On a vu cette année grossir et grandir dans l'ébonite Armand Bernard, Eugénie Buffet, et renaître un Caruso tout neuf dont Gramophone a isolé la voix, enrhumée dans d'anciens disques, pour la réenregistrer avec de nouveaux accompagnements. Les chansonniers ont marqué un point avec Colline (*On stocke*), avec Dorin (*Nuances*), chez Odéon, avec Hyspa (*Le toast du président*), chez Lumen. La Comédie Française n'a pas voulu être en reste : elle a délégué au disque, après Berthe Bovy déjà célèbre par la *Voix Humaine* de Cocteau, Mary Marquet dans du Lamartine, Leitner dans du Hugo (Gramophone), Berthe Cerny et Blanche Devoyod dans du Molière (Odéon), Cécile Sorel dans du Daudet (Polydor). On a même vu, ô désastre, un speaker de Radio-Paris faire l'éléphant dans le magasin de porcelaine en concassant quelques pages fragiles de *Poil de Carotte*.

***

Le nom de ce speaker que nous taisons ici, on le trouvera sûrement dans la prochaine édition du *Répertoire général des disques*, édité depuis quelques mois par l'Office général de la Musique et qui renseigne sur l'activité de la discographie française. Grâce à lui, j'espère désormais n'avoir plus à conter d'incident comme celui-ci. J'entre dans un magasin de disques et demande : « Avez-vous la *Plainte d'Orphée* de Monteverdi? » Le vendeur me regarde, ahuri : « Comment? » puis se frappe le front et s'écrie : « Ah! je crois que c'est un tango. Nous devons avoir ça. Mademoiselle! » J'arrête son élan vers mademoiselle et je le ramène doucement au vieil italien. « Non, pas un tango. Un air d'opéra. D'un vieil opéra. D'un très vieil opéra. » Son visage se rassérène. « Si c'est de l'opéra, on doit avoir ça. » Recherche dans les casiers aux opéras. Néant. Je lui fais remarquer qu'il cherche à Verdi et qu'il s'agit présentement de Monteverdi : ce n'est pas tout à fait la même chose. « A un monte près », riposte-t-il avec

un clignement d'œil. Nouvelles recherches. Nouvel insuccès. « Vraiment vous êtes sûr, bien sûr, que c'est enregistré? » Je lui en donne à nouveau ma parole. Alors que faire? « J'y pense. J'ai les catalogues généraux des éditeurs. On va bien voir. » On feuillette un catalogue, on feuillette deux catalogues : rien à Monteverdi, rien à opéra, rien à chant, rien à rien. Le vendeur commence à la trouver mauvaise. « Par qui est-ce chanté? grogne-t-il. — Ça, je n'en sais rien. Et ça m'est égal. Je n'ai besoin de ce disque de Monteverdi que comme exemple musical. Procurez-le-moi. » Il n'a pas pu me le procurer.

Et pourtant il existe, ce disque. Après mille recherches, j'en ai découvert l'édition et le numéro. Mais que de temps perdu! On peut mettre en fait que sans répertoire général, chercher un disque dont on ne connaît que l'auteur, c'est chercher une aiguille dans une botte de foin. Or, voici que vient au phonographe une nouvelle catégorie d'amateurs qui, tout justement, parce qu'elle aime la musique, s'intéresse d'abord à l'auteur. Comment la satisfaire? Jusqu'ici les firmes ont considéré leurs usagers comme des *clients*. Or, que demandait le « client »? D'abord qu'on lui procurât des virtuoses. C'est pourquoi plusieurs catalogues généraux de disques sont uniquement des répertoires nominaux de virtuoses. Ensuite le client aime un « genre »; le genre opéra, le genre chansonnette, le genre opéra-comique : deuxième façon grossière de classer les disques. Enfin, le client aime un instrument ou un groupe d'instruments; on lui classe alors les disques en « orchestre » ou en « instruments divers ». Bien rares sont les catalogues qui songent à répartir alphabétiquement les titres d'œuvres et plus rares encore ceux qui procèdent au classement par noms d'auteurs. De là, l'aspect des catalogues actuels, qui font songer beaucoup plus aux catalogues d'épicerie qu'à des répertoires méthodiques d'œuvres d'art.

Le moment est venu de renverser les rôles et de traiter le disque, non plus comme un produit manufacturé, mais comme une production de l'esprit au même titre que le livre ou la musique imprimée. Le seul catalogue général rationnel de disques devra donc indiquer d'abord les auteurs (et non pas seulement ceux qui ont la faveur populaire, mais tous ceux

qui figurent désormais dans la discographie) et subsidiairement les titres exacts des œuvres enregistrées. (Comme corollaire, on exigera des rédacteurs d'étiquettes et des bibliographies du disque un peu de culture, car nous souffrons de voir, comme nous l'avons vu hier encore, attribuer *La Dame de Pique* à Suppé, *Les Rameaux* à Fauré, *Boris Godounov* à Rimsky et *La Création* à Haendel.) Enfin, par un système de renvois très simples, et pour satisfaire la grosse clientèle, on pourra grouper les œuvres par exécutants, par genre et par instruments. Mais la base de cette classification générale *complète* doit rester celle du nom d'auteur et du titre d'œuvre.

C'est sur cette base qu'aux Éditions de *Phono-Radio-Musique* (12, rue du Helder) — revue nouvelle et indépendante, — Henry-Jacques vient de commencer la publication d'une série de répertoires sous le titre principal de « La Musique et les Musiciens par le disque ». Dans chacune de ces brochures on trouve tous les enregistrements d'une œuvre, avec références, indications pratiques, renseignements historiques et notes musicales. Le premier a été consacré à Mozart symphoniste. D'autres, souhaitons-le, seront consacrés à la musique ancienne dont le catalogue ne cesse de s'enrichir.

***

Dans l'enregistrement de ces derniers mois, en effet, la musique ancienne n'a pas été mal partagée. Au grégorien de Solesmes, Gramophone a ajouté celui du Monastère de Beuron (*Lux æterna, In Paradisum*). La même firme a rendu un éclatant hommage à la Maîtrise de la cathédrale de Dijon en lui consacrant 5 disques avec Josquin des Prés (*Ave verum*), Vittoria (*Kyrie*), Mauduit (*En son temple*), Jean IV (*Crux fidelis*), Aichinger (*Ubi est Abel*), Palestrina (*Messe assumpta est*). Au hasard des éditions : deux *Messes* de Dumont (Lumen) *O magnum mysterium* de Vittoria (Pathé), *Nos qui sumus in hoc mundo* d'Orlando de Lasso (Pathé), des fragments de *Quam Dilecta* de Rameau (Lumen), *Je vois de glissantes eaux* de Costeley (Pathé), *Alcina* de Haendel (Ultraphone), un *Noël* et un *Rigaudon* de Daquin (Gramophone), *les Vieux Seigneurs*, le *Concert dans le goût théâtral* de Couperin (Gramo-

phone). De Haydn, la *Symphonie d'Oxford*, le *Concerto* en fa pour clavecin, et la première *Sonate pour piano* avec Horowitz (Gramophone). De Mozart, l'andante du *Quatuor en ut majeur* (Ultraphone), et le *Concerto pour violon en ré* avec Menuhin (Gramophone). De Beethoven, enregistrées par Arthur Schnabel, trois sonates pour piano (Op. 28, 49, nº 1, et 110) faisant suite à deux séries de 3 déjà enregistrées par le même pianiste (Gramophone). Et du Bach, beaucoup de Bach, dont la clientèle phonographique paraît solide, si solide que Gramophone vient de lancer, par le système ingénieux de la souscription, les *variations de Goldberg* qui furent l'été dernier le triomphe de Wanda Landowska dans ses concerts de Saint-Leu. Cette publication en 6 disques couronnera dignement le stock d'une année où sont venus se ranger trois *Concertos brandebourgeois*, le nº 2 (Polydor), le nº 3 (Columbia), le nº 5 (Gramophone), le *Concerto pour 4 pianos* d'après Vivaldi (Ultraphone et Gramophone), la *Sonate en ut mineur* pour violoncelle (Columbia), le Prélude et Choral *Aus der Tiefe* (Gramophone), l'*Actus Tragicus* (Parlophone), *Jésus, que ma joie demeure* (Columbia), un air de la *Cantate pour tous les temps* et de la *Nativité* (Lumen), la *Brebis égarée* de la *Passion selon Saint-Jean* (Pathé). Partout les textes originaux sont respectés, sauf pour l'arrangement d'un *Grave* au violoncelle. Le système déplorable des arrangements paraît — enfin — en pleine décadence. Dans la production de l'année, je n'ai guère relevé que l'arrangement d'un *Grave* de Corelli (encore au profit du violoncelle) et de deux pièces de Couperin (*Sœur Monique, le Dodo*) au profit de l'orgue. Il s'est très certainement créé, dans l'édition phonographique, une conscience musicale qui semble vouloir, par sa loyauté, se faire pardonner les débauches de la chansonnette et des films.

La musique du XIXe siècle, dont les années précédentes ont connu des enregistrements nombreux, notamment dans le vocal, offre moins d'acquisitions; mais presque toutes sont importantes : *Sonate* de Liszt avec Horowitz (Gramophone), *Concerto en la mineur* de Schumann (Columbia), *Prélude, Choral et Fugue* de Franck avec Blanche Selva (Columbia). Extraits de *Rédemption* (Odéon), *Sonate* pour violon et *Quatuor* inachevé de Lekeu (Polydor), *Poème* pour violon et

orchestre de Chausson avec Menuhin (Gramophone), *Concerto* pour violoncelle de Lalo (Polydor), *Troisième valse romantique* de Chabrier (Decca), *Suite bergamasque* de Debussy avec Gieseking (Columbia), *Troisième Symphonie* de Brahms (Columbia), *Sérénade* en quatuor d'Hugo Wolf (Ultraphone), *Antar* de Rimsky (Gramophone), la *Farce du Cuvier* de Gabriel Dupont (Polydor), les trois *Prières* de Çaplet (Lumen), le *2e Impromptu* de Fauré (Ultraphone), sa *6e Barcarolle*, (Pathé), son *Shylock* (Gramophone).

Quant aux contemporains, leur portion est congrue : *La Création du Monde* de Milhaud (Columbia), le *Feu d'artifice* (Ultraphone), l'*Octuor* et *Pulcinella* de Stravinsky (Columbia), le *5e Concerto* pour piano de Prokofiev (Gramophone), les *Histoires* d'Ibert (Columbia), la *Fontaine d'Aréthuse* de Szymanowski (Gramophone), les *Novelettes* de Poulenc et son *Caprice* d'après la finale du *Bal Masqué* (Columbia), auprès de qui viennent chercher réconfort quelques nouvelles recrues de la machine parlante : J. Samson avec un *Kyrie* (Gramophone), Widor avec une *Toccata* pour orgue et la *Symphonie Gothique* (Gramophone), l'anglais Elgar avec un *Concerto* pour violon (Gramophone), l'autrichien Reznicek avec l'ouverture de *Donna Diana* (Ultraphone), le franco-tyrolien Lazzari avec la Berceuse de *La Lépreuse* (Gramophone) et le franco-roumain Golestan qui a réussi cet exploit étonnant de faire enregistrer chez Columbia le morceau de concours pour alto sur lequel s'escrimèrent les élèves du Conservatoire.

Comme pour compenser ce léger recul de la musique contemporaine enregistrée, les éditeurs ont fait un effort en faveur du « disque d'accompagnement ». Une querelle, genre Lutrin, s'est élevée au sujet de sa paternité. Tout le monde veut avoir eu la primeur de cette idée qui depuis des années est dans l'air. C'est « l'Industrie Phonographique » qui en a, la première, amené la réalisation pratique. Columbia l'a développée en la lançant dans le grand public. Elle a fait enregistrer par Maurice Faure — le meilleur accompagnateur de Paris — la partie de piano du *Soir* de Fauré, la partie vocale restant à la disposition pleine et entière de la sous-préfète ou du receveur de l'enregistrement. Pour l'*Invitation au voyage* elle a fait enregistrer un accompagnement d'orchestre spécial

par Eugène Bigot. Pour la *Nursery* d'Inghelbrecht, version à quatre mains, c'est la partie du professeur qui seule figure sur le disque. Inversement s'est créé le « disque à accompagner ». Cette fois, seule la ligne mélodique est enregistrée, la vêture harmonique restant aux soins de l'amateur, qui peut ainsi accompagner le violon de René Benedetti dans l'*Ave Maria* de Gounod et le saxophone de Marcel Mulé dans le *Cygne* de Saint-Saëns. Attention ingénieuse et délicate : chacun de ces disques d'accompagnement ou à accompagner offre au départ un sillon précurseur qui donne le *la*.

Aucun d'eux n'a malheureusement été signalé à l'attention des foules par le « Comité de Compétence ». Ce Comité, qui vit le jour il y a tout juste un an, ne comprend — et il a raison — ni compositeurs, ni acteurs, ni publicistes comme le jury panaché des comiques Grands Prix à panache. Il est composé de commerçants spécialisés dans la vente du disque. Chaque mois ils désignent « les disques les meilleurs », c'est-à-dire ceux qui ont le plus de chance de se vendre. C'est très intéressant. Voici par exemple les disques recommandés en janvier 1933 : *Suite de ballet* (Popy), *Mon anisette, Tu paies un bock, Charlie Twostep*; — en février : *Ballet de Sylvia, Pour être aimé de toi, Let me dream*; — en mars : Fantaisie sur les *Maîtres Chanteurs, Les Huissiers du Père Thomas, Pink Elephant*; — en avril : *Sapho* (par Sorel), Ouverture de *Gwendoline, Moi je crache dans l'eau, Black and Tan Fantasy*; — en mai : *O douce main* (de la *Tosca*), *Je n'veux pas aller au lit, You're beautiful to-night.* — O beautiful industrie.

ANDRÉ CŒUROY

LES TENDANCES DU CINÉMA

Répondrai-je d'abord à quelques commentaires suscités par le précédent article que j'ai publié ici même sous le titre : « La querelle du cinéma » ?

Un monsieur a écrit, je ne sais où, que je commettais une fâcheuse confusion en confondant les termes « art » avec « moyen d'expression ». Selon lui, il importait de savoir si le cinéma était un « moyen d'expression » ou un art?

Ici, la réponse sera assez brève. On a accoutumé en France — et ailleurs — d'appeler « arts » des branches de l'activité créatrice telles que la peinture, la sculpture et la musique. Or, tous les peintres, tous les sculpteurs ne font pas des œuvres d'art, loin de là. Seulement, ils ont à leur disposition un moyen qui leur permettra d'en accomplir, s'ils possèdent le don. Et voilà pourquoi la discrimination de mon juriste ne me paraît pas avoir grand intérêt, et je continuerai à poser ma question sous la même forme : « Le cinéma est-il un art? »

Les remarques d'Henry Bernstein à ce sujet sont beaucoup plus intéressantes. Pour lui, la définition de l'œuvre d'art implique l'idée d'expression personnelle. Le peintre, le musicien, le romancier et même l'auteur dramatique peuvent endosser la responsabilité entière de l'œuvre qu'ils nous présentent. Car Henry Bernstein, et je tombe aisément d'accord avec lui, ne croit pas à la tarte à la crème de notre époque, à la mise en scène qui serait tout au théâtre. Ce qui compte, sans doute, c'est le texte.

Au cinéma — c'est évident — l'auteur s'il y en a un, risque

cent fois d'être trahi. Bernstein lui même a vu *Mélo* complètement défiguré; Francis de Croisset a dû protester (et il a eu l'opinion publique avec lui) contre une interprétation très fantaisiste de *Ciboulette*. Enfin, personne n'a pris la parole au nom de Pierre Louÿs contre les adaptateurs du *Roi Pausole*, mais il est bien certain qu'on a rarement vu trahison plus complète.

Malgré tout, et si fondés que soient les griefs de l'auteur d'un roman, d'une pièce ou d'un livret contre des « cinéastes » qui ont pris des libertés excessives avec son sujet, sa position sera toujours assez difficile, et le « cinéaste » répondra toujours :

— Nous vous avons acheté les droits cinématographiques de votre œuvre, et vous n'ignoriez pas, en traitant avec nous, les exigences de la production au cinéma. Nous avons transformé votre histoire... le principe en était admis.

Aux défenseurs de Pierre Louÿs, ils pourraient répondre avec une apparence de raison :

— Vous ne vouliez tout de même pas que nous mettions les personnages dans le costume qu'ils portent dans le roman, c'est-à-dire tout nus. Il a bien fallu arranger cela. Vous dites qu'avec cette pudibonderie obligatoire nous avons profondément trahi l'esprit de l'œuvre originale. Voilà ce qui reste à prouver. Nous citerons des critiques et des autorités qui viendront témoigner loyalement que nous avons accompli un chef-d'œuvre.

***

Inutile de multiplier les exemples, nous n'en finirions plus. On ne saurait nier que la pensée d'un auteur passe à travers les phases d'un « usinage » avant d'être transmise au public. Au bout de la chaîne, « l'œuvre d'art » arrive dans un piteux état.

C'est vrai, et nous n'avons jamais prétendu le nier, dans la plupart des cas, hélas! Mais des exemples ne prouvent jamais un principe. « Un coup de dés jamais n'abolit le hasard ». Plusieurs arts véritables sont soumis aussi aux dangers d'une exécution matérielle : la sculpture, la gravure, l'architecture,

et même la musique. Toute œuvre musicale doit trouver son interprète convenable; si le problème est relativement facile pour des morceaux de piano, il se complique singulièrement quand il s'agit d'une symphonie et surtout d'un opéra. On peut admettre que bien des artistes n'auraient pas réussi à s'exprimer, sans l'aide de capitalistes. Les difficultés matérielles ne sont pas l'apanage exclusif du cinéma.

Cela ne répond pas suffisamment à l'argument d'Henry Bernstein. Mais d'abord, faut-il y répondre complètement? L'œuvre d'art doit-elle nécessairement nous venir d'un auteur unique et n'y a-t-il pas des exemples très satisfaisants d'œuvres d'art collectives.

Je veux bien ne pas citer ici les chansons de Geste puisqu'on ne connaît pas la part exacte de l'auteur et de la tradition orale. Mais il nous reste encore les cathédrales (exemple fameux, mais qui ne saurait être passé sous silence) et aussi les ballets russes. Les ballets de la grande époque étaient des œuvres d'art véritables, réalisées dans un esprit unanime et sans que l'on pût indiquer le grand responsable de la réussite : Nijinsky? Diaghilev? Strawinsky? Ou encore le reste de la troupe plus ou moins anonyme? Non, il s'agissait bien du chef-d'œuvre collectif.

S'il s'agit maintenant d'assigner des places dans la hiérarchie aux œuvres collectives et aux œuvres individuelles, c'est une autre question. Je veux bien, pour ma part, qu'on mette l'architecture au-dessous de la peinture et le ballet au-dessous du prélude de Chopin. Mais en tout cas il y a discussion et comparaison d'éléments comparables.

Enfin, pourquoi, malgré tout, un film ne pourrait-il pas être une œuvre absolument individuelle? Est-il impossible d'imaginer qu'un Wagner de l'écran compose ses histoires, écrive le scénario, mette en scène avec une âme de dictateur, et même au besoin joue s'il a aussi le talent de l'acteur? Tout cela est parfaitement admissible; et cet homme sera à peu près aussi maître de son moyen d'expression que le romancier ou le poète.

Toutes ces discussions abstraites sont fort amusantes et aussi un peu vaines. Il va falloir en venir à la triste réalité.

***

La réalité actuelle est celle-ci, plus que jamais, surtout en France : le cinéma pourrait être un art, mais il est avant tout un commerce. Le point de vue ne diffère guère dans les autres pays du globe, sauf peut-être en Russie où le « commerce » est remplacé par la « propagande » et ceci, hélas, nuit presque autant à la beauté pure que cela.

La France, donc, se livre avec une sorte de sadisme au mauvais cinéma.

Songez que depuis les vacances nous avons « sorti » un seul bon film : *la Maternelle*. Le roman de Frapié a permis de composer des tableaux réalistes assez directement inspirés de l'école allemande, mais pleins de caractère, et où on avait su nuancer la comédie et le drame.

Une fois de plus, les capitalistes avisés qui ont sacrifié à des divinités moins matérielles ont été récompensés. *La Maternelle* a été le gros succès, non seulement d'estime, mais encore d'argent de la fin de 1933. On l'a joué à Londres avec succès; on l'a joué aussi dans beaucoup d'autres villes d'Europe. Je doute que pareil honneur soit fait à *l'Héritier du bal Tabarin* à *Un soir de réveillon*, aux *Aventures du roi Pausole*, à *Charlemagne*, etc.

Car pour le reste, le niveau moyen a encore baissé, si possible. Je veux bien encore accorder des circonstances atténuantes à certains films système Pagnol, c'est-à-dire appartenant au genre du théâtre filmé. Le genre ne nous intéresse certes pas, puisqu'il s'agit uniquement, comme Marcel Pagnol l'avoue lui-même avec franchise, de la reproduction photographique et industrielle des pièces de théâtre à succès. Aussi, tout se passe en dialogues, procédé que nous condamnons depuis toujours. Mais enfin, dans les périodes de disette, il faut parfois faire ses délices d'un rat rôti. Certaines de ces pièces filmées avaient au moins une certaine tenue morale ou sentimentale, comportaient un dialogue presque littéraire. C'est pourquoi il ne faut peut-être pas être trop sévère avec *l'Agonie des aigles*, histoire archi-romantique ni avec *Une vie perdue*. Mais quand le genre devient trop ennuyeux, nous perdons patience. Nous n'avons pas pu

résister à l'ennui provoqué par *Il était une fois*, par *l'Épervier*, par *le Gendre de M. Poirier*, par *le Maître de forges* et beaucoup d'autres.

Il y a beaucoup plus grave, hélas! Le cinéma, malgré la censure et le besoin qu'il a de sacrifier au spectacle de famille, s'engage résolument dans la vulgarité graveleuse. Le mot de Cambronne a fait une apparition triomphale à l'écran, en même temps que les femmes nues et les situations de vaudeville. Une quarantaine de films français ont été interdits l'an dernier en Belgique et ce n'est évidemment pas fini, car *Charlemagne* bat tous les records du genre. Le mot auquel nous faisions allusion tout à l'heure commence à être employé substantivement. Les situations sont aussi choquantes que les discours. Les six rescapés d'un naufrage vivant sur une île déserte se repassent sans aucun scrupule et sans moindre galanterie la seule femme qui se trouve parmi eux. Pardon! Un seul la respecte. Il est vrai qu'il n'aime pas les femmes; et le pauvre Baroux, chargé de ce rôle, a eu la mission d'insister sur les effets douteux dont on a truffé son texte.

L'Héritier du bal Tabarin était à peu près de la même classe. Je n'ai pas vu *Je te confie ma femme*, ni *Simone est comme ça*, mais tous ces films sont évidemment destinés à faire à la France une propagande à rebours. La situation ici est extrêmement fâcheuse. Et on attend toujours en vain la suite des excellents sketches de Noël Noël : *Ademaï Joseph* et *Sens interdit*, les seuls films comiques qui aient rendu justice au trop célèbre esprit français!

La situation est très différente dans les autres pays, il ne faut pas se le dissimuler. Le moins bien placé actuellement, c'est l'Allemagne qui ne nous a rien donné de bon depuis longtemps. Le personnel du cinéma était juif, il a émigré; il faudra que les nazis créent de nouvelles équipes de techniciens et surtout qu'ils découvrent des metteurs en scène de talent parmi des échantillons de race pure, s'ils veulent faire le bon cinéma qu'ils estiment indispensable à leur propagande.

Pour l'instant, c'est le néant. Je ne parlerai pas de *Nous les mères*, film révolutionnaire en faveur de l'avortement, qui est évidemment antérieur à l'accession d'Hitler au pouvoir. Mais

nous avons retrouvé les protagonistes de *Maedchen in Uniform* dans *Anna et Élisabeth*. Mais cette fois, le charme était rompu. On n'a su nous raconter qu'une histoire à tendances vaguement mystiques et qui ne signifiait exactement rien. Attendons.

Les Russes nous ont enfin envoyé des films parlants. Pour ma part j'en ai vu trois, de classe bien inégale. *Dostoïewsky* était verbeux, mal fait, prodigieusement ennuyeux. *La Terre a soif* était bèbête, édifiant et très long, mais comportait au moins quelques paysages comme les Russes savent en filmer. Et enfin, voici *Okraïna* qui représente un effort important : c'est le film de guerre des Soviets, celui qui correspond à *la Grande Parade* pour les Américains, aux *Croix de bois* ou à *Verdun* pour nous, et même à *Cavalcade* pour les Anglais.

On peut faire à *Okraïna* la plupart des reproches habituels. C'est très long, très lent, quelquefois ennuyeux. A la fin, lorsque la morale politique commence à apparaître, on retombe dans la niaiserie habituelle et sans aucune originalité. On reprend l'embrassade dans un trou d'obus des deux ennemis qui s'aperçoivent qu'ils sont des hommes avant d'être des guerriers.

C'est pourtant une œuvre très remarquable par certains côtés. Certes, la technique russe n'a pas évolué depuis l'époque du muet et nous ne sommes plus frappé comme naguère par *Potemkine*. Mais est-ce là un reproche sérieux? Cette fois on parle très peu, on parle d'autant moins que de nombreuses scènes mettent aux prises des personnages de langues différentes, surtout des Allemands et des Russes; et ces discours sont nécessairement réduits au minimum et éclairés par une mimique. C'est du bon cinéma, parce que les images sont expressives et que, même lorsqu'elles sont gratuites, elles offrent un intérêt. Enfin, on trouve deux morceaux de bravoure extrêmement réussis : la grève dispersée par des charges de cavalerie; le départ pour le front dans une gare, à la déclaration de la guerre. Cette épopée du peuple russe n'a évidemment pas la grandeur de celle du peuple anglais dans *Cavalcade*. On y exalte la trahison aux dépens de la dignité nationale; il y a là une petite nuance.

***

Plus nombreux, et dans l'ensemble, plus intéressants sont les films qui nous viennent d'Amérique. Certes, il ne faut rien exagérer et le spectateur de cinéma moyen doit réagir à peu près de la même façon dans tous les pays. Le film courant des yankees continue à être enfantin et sentimental, sans toutefois tomber au degré de grossièreté où s'abaisse notre production française. En revanche, les États-Unis savent qu'il faut sacrifier à l'élite et qu'il importe de réaliser, ne serait-ce que pour l'exportation, un certain nombre d'ouvrages qui fassent honneur à leur pays d'origine.

On travaille dans tous les genres. A la suite du succès de *Back Street*, on s'est attaqué à la morale conjugale avec assez d'insistance. Les Américains ont décidément découvert comme nous, au temps de M. Dumas fils, que la société avait tort de réprouver certaines compagnes illégitimes qui, parfois, valaient bien les femmes du monde. Chez nous, cette thèse commence à lasser, d'autant plus qu'elle nous vaut des films bavards et peu animés.

On a complètement saccagé le bon roman de Hemingway *Farewell to A arms*, en oubliant les deux meilleurs épisodes du livre : la retraite de Caporetto, la traversée du lac de Côme. Il ne nous reste qu'un mélo pleurnichard... et des fautes de goût qui, à Paris, ont fait rire le public à contresens.

La pauvre Helen Hayes, une des plus charmantes actrices américaines, n'a décidément pas de chance. Après avoir tenu le mauvais rôle de l'infirmière dans l'*Adieu au drapeau*, elle reparaît à Paris sous le voile de *la Sœur Blanche*. Cette fois, la mesure est comble et les fautes de goût dépassent les bornes. Quand permettra-t-on à Helen Hayes d'être simplement humaine?

En revanche, nous avons découvert dans deux films et en particulier dans *Liliane* une nouvelle étoile américaine, Barbara Stanwyck, qui nous a paru excellente. La production Warner qui passe à l'Apollo, continue à mériter d'être vue. On y donne aujourd'hui, grâce à René Clair qui a attiré l'attention sur ce film, un excellent *Voyage sans retour*. Voilà exac-

tement l'élément d'anecdote dramatique propre au cinéma. Deux amoureux font sur un bateau qui vogue vers l'Amérique une traversée qui sera leur dernier voyage. Elle est cardiaque et condamnée à mort; lui est un escroc que l'on ramène en prison. La matière d'une *Diabolique* ou d'un bon film serré et sans digressions inutiles. Pour Alexandre Arnoux, c'est plutôt à Mérimée que ce conte ferait penser.

Les Américains continuent aussi à nous donner des films comiques, genre où ils excellent. *International House* est une nouvelle réussite dans le genre du burlesque pur. C'est une cascade de « gags » gratuits, visuels ou verbaux, presque ininterrompus. Même en France, les histoires de ce genre commencent à se faire une clientèle enthousiaste.

Les Yankees eux aussi sacrifient de temps en temps au théâtre filmé, mais alors, la distribution est si éclatante que cette expérience peut avoir quelque intérêt. *Dinner at eight* vaut la peine d'être vu, à cause de Mary Dressler, de Jean Harlow, voire de Wallace Beery et de Lionel Barrymore.

Ils ont essayé de faire leur *Cavalcade* et ce film national s'est appelé *Conquerors*. Malheureusement, il n'était question que d'argent, et la courbe de la famille du héros était une courbe financière. Pour cette raison toute simple, *Conquerors* manquait son but et n'a pas connu le même succès, tant s'en faut, que le modèle britannique.

Les Américains travaillent évidemment assez peu dans le spirituel; les coups de bourse, les histoires d'enrichissement et de ruine subite conviennent à leur tempérament un peu fruste. Dans ce genre, ils nous ont donné dernièrement deux morceaux réunis : *le Valet d'Argent* (grâce surtout à l'acteur Robinson) et *Thomas Garner*.

Thomas Garner avait ceci de particulier qu'on y bravait la chronologie. On racontait la vie d'un monsieur en la prenant un peu par tous les bouts à la fois, comme dans une conversation à bâtons rompus. L'auteur était habile et réussissait à ne pas nous embrouiller; il en résultait une double impression plaisante d'originalité et de familiarité.

***

Le cinéma américain vaut ce qu'il vaut, et on peut lui reprocher, dans l'ensemble, de s'intéresser beaucoup plus aux conflits matériels qu'aux conflits moraux. Il est tout de même, dans l'ensemble, le plus riche en œuvres de valeur. D'ailleurs malgré tout ce que l'on a écrit contre Hollywood, les méthodes de travail sont infiniment meilleures là-bas que celles que nous employons.

Chez nous, le metteur en scène accommode à son idée... et souvent, sans savoir au départ où il va exactement, le roman ou l'anecdote fournie par un autre. A la fin, personne n'est content.

En Amérique, il existe un organisme très simple qui arrange beaucoup de choses : un bureau d'auteurs de scénario. La matière littéraire d'un volume doit être transformée en matière filmable. Quelques écrivains spécialisés et connaissant nettement les besoins du cinéma se chargent de ce travail. Ils transforment le dialogue en trouvailles visuelles, corsent les situations dans la mesure convenable, suppriment les longueurs.

Ce travail peut être soumis à l'auteur qui aura son mot à dire. Mais une fois le scénario arrêté et accepté, c'est fini. Le film est virtuellement tourné. Si vous le voulez, c'est la maquette d'un monument. On n'y changera plus rien.

Du coup, le metteur en scène perd beaucoup de sa toute-puissance. Il redescend de son piédestal au rang de l'honnête technicien, du surveillant consciencieux. A lui d'animer les acteurs, de les grouper, de leur insuffler le feu sacré. Mais il ne pourra plus ni ajouter, ni retrancher, ni innocenter. Il y a un « manuscript », comme au théâtre.

Il faudra bien un jour arriver chez nous à une méthode semblable. On doit parfaitement concevoir un film, jusque dans ses moindres détails, avant d'avoir commencé à le tourner. Un gag est un gag, il doit porter dès qu'on le raconte. Le plus difficile sera certainement de trouver des inventeurs de gags et de monter le bureau d'auteurs « voyant cinéma » dans un pays où, de toute évidence, ce don ne court pas les rues.

***

Le grand événement de ces temps derniers, c'est la venue des Anglais dans le monde du cinéma. Ils consommaient beaucoup, mais ne produisaient point. Un jour, lassés d'entendre parler américain sur tous les écrans de leur royaume, ils se sont décidés à faire des films, à leur tour. Cet effort intelligent est très encouragé en haut lieu, et par la famille royale elle-même. Aussitôt, c'est la réussite. *Cavalcade* est un film de l'école anglaise, mais il n'a pas été tourné en Angleterre. En revanche, *la Vie privée d'Henry VIII* serait entièrement anglais si le metteur en scène n'était le Hongrois Korda.

Voilà un très brillant début. On a sous la main un acteur exceptionnel, Charles Laughton, mais on a su l'utiliser au mieux. On a su encore, grâce à Laughton, évoquer une époque et un personnage avec autant de respect que d'ironie. Le Roi est gaillard, cruel, perfide et goulu. Malgré cela, nous ne le trouvons pas tout à fait haïssable et nous devinons que, par ailleurs, il doit être un grand souverain. C'est pourquoi les gloussements effarouchés de certains journaux archi-conservateurs proclamant que l'on insulte au passé de l'Angleterre, nous paraissent légèrement ridicules.

Je serais très fier, pour ma part, si l'on avait tiré de l'histoire de France un chapitre filmé dans le même esprit : un François Ier ou un Henri IV, par exemple. Mais on ne voit pas très bien qui, ici, pourrait mener à bien cette entreprise et user de désinvolture sans grossièreté.

Cependant, on m'annonce qu'il faut conserver un peu d'espoir, on me dit grand bien d'un film que je n'ai pas encore vu, qui n'a pas encore été montré : *Madame Bovary*.

Acceptons-en l'augure, car nous avons bien besoin de relever un peu le prestige de l'art pour lequel nous demandons une place dans la noble hiérarchie des genres.

JEAN FAYARD

L'HISTOIRE

Camille Jullian. — Un ancêtre de l'histoire romancée.
Le Second Empire. — Les causes de la Guerre.

On abuse souvent du mot « perte ». On n'en abuse pas en disant que la mort de Camille Jullian est une très grande perte pour l'école française historique. Il avait des qualités rares et plus rarement encore réunies. Il avait l'imagination d'un Michelet surveillée par la méthode critique d'un Mabillon. Il était de l'Académie française en même temps que de l'Académie des Inscriptions et à sa place dans les deux. Il a voué toute sa vie à l'étude de l'antiquité et il était le plus moderne des hommes. Il a consacré huit volumes à l'*Histoire de la Gaule* sans jamais perdre de vue l'histoire de France. Nos ancêtres ligures, dont il a pour ainsi dire partagé la vie, n'étaient pas pour lui des préhistoriques : c'étaient des Français comme nous, un peu éloignés dans le temps mais actuels par la communion des sentiments et de la race.

On sait à quelle conclusion aboutit l'œuvre de Camille Jullian. Elle a paru d'abord un paradoxe, elle paraît encore à beaucoup une hardiesse, elle est pour tous utile matière à réflexion. Jullian s'élève contre l'idée généralement admise que la conquête romaine a été un bienfait pour la Gaule à deux points de vue : en la sauvant de l'invasion germanique et en l'élevant à une civilisation si bien adaptée à son caractère qu'on l'appelle gallo-romaine. Jullian avait d'abord adopté l'opinion courante. Dans un petit volume intitulé *Gallia,*

brillante esquisse de ce qui sera l'œuvre de toute sa vie, il avait écrit : « En la débarrassant des Germains, même au prix de sa liberté, Rome a préservé la Gaule de la barbarie et a peut-être sauvé sa race et son existence. » C'était du reste un écho de ce qu'avait dit Fustel de Coulanges, le maître dont Jullian avait été l'élève préféré : « Les Gaulois eurent assez d'intelligence pour comprendre que la civilisation valait mieux que la barbarie. Ce fut moins Rome que la civilisation qui les gagna à elle. »

Jullian avait d'abord suivi ce chemin battu. Rien d'étonnant à cela. Nul n'est original en venant au monde. Naître est banal comme tout début. Il faut la naïveté de l'ignorance pour croire qu'on peut innover en commençant. Dans les corporations, on était apprenti et compagnon avant de devenir maître. Il en est de même partout. Jullian n'est devenu lui-même qu'en partant d'autrui : on ne dépasse un point qu'en partant de lui.

Les Gaulois auraient-ils pu par eux-mêmes se sauver des Germains? Ce sont leurs divisions qui avaient amené les Germains en Gaule; Arioviste et ses Suèves n'auraient pu franchir le Rhin ni surtout se maintenir sur sa rive gauche sans l'appel et l'appui des Séquanes. César de son côté est appelé par les Eduens. En une seule bataille, il triomphe des Suèves; il lui faudra huit campagnes très pénibles pour venir à bout des Gaulois. De quel droit affirmer que les Gaulois n'auraient pu se sauver tout seuls?

Le raisonnement se tient, mais un raisonnement n'est rien auprès d'un fait. Les Gaulois, et César est le premier à le proclamer, eussent été invincibles s'ils avaient su rester unis. Le malheur est qu'ils n'ont jamais su le faire et surtout le faire longtemps. Ils avaient eu au ve siècle un roi commun, un roi de Bourges plus puissant que le dauphin du même nom, Ambigat, chef des Bituriges, dont le souvenir n'était pas perdu et avait même tourné à la légende. Il n'y a pas de raison pour qu'il soit plus imaginaire que le Charlemagne des Chansons de geste. En tout cas, l'empire arverne du second siècle n'est pas fabuleux. Bituit n'est pas un être falot ou douteux. Il est battu par les Romains, mais n'est pris que par trahison. Son empire succombe avec lui, du moins il

avait existé. On peut donc dire que les Gaulois avaient l'idée d'une communauté générale d'intérêt et de race qui pouvait devenir une unité à l'occasion. Mais seulement à l'occasion. Les Gaulois sans aucun doute étaient fort capables de défendre leur pays; on les voit au cours de leur histoire plus souvent envahisseurs qu'envahis, mais ils étaient comme les Grecs, trop particularistes, trop discuteurs, trop jaloux les uns des autres, trop divisés entre cités et entre classes sociales pour faire front en temps voulu à l'ennemi du dehors, surtout s'il a l'élémentaire diplomatie de ne pas se présenter comme l'ennemi commun. César a eu supérieurement cette habileté : un Arioviste doublé d'un Clovis aurait pu l'avoir.

Le second point est plus passionnant. Jullian estime que la Gaule n'avait pas besoin de Rome pour acquérir une civilisation digne d'elle. Elle pouvait se passer de l'intermédiaire romain, elle aurait gagné à être affinée directement par la culture grecque avec laquelle Marseille la mettait en contact, et dont elle avait déjà commencé à se donner quelque vernis. Les Gaulois avaient une curiosité d'esprit infatigable; ils ne se lassent pas de questionner l'étranger de passage; ils ont appris des Grecs à cultiver l'olivier et la vigne, à battre monnaie, ils leur empruntent leur premier alphabet. Leur culture autochtone ne demandait qu'à se développer et aurait gardé un caractère plus original à l'école des Grecs qu'à celle des Romains qui sont eux-mêmes des imitateurs. Bien entendu, Jullian, malgré son horreur des massacres et des destructions dont la conquête de César a été accompagnée, ne conteste pas les avantages de la « paix romaine ». Il n'aimait pas ceux qui exagéraient sa thèse : « Au moins, vous et peut-être vous seul, n'avez pas dénaturé mes opinions », m'écrivait-il le 4 avril 1924, au moment de son élection à l'Académie française. Son amitié exagère les choses, mais sa pensée n'est pas douteuse. Il cherche à se représenter ce que serait devenue la Gaule si elle avait échappé à la rude empreinte de Jupiter Capitolin mais ne méconnaît à aucun degré ce que cette empreinte a eu de bon.

Rome n'a pas démembré la Gaule une fois soumise, elle a au contraire contribué à lui donner conscience de son unité. L'Assemblée annuelle des délégués des soixante cités gauloises,

au confluent sacré du Rhône et de la Saône, autour de l'autel de Rome et d'Auguste, est déjà une assemblée nationale. Il n'y manque que la Narbonnaise. Il n'est pas question non plus de refuser hommage aux grands travaux d'utilité publique, routes, aqueducs, écoles, théâtres, dont Rome couvre le pays. Il faut également reconnaître que les Gaulois ne témoignent pas beaucoup de regret de leur tumultueuse indépendance. Ils déclinent les occasions de se soulever. Ils sont d'excellents citoyens, ils apportent à leur nouvelle patrie, outre des légions de vaillants soldats, des générations de rhéteurs et d'écrivains en renom. Ils sont souvent plus romains que les Romains abâtardis de la métropole. Ils croient encore à l'éternité de l'empire alors qu'il n'est plus qu'une ombre. Le gaulois Rutilius Namatianus chante en vers superbes la gloire de Rome, mère des hommes et des dieux, alors que l'empereur est réfugié à Ravenne et que les barbares sont partout installés dans l'Empire depuis vingt ans. Tout cela, M. Jullian le sait; il se demande seulement si les fruits donnés par cette greffe étrangère valent ceux qu'aurait produits le sauvageon indigène. N'aurions-nous pas gagné à être un peu moins latins, un peu plus grecs, — comme M. Jullian lui-même qui est Marseillais — et beaucoup plus nous-mêmes?

Et puis, il y a une chose que Camille Jullian ne pardonne pas à l'empire romain. Ceux qui confondent le nationalisme avec l'impérialisme, comme c'est souvent la mode aujourd'hui, font le plus absurde des contresens. L'impérialisme est le tombeau des nationalités. Il peut se flatter d'assurer la paix dans un monde assujetti, et c'est en effet ce qui s'est vu à l'époque des Antonins, mais ce bienfait n'est que passager. Il y aura toujours des barbares à la frontière, si loin qu'elle ait été reculée. Un jour viendra où ces barbares pénétreront dans la place. Et ce jour-là on s'apercevra que la ruine des patriotismes nationaux est la ruine du patriotisme soi-disant impérial. L'orgueil impérialiste s'exalte dans la conquête, non dans la défense. Il est aveugle. Dans une des étincelantes leçons d'ouverture où Camille Jullian éclairait chaque année la marche de son cours (5 décembre 1918), il a développé avec une admirable clarté cette thèse éternelle que l'impéria-

lisme est un crime aussi peu avantageux pour ceux qui le commettent que pour ceux qui l'acceptent. Il est le fondement de cet esprit de conquête dont le monde a souffert depuis qu'il y a des hommes et qui sont ambitieux. Au fond, Jullian, Romain désabusé et Français intégral, en veut beaucoup à Rome d'avoir été le type le plus réussi de l'impérialisme et un peu à sa chère Gaule de s'en être trop complaisamment accommodée.

***

M. Henri Bornecque a écrit sur *Tite-Live* (Boivin) un petit volume qui est d'actualité. Ce n'est pas que Tite-Live soit à la mode; ce qui est à la mode, c'est l'histoire romancée, et Tite-Live, à beaucoup d'égards, en est un ancêtre. Il y a quelques années, on croyait avoir retrouvé un manuscrit entier de son œuvre, ce qui paraissait une heureuse aubaine. Un maître de l'histoire ancienne, Maurice Holleaux, témoignait un profond manque d'intérêt à cette grande nouvelle. Pourquoi ? « Parce que, répondit-il, Tite-Live n'a pas de valeur historique. »

C'est aller un peu loin. Il y a aussi dans *le Crime de Sylvestre Bonnard* un jeune chartiste qui déclare n'avoir jamais ouvert Michelet parce qu'il ne lit pas de romans. Michelet n'en a pas moins des intuitions prodigieuses. Ce n'est pas le cas de Tite-Live. Tite-Live n'est pas génial, il a au contraire un bon sens bien romain, un peu terre à terre. Il ne prétend pas faire de son histoire une résurrection romantique du passé, mais plutôt un manuel d'instruction civique à l'usage des « honnêtes gens » de son temps. Et c'est bien le rôle qu'elle a joué. C'est grâce à elle que l'élite des pays conquis est devenue la réserve de l'aristocratie sénatoriale. L'esprit romain, c'est-à-dire l'orgueil du nom romain et la foi inébranlable au roc immuable du Capitole, c'est dans Tite-Live que les grandes familles provinciales l'ont acquis ou renforcé.

Tite-Live ne falsifie pas les faits. Il est du reste trop pénétré de la grandeur romaine pour croire qu'elle en ait besoin. Nos petits mensonges sont inutiles, suivant l'expression de sa préface, pour « perpétuer la gloire du peuple qui domine le

monde. » Tite-Live veut bien admettre qu'il y a, dans la période des origines, des légendes flatteuses dont il ne se porte pas garant et dont il se défend même expressément d'affirmer l'authenticité. Mais puisque tous les peuples s'attribuent des ancêtres augustes, c'est bien le moins que le peuple romain se flatte de descendre du dieu Mars, tout désigné en l'espèce.

Rendons-lui cette justice qu'il se montre aussi peu crédule aux traditions présomptueuses que les convenances patriotiques le lui permettent. Quand la vestale Rhéa Sylvia accouche des deux jumeaux Rémus et Romulus, « elle leur donne, dit-il, Mars comme père soit qu'elle en fût convaincue, soit qu'il fût plus honorable pour elle d'avoir fauté avec un dieu ». Il va même plus loin. Relatant l'histoire de la louve allaitant les deux enfants confiés plus tard à Larentia, femme du berger Faustulus, il ajoute : « Certains ont pensé que Larentia était une prostituée, que les pasteurs appelaient la louve, et que c'est là l'explication de la légende et du prodige. » Et en effet le mot *lupa* avait ce sens, d'où le dérivé distingué dont le français a hérité. Il attribue la mort de Rémus à une rixe entre ses partisans et ceux de son frère, tout en déclarant « plus connue » la tradition qui le fait frapper par Romulus pour avoir, en dérision, franchi le fossé du nouveau rempart. Il croit aussi à l'assassinat de Romulus par un sénateur plutôt qu'à son enlèvement sur un char de feu. De l'exploit d'Horatius Coclès défendant seul le pont du Tibre qu'on coupe derrière lui et traversant ensuite tout armé le fleuve à la nage, il dit que la postérité le célébrera plus qu'elle n'y croira. Tout cela n'est pas d'une mauvaise méthode historique.

Tite-Live se méfie des archives des grandes familles. Il sait bien qu'elles exagèrent le nombre des consulats et des triomphes ancestraux. Il le dit expressément. Cependant, il ne peut se dérober à ce genre d'erreurs parce que les vieux auteurs dont il s'est servi sont des membres de ces grandes familles, comme Fabius Pictor, par exemple. Il nous dit bien que pas un d'entre eux ne mérite vraiment confiance, mais il les suit tout de même parce que les documents antérieurs à l'incendie de Rome par les Gaulois ont presque tous disparu. Il a le souci de la vérité, mais il ne se résigne pas à ne pas la savoir et, ce qui est le plus grave, il se résigne à

couvrir du magnifique prestige de son éloquence des récits qui lui paraissent pour le moins sujets à caution.

C'est proprement la caractéristique de l'histoire romancée. Elle a pour défaut non d'altérer délibérément la vérité, mais de ne pas savoir s'arrêter aux limites de ce qui est connu. Sous prétexte de vie, de mouvement, d'art, elle imagine des discours, des lettres, des entretiens, des monologues qui sont ou tâchent d'être plausibles, ce qui suffit à rassurer la conscience de l'auteur, mais non la nôtre. Tite-Live nous trace des portraits littéraires de ses personnages où le patriotisme romain se donne beau jeu. On a souvent raillé nos vieux manuels qui s'ouvrent par le portrait en médaillon de Pharamond. Tite-Live en aurait fait autant pour Énée ou Iule si le progrès de l'illustration le lui avait permis.

M. Bornecque nous dit qu'il s'est refusé le plaisir de relire l'*Essai sur Tite-Live* de Taine pour n'en être pas découragé. Nous n'avons pas eu cet héroïsme. Quatre-vingts ans ont passé depuis. Nous en savons plus que Taine; les fouilles ont versé dans nos ténèbres non pas des torrents de lumière, mais quelques obscures clartés. Au total, le jugement de Taine subsiste. Tite-Live est un grand écrivain plus qu'un grand historien; son esprit critique est limité par son souci littéraire et national. Il pallie les défaites de Rome quand elles sont évidentes, glorifie des victoires qui sont visiblement majorées. Il ne lui échappe pas que ces guerres éternelles contre les Volsques ou autres peuples infimes ne sont que des querelles pour pâturages contestés entre paysans également âpres au gain; il ne ne résout pas cependant à les ramener à leurs humbles proportions et il ne s'étonne pas qu'elles soient l'occasion de triomphes répétés alors que le triomphe suppose cinq mille ennemis tués dans la bataille.

On a dit que Plutarque avait menti. On ne le dira pas de Tite-Live, mais il a été plus que tendancieux; il respecte la vérité sauf à la farder quand elle n'est pas agréable à son pays, il laisse dans l'ombre ce qui ne répond pas à sa conception des hautes vertus dont sa piété filiale a drapé avec une bonne foi réelle, mais tout de même fort complaisante, les vieux Romains des âges héroïques. Une histoire écrite avec de telles préoccupations, qu'elles soient patriotiques ou simplement

esthétiques, est de l'histoire romancée. Elle n'est pas fausse, elle est faussée.

***

Le Second Empire revient à la mode. Il est maintenant de l'histoire ancienne dont on peut parler avec impartialité. L'*Histoire d'un Crime* est aussi loin de nos préoccupations que la Conjuration de Catilina. On reproche beaucoup moins à Napoléon III d'avoir fait le coup d'État que de ne l'avoir pas légitimé par le succès. On ne conteste pas son désir d'améliorer le sort des déshérités; on lui sait gré d'avoir donné à la France vingt années de prospérité et de paix intérieure, on n'essaye plus de mettre en doute l'attachement que la masse paysanne lui a conservé jusqu'au bout. Malheureusement ce rêveur bien intentionné n'a abouti en politique étrangère qu'à des déceptions d'abord, à un désastre pour finir, et les déceptions comme le désastre sont sans excuse car il était facile de les éviter.

M. Pierre de La Gorce[1] dont l'*Histoire du Second Empire* en sept volumes est maintenant classique, vient d'en reprendre et d'en résumer les conclusions en un petit volume, *Napoléon III et sa politique* (Plon) qui est une condamnation sans appel possible de toutes les erreurs engendrées en politique étrangère par cette dictature égarée dans son propre brouillard. On connaît l'élégance souveraine de M. de La Gorce. Il a le secret de donner la forme la plus littéraire à des ouvrages dont toute littérature est absente. Sa pensée ne s'enveloppe d'aucun ornement parasite, elle est ornée à force d'être exacte et nuancée. Son jugement n'obéit à aucun parti pris ni, ce qui est plus rare, à aucun snobisme. Il pourrait bien avoir dit le mot définitif sur Napoléon III en une formule de toute simplicité. « Le grand malheur de cet homme fut de régner. » Ses utopies sont souvent généreuses, ses erreurs de jugement partent presque toujours d'un bon mouvement, il confond la rêverie avec la réflexion, comme disait Thiers; tout cela n'est

1. Au moment où nous corrigeons les épreuves de cet article, on annonce le décès de M. de La Gorce : M. Albert-Petit se propose d'étudier l'ensemble de l'œuvre de cet illustre historien dans sa prochaine chronique. (N. D. L. R.).

vraiment dangereux que chez un souverain. On est libre de croire à la vertu éminente des dictatures, et c'est une façon de voir qui tend à se répandre depuis que les régimes parlementaires ont étalé leur déficience, mais il faut bien se dire que les idées fausses sont particulièrement nocives quand elles ont à leur service le pouvoir absolu. L'ancien régime s'était montré inférieur à sa tâche dans l'administration intérieure, mais en politique extérieure il avait suivi une ligne de conduite intelligente le plus souvent. Au contraire Napoléon III, qui avait le sens et le respect des courants d'opinion et d'intérêts à l'intérieur, a mal compris l'intérêt français au dehors et l'a presque toujours sacrifié à des irréalités pompeuses et indéfinissables : théorie nuageuse des nationalités, dogme imprudemment généralisé des frontières naturelles, besoin présomptueux de faire régner partout dans le monde la justice et la liberté alors que les autres se réfugient dans « l'égoïsme sacré ».

Le Second Empire a fait trois grandes guerres. Les deux premières, qui ont bien fini par le plus heureux des hasards, nous étaient pour le moins inutiles; la troisième a fini par un désastre et ne pouvait guère finir autrement dans les conditions d'isolement peu sympathique où elle était engagée. L'expédition du Mexique justifie amplement l'aphorisme de Thiers : « Il n'y a plus une faute à commettre. » Elle a été pour le Second Empire ce que l'expédition d'Espagne avait été pour le premier : le tournant du règne. Talleyrand a prononcé à ce propos presque le même mot que Thiers : « C'est le commencement de la fin ». Tout cela est tellement visible que les historiens les plus indulgents pour Napoléon III aboutissent au même jugement final. M. Paul Guériot dans son *Napoléon III* (Payot), fort sympathique à l'homme, ne cherche pas à absoudre la politique étrangère du souverain dont il a déjà, dans un volume précédent, aussi agréable à lire que celui-ci, raconté la captivité à Wilhelmshöhe. A l'intérieur, il montre à merveille que le coup d'État du 2 décembre était attendu et souhaité par l'opinion. Le sang versé le surlendemain ne l'aurait pas été si certains conseillers du prince-président, Morny et Saint-Arnaud, n'avaient cru bon de donner une leçon aux révolutionnaires et de faire une saignée dans leurs

rangs. Le préfet de police, Maupas, qui n'est pas au courant de ce calcul, ne comprend rien à ce qui se passe.

M. de La Gorce qui excelle dans l'art du portrait se refuse et nous refuse celui de l'impératrice. Elle n'entre pas dans son programme. Mais justement vient de paraître la traduction d'un volume publié d'abord en anglais, qui ajoute à ce que l'on savait d'elle des précisions empruntées aux documents inédits et souvenirs personnels tirés des archives de Vienne, ou communiqués par le duc d'Albe, détenteur et héritier des papiers de famille de l'impératrice : *La vie de l'impératrice Eugénie* par Robert Sencourt (Gallimard). L'auteur a raison de dire dans sa préface qu'il n'est possible d'écrire une vie de l'impératrice Eugénie que depuis peu de temps. Il est trop modeste. Cette biographie maintenant possible, il l'a écrite et on ne l'écrira après lui que d'après lui.

***

Il faut revenir sur une question résolue aux yeux du public français, mais remise sans cesse en discussion par les efforts désespérés de la propagande allemande et sur laquelle l'opinion neutre ne paraît pas encore très fixée. C'est le problème des responsabilités de la guerre. Par un besoin sentimental de logique, les vainqueurs ont inséré dans le traité de Versailles un article 231 proclamant que la guerre a été provoquée par « l'agression de l'Allemagne et de ses alliés ». Matériellement le fait est indéniable : c'est l'Autriche qui a déclaré la guerre à la Serbie le 28 juillet, c'est l'Allemagne qui a déclaré la guerre à la Russie le 1er août et à la France le 3 août. L'Allemagne considérant que le droit aux réparations est fondée sur sa responsabilité — ce qui n'est d'ailleurs pas juridiquement exact — a essayé tout de suite de contester, non le fait final qui était trop manifeste, mais sa responsabilité unilatérale dans les causes générales qui ont amené de loin l'explosion de 1914.

On comprend que sur ce terrain illimité — et surtout délimité par chacun au gré de son intérêt — on peut ergoter à perte de vue. C'est bien le mot car il s'agit de faire perdre de vue les précisions gênantes dans le brouillard des généralités

vagues. Si cette polémique pseudo-historique n'était pas sortie de l'Allemagne, on pourrait se dispenser d'y répondre, encore qu'il soit toujours imprudent de laisser sans riposte un argument même mauvais, mais il faut penser à la galerie qui est comme la postérité immédiate. La science allemande en impose; sa ténacité, sa méthode, l'infaillibilité dont elle se flatte ont des admirateurs dont beaucoup furent naguère ses disciples. C'est pourquoi deux volumes qui viennent de paraître, *le Problème des origines de la guerre* par M. Jules Isaac (Rieder) et *les Causes de la guerre mondiale* par M. Camille Bloch (Hartmann), sont à signaler. Tous deux sont dus à des professionnels qualifiés. M. Isaac, professeur très en vue dans un lycée de Paris, a été choisi pour mettre au point et tenir au courant les manuels si répandus du regretté Albert Malet, engagé volontaire et mort au champ d'honneur en 1915. M. Bloch, professeur à la Sorbonne, est le conservateur de l'incomparable bibliothèque de la guerre à Vincennes.

Les deux ouvrages paraissent simultanément, mais ne font pas double emploi. M. Isaac se préoccupe particulièrement des études parues aux États-Unis. Il est certain en effet que l'opinion américaine n'est pas négligeable. Le rôle des États-Unis pendant la guerre ne permet pas de l'accuser de parti pris. Elle n'est du reste pas unanime. Du livre de M. Henry Helmer Barnes, vif, mordant, systématique, germanophile, *la Genèse de la guerre mondiale*, une traduction a été publiée chez Marcel Rivière. Il est regrettable que tant d'ingéniosité et de talent soit gâté par une partialité qui a pour seule excuse d'être franchement avouée. Cette diatribe, parue en 1926, a eu pour correctif les deux volumes de M. Sydney Bradshaw Fay (1928) également traduits, *les Origines de la guerre mondiale* (Rieder), qui répartissent les responsabilités entre tous les belligérants. Enfin M. Bernadotte E. Schmitt (1930), traduit lui aussi, *Comment la guerre vint* (Costes), laisse aux empires centraux la responsabilité majeure telle à peu près que nous l'envisageons en France. Il est naturel que ce dernier ouvrage, paru après les autres et le mieux documenté, nous paraisse le meilleur. C'est d'ailleurs, le plus objectif de ton, le plus réservé dans ses conclusions. On serait heureux de pouvoir affirmer que c'est le plus appré-

cié chez nos amis et anciens associés, mais rien n'est moins certain. Quant à M. Isaac, il est hanté au delà de toute expression par la crainte de céder à une prévention nationale.

M. Camille Bloch a plus spécialement étudié les ouvrages allemands. Il laisse de côté tout ce qui est uniquement littérature de propagande comme la *Réfutation de la thèse de Versailles sur les responsabilités de la guerre* de M. Alfred von Wegerer, parue en 1928 et traduite en français (1933). Plus intéressants pour lui et pour nous sont deux ouvrages qui datent de quelques années et qui ont plus de tenue scientifique. *Die Kritischen 39 Tage von Sarajevo bis zum Weltbrand* (les 39 jours critiques de Sarajevo à l'incendie mondial) de M. Eugen Fischer ont paru en 1928. *Die europaïsche Politik in der Julikrise 1914* (La politique européenne dans la crise de Juillet 1914) de M. Hermann Lutz date de 1930. Ces deux ouvrages n'ont pas encore été traduits. Les deux auteurs sont des historiens officiels, ils sont l'un et l'autre « experts de la commission de recherches du Reischtag allemand pour la question de responsabilité de la guerre », ce qui n'est pas évidemment un certificat d'objectivité dans ce pays où l'impartialité serait vite taxée de haute trahison et courrait un grand risque. Néanmoins, tels quels, ils méritent d'être discutés et il faut savoir gré à M. Camille Bloch de les avoir serrés de près. Il nous fait, sans rhétorique ni sentimentalité, le récit de ces 39 jours qui vont du 28 juin 1914, assassinat de l'archiduc François-Ferdinand, au 4 août, début officiel de la guerre mondiale par l'entrée des Allemands en Belgique. Son petit volume s'intitule modestement un « précis », c'en est un au sens littéral du mot. A part quelques lapsus difficiles à éviter dans un travail aussi complexe, chaque point est exactement déterminé : pas un mot inutile, pas de considérations générales plus ou moins aventureuses, pas d'appréciations involontairement ou inconsciemment tendancieuses. Ce sont les faits qui parlent et sans qu'on les fasse parler. Au lecteur de conclure et de dire qui a, suivant le mot de Bethmann-Hollweg devant le Bundesrath (1er août), jeté « les dés de fer ».

A. ALBERT-PETIT

LE SALON DE L'EUROPE

LES BERGÈRES LAQUÉES

L'époque qui a commencé avec l'exposition de 1900, se terminera par le passage des armées victorieuses sous l'Arc de Triomphe, en 1919.

Ces vingt années ont servi de cadre à un ensemble de faits qui ont tout résumé, tout représenté, tout signifié, tout embrassé — et marqué dans l'histoire l'une des phases d'évolution les plus caractérisées, les plus surprenantes. Jusqu'en 1914 et pour la première fois depuis des milliers de siècles, la vie se transforme sur la face de l'Univers, dans la paix et sans qu'une goutte de sang fût versée.

Le monde s'envola vers de nouvelles destinées; mais, si invraisemblable que cela paraisse, on peut affirmer qu'il ne s'en étonnait point et l'on n'est pas sûr qu'il s'en soit même aperçu.

***

Ce temps commence à nous paraître suffisamment reculé pour que nous songions à peindre une partie symbolique, mais plus vaste qu'on ne suppose peut-être, de ce *Salon de l'Europe*, si divers déjà.

Nous voudrions, aujourd'hui, en considérer les cadres variés, l'aspect général, de quelle manière il était meublé, selon quelles préférences, et par qui.

Depuis longtemps, d'ailleurs, le décor n'avait tenu pareille place dans la vie. Des « décorateurs » commençaient d'agir de tous côtés, peintres qui n'avaient pas eu la patience de tra-

vailler ou celle d'attendre la clientèle, artistes amateurs, ruinés ou qui, ne s'étant trouvé assez de qualité ou de volonté pour réaliser quoi que ce fût, se firent « décorateurs ». Mais ils se complurent dans l'ancien, comme pour nier les temps nouveaux, et masquer l'effroi ressenti à leur approche. Les tentatives des novateurs qui suivirent, timides ou révolutionnaires, donnèrent par réaction une importance et une valeur accrues au style et aux objets anciens.

Donc, d'un côté, les vestiges du passé qui suscitent un prodigieux développement du commerce de l'antiquité. De l'autre, les efforts en continuelle évolution et qui vont devenir toujours plus agissants, des décorateurs modernes, adeptes du *modern-style* et qui s'échappaient de l'influence anglaise des préraphaëlites, pour subir la poussée brutale d'un mouvement que les Français baptisèrent à l'instant de munichois.

***

Elles ont toutes eu vingt ans dans du Directoire. — Voyons l'ancien, d'abord, qui, à la vérité, dominait presque partout.

Ce fut une ruée vers le XVIIIe siècle. A cette époque, toutes les demoiselles de la galanterie ont eu leur première installation à la manière de madame Récamier. De réussites en réussites, on en vit monter quelques-unes jusqu'à la Régence. Mais on peut bien dire aujourd'hui qu'elles ont toutes eu vingt ans dans du « Directoire ».

Le moindre appartement, vers les Batignolles ou l'Odéon, se transformait en boudoirs que l'on croyait imités de ceux de madame Bonaparte. Les fauteuils capitonnés étaient jetés dehors, les murs pâlissaient à vue d'œil. Les salons ressemblaient à des pâtisseries d'opérettes. Les dames qui portaient des corsets « mystère », fabriqués par madame Rabaud, recevaient leurs intimes dans des sièges étroits, inconfortables, mais *Directoire*, laqués et décorés de filets de couleur. Barras aurait duré un demi-siècle, sans évoluer, que nous n'eussions point compté plus de sièges de ce règne délicat et canaille, qui sort des tueries de la Révolution pour offrir, sous l'empire de quelques femmes séduisantes, l'image de la corruption la plus libre et d'une réaction dépravée et sans retenue.

***

Le téléphone dans la chaise à porteurs. — Dès 1900, le petit carreau fait fureur aux fenêtres. On applique des rectangles de tringles de bois sur les vitres afin de leur donner l'apparence, d'ailleurs douteuse, d'autrefois. Certaines femmes — et que d'hommes! — ne dorment plus, tant que leurs fenêtres n'ont pas été accommodées à la manière de leurs devancières du faubourg Saint-Antoine, du Marais et du faubourg Saint-Germain.

Il ne faudrait pas en conclure que, pendant ce temps, le progrès s'était arrêté en chemin, ainsi que pourrait le faire supposer tant d'application à marquer un retour vers le passé. Ce n'était heureusement qu'une mode dans la manière de se meubler.

Il eût été préférable de renoncer, évidemment, à ces mauvaises copies et de tenter de fabriquer, dès lors, à l'usage des jeunes couples, des accessoires plus en rapport avec les temps nouveaux. Mais qui donc y songeait? On s'ingéniait, au contraire, à dissimuler même les appareils du téléphone. Ils étaient neufs et utiles, donc hideux. On en vit sortir de coffrets en vernis martin. Des chaises à porteurs furent placées dans des vestibules ou des salons même, pour servir de cabine téléphonique. Tout ce qui était moderne, c'est-à-dire indispensable, se trouvait condamné au travestissement. Sans doute les maîtres de maison ne s'habillaient point de soie puce et de velours, mais c'était tout juste.

***

Le tricorne penché sur la tempe. — Dans les milieux fortunés, cet engouement, servi la prospérité financière de cette époque, allait au delà de ce qui est croyable. Les miniatures, les portraits, les flacons de sels, les drageoirs, les bonbonnières, les étuis de galuchat, les riens, les moins que rien, sauvés de la destruction, avaient repris leur place ancienne, mais sans qu'on en exigeât le moindre service réel.

Tout n'était que décor, c'est-à-dire mensonge, mensonge du passé, ainsi ressuscité, mensonge du présent, qui ne se trou-

vait pas à l'aise et se condamnait, pour parodier les morts, à se priver du talent d'artistes vivants.

François Flameng et d'autres peignirent de belles dames de la finance, une houlette à la main et le tricorne penché sur la tempe. Ce qu'on pourra dire de plus particulier et de plus exact sur ce temps qui finit dans la guerre, c'est que la société, les femmes à la mode, comme celles qui n'étaient plus simplement qu'élégantes, les gens du bon ton, les riches et les médiocres, les débutantes de théâtre et les ménages nouveaux, comme effrayés de l'avenir et croyant retarder le mouvement des choses en l'ignorant, fermèrent les yeux à tout ce qui émanait de leur temps, pour se reporter à des années et des générations qui eurent leurs vicissitudes, leurs maux et leurs joies, comme toutes les autres, mais qu'ils supposaient heureuses.

***

Abat-jour et stores. — La lumière électrique ne pouvait pas être laissée à l'office. Elle envahit les appartements, mais naïvement adaptée aux lustres, aux appliques de bronze ciselé et même aux candélabres posés sur les tables des salles à manger. Pour faire passer le fil, on pratiquait un trou dans la table. Et les ampoules rayonnaient à l'extrémité de bougies en verre opaque blanc. Chargés de ces tubes de verre laiteux qui n'étaient plus des bougies, habillés de fils ou affublés d'ampoules placées derrière les plaquettes de cristal taillé, ces lustres et ces candélabres perdaient toute raison d'être. Les femmes délicates s'avisèrent de coiffer leurs fausses bougies de petits abat-jour de soie et même de soie brodée. Mais la chaleur dégagée par les ampoules les faisait brûler au milieu du repas.

Pendant une trentaine d'années, candélabres et lustres ont été ainsi déguisés.

On leur a rendu leurs cires, aujourd'hui, la flamme dansante et vivante du passé, qui est pareille à la lueur d'un œil inquiet ou radieux. Les ampoules électriques ont à peu près disparu. La lumière frappe par réflexion les plafonds et retombe dans les pièces, des cônes dissimulés dans les abat-jour de

papier diffusent partout la lumière, sans que les yeux en aperçoivent jamais le foyer.

Des progrès sont encore à réaliser, car les habitudes sont tenaces. Les abat-jour d'étoffe ont gardé la faveur de bien des maîtresses de maison. Ils mettent ce qu'on appelle une certaine « féminité » dans un appartement. Ce mot est une manière d'atténuer une critique sous des louanges.

Mais, en évoquant les premières manières ingénues et comiques de distribuer la lumière électrique dans les appartements « anciens », l'on demeure consterné du manque d'imagination de ceux qui les habitaient et de la lenteur avec laquelle, en France, les inventions nouvelles sont acceptées, alors que, si vite, les nouvelles modes font fureur.

Féminins, en effet, les abat-jour, comme les stores tendus devant les fenêtres et que certains couturiers fabriquaient pour leurs clientes, avec des broderies, des dentelles, du « filet ». Le style Louis XVI s'accommodait difficilement de ces stores magnifiques, coûteux, qui rassemblaient des fragments de nappes d'autel, des garnitures de robes anciennes, de lingerie intime, comme pour les détruire à jamais, en les morcelant et les assemblant ainsi à la brûlure du jour, alors que l'on paraissait en faire tant de cas.

Les abat-jour eux-mêmes disparaissaient sous ces parures de points de Milan, de vieux Venise, de carrés de filet exécutés par les dames, pendant des heures de conversation et de loisir sur des modèles du XVIe siècle.

Ces horreurs ont longtemps régné. Elles nous apparaissent aujourd'hui sous leur aspect véritable. Nous avons vu un certain monde évoluer heureusement vers la disparition de tout ce qui est inutile, superflu, encombrant et faux. Notre époque eut cet heureux résultat de se débarrasser dans beaucoup de cas de presque tout ce qui était « à la manière de ».

Plus de salons d'un style impitoyablement uniforme. Certes, il est permis de conserver et de marquer des préférences, mais elles peuvent ne pas porter uniquement sur une époque et doivent s'affronter dans une même chambre. Des sièges ont le droit d'être confortables, profonds, sans être « assortis » à l'ameublement. Nous nous sommes beaucoup libérés. Nous le constatons d'autant mieux, après avoir fait

un retour en arrière parmi ces stores et ces abat-jour qui usèrent tant de vieilles guipures et de broderies dormant au fond des tiroirs et tant de taffetas et de mousseline.

***

A la manière d'Hubert Robert. — L'exposition rétrospective d'une partie de l'œuvre d'Hubert Robert, en ce moment disposée dans les salles de l'orangerie des Tuileries, me rendait, hier, avec une vivacité particulière les souvenirs de cette mode si exclusive et si enthousiaste pour le XVIIIe siècle, qui emplit les années 1900, jusqu'à la guerre.

Hubert Robert fut peut-être le plus significatif des peintres qui aidèrent cette époque à réaliser son rêve. Mais nous avons vu tant et tant de ses œuvres (surtout pastichées, hélas!) qu'on ne peut plus en grouper qu'après avoir fait un choix sévère.

Robert fut le peintre que l'on copiait le plus volontiers pour donner à certains salons et salles à manger, un air à la fois pompeux et simple, ouvrant sur la nature des horizons arrangés, mais qui n'avaient point la rigidité que Versailles avait offerte pendant le règne du roi Louis XIV.

Durant trente ans, Robert a connu la gloire posthume la plus éclatante. Il figure à la tête de cet engouement dont furent prises la société ancienne, qui se vantait de ses traditions, et la nouvelle, qui les courait chercher parmi les petites tables, les gravures, les meubles laqués et les tableaux.

— « Il vous faut ici deux beaux panneaux d'Hubert Robert, de deux mètres cinquante de large sur trois mètres quatre-vingts de haut! »

J'entendis cette phrase pendant vingt ans. Et, le plus surprenant, c'est que les personnes auxquelles elle s'adressait finissaient toujours par découvrir les toiles d'Hubert Robert désirées!

Cette facilité à découvrir des décorations d'Hubert Robert m'ébahissait : je finis par connaître deux de ses pasticheurs les plus habiles. Ils renversaient les troncs d'arbres, brisaient les treillages de bois peint en vert, alignaient les colonnes antiques, faisaient passer des bœufs affolés

sous des arcs de triomphe et sécher des draps et des linges sur les autels des Hermès décapités ou sur les balcons des palais romains.

***

Arthur Chaplin et ses vitrines de brodequins à hauts talons. — Le premier de ces « à la maniéristes » d'Hubert Robert, était le propre fils de Chaplin, le peintre du *Rêve* et du *Printemps*, tels que la bourgeoisie se figurait « printemps » et « rêves », au temps où Manet peignait d'après Victorine Meurend et Renoir, d'après Nini, dite *Gueule de raie.*

Le fils de Chaplin s'était installé quai de Bourbon, dans l'île Saint-Louis, avant que le snobisme n'y eût cherché refuge. « Bourbon », ce nom enchantait sans doute son amour pour l'époque Louis XIV. Arthur Chaplin devait avoir une quarantaine d'années, portait de longs cheveux prématurément blancs, et, pour peindre des bouquets, s'habillait comme Largillière. Il possédait dans des vitrines de glace d'innombrables paires de souliers merveilleux, tous à sa mesure et qui semblaient destinés dans leur cuir précieux et leur étoffe d'or ou d'argent, à quelque princesse des contes de Perrault.

Il dorait les corniches de ses plafonds, vivait au milieu des velours dépliés sous des plateaux de vermeil chargés de fruits. Mais, afin de subvenir à sa dépense, peignait de pseudo Hubert Robert pour les mises en scène de M. Le Bargy, à la Comédie-Française. Les personnes, dites de goût, hélas! et ne possédant point les moyens d'acheter le vrai Robert, se fournissaient chez l'adroit parodiste, pour la décoration de leurs appartements et de leurs petits hôtels.

Mais il était impossible de se tromper sur la marchandise. Cet « à la manière de » n'égarait personne. C'étaient des variations sur un thème connu, exécutées par un peintre de peu de talent et de beaucoup trop de facilité et de « goût ».

Je crois que, délaissant les somptuosités qu'il tentait d'adapter à un temps pour lequel elles ne sont plus faites, cet artiste, fils d'un célèbre peintre de la beauté féminine, se retira dans un couvent. Sans doute est-il devenu moine, aujourd'hui, et même âgé. Cet élégant esthète, qui remplissait des vitrines

du moulage de son pied nu et de sa collection de brodequins à hauts talons, marche désormais les orteils à l'air, dans des sandales de cuir.

***

Un imitateur parfait, sur vieille toile. — Le second de ces Hubert Robert de 1905 et qui, celui-là, trompait mieux son monde, a travaillé presque autant que son devancier, ce qui pourrait paraître impossible. Il a couvert d'Hubert Robert des kilomètres de salles à manger peintes en gris, moulurées selon les modèles connus, et ornées de chaises cannées peintes en blanc, de consoles de marbre et de cheminées sur lesquelles, impitoyable, se dressait le moulage d'un buste de Houdon ou de Pigalle, à moins qu'il ne fût de Pajou et même de Roland, son élève.

L'originalité des maîtresses de maison se bornait à varier la nuance des rideaux de taffetas ou de damas. Les moins jeunes venues les voulaient de damas rouge ou jaune, les plus audacieuses choisissaient le taffetas « ciel » ou vert d'eau, ou même *gorge de pigeon.*

M. X... vous faisait un petit Hubert Robert ou un grand, *sur une vieille toile,* selon tous les procédés employés par son devancier, sauf le génie de l'invention, bien entendu. Mais le génie n'a jamais semblé indispensable à la majorité des gens qui se meublent selon l'esthétique de leur temps. Le génie, s'il se montre, les effare. C'est ainsi qu'on les a toujours vus s'inspirer de ce qui avait été fait longtemps avant eux et copier servilement ou alors obéir aux commandements impérieux des souverains ou des favorites.

***

Architecture et ameublement Louis XVI. — Une époque qui passe pour avoir eu très mauvais goût, de 1870 à 1895, ne paraît pas, en réalité, avoir eu plus *mauvais goût* ou moins de goût que celle qui suivit 1900. Elle fut même beaucoup plus originale que celle qui nous occupe, car elle ne copiait qu'à moitié et se laissait aller, le cœur libre, vers des improvisa-

tions que la logique condamne comme le goût, mais qui, peut-être, avaient le mérite de marquer une certaine personnalité.

Avec 1900, c'est la stricte observation de l'ancien, — lisez du XVIIIe siècle — qui prévaut. Un intérieur de 1905, c'est quelquefois un coin de galerie de Maurice Lobre, un petit salon de Walter Gay, ou d'une étude inachevée, d'une pointe sèche d'Helleu.

Les maîtres du goût, alors, sont M. Jacques Doucet, qui ne s'inspire dans son hôtel de la rue Spontini que de l'ancien, M. Pierre Decourcelle, dont l'appartement de la rue Jean-Goujon est une merveille de trouvailles et de simplicité luxueuse. Le monde, lui, a embauché le pas le premier. Les architectes, dont M. Samson était l'un des plus célèbres et des plus demandés, pillaient Versailles et Trianon. Ils avaient bien raison, puisque la clientèle n'eût rien accepté qui ne fût imité du temps de madame de Pompadour ou de la reine Marie-Antoinette et de madame Tallien.

Les demoiselles alors ont eu vingt ans dans du Directoire, mais à leurs débuts dans le monde, que de dames n'ont dîné en ville que dans du Louis XVI!

***

Jacques Seligmann et la cave aux tables chauffantes. — Les antiquaires pullulent alors et s'enrichissent tous. Ceux qui avaient un magasin, comme Chappey, prennent un hôtel. Un employé de Chappey, appelé Jacques Seligmann, s'installe à ses frais et, moins de vingt ans après, se rend acquéreur de l'hôtel de la princesse de Sagan, rue Saint-Dominique.

Je visitai la maison, plus tard, en compagnie d'un ami qui lui avait beaucoup acheté, et revendu! Il me fit descendre dans les caves. Chacune possédait d'épaisses serrures qu'il ouvrait avec fracas. A l'intérieur, une table chauffante munie d'une lampe à pétrole à verre rouge donnait à ce sous-sol des airs d'enfer de Montmartre. Jacques Seligmann prenait des valises par terre et les ouvrait avec violence. Des familles entières de bonbonnières précieuses ornées de miniatures et enrichies de brillants apparaissaient. Il en saisissait quelques-

unes et s'écriait à tue-tête sous le plafond de pierres basses, qui faisait entendre un écho terrible : « C'est Seligmann qui a acheté tout ça! »

Il mourut d'emportement, je suppose, à peu de temps de là. C'était un grand israélite qui avait le génie et le flair de l'objet de valeur. Je ne sais s'il lui arriva de tromper un client. Mais, lui, ne dut jamais se tromper.

Son frère, Arnold, installé place Vendôme, était un homme aimable, qui n'avait point le feu, ni le flair de son aîné.

M. Wildenstein, dont l'activité ne s'est pas démentie (on connaît les publications et les journaux qu'il dirige aujourd'hui) a logé ses collections dans l'hôtel de la rue de La Boétie, qui a vu passer tant de merveilles du XVIIIe siècle, et les plus beaux La Tour, le portrait de Samuel Bernard, le plus grand de tous, qui venait du château de Glisoles et celui de M. Tassin de la Renardière, que Perroneau fit plusieurs fois poser, et des Robert, précisément, car M. Wildenstein s'y connaissait particulièrement en peinture alors que Jacques Seligmann régnait sur les objets et les meubles.

— C'est Seligmann qui a trouvé tout ça!

Et il se frappait la poitrine.

Je crois bien, en effet, que tous les châteaux de France ont alors traversé les salles de vente de quelques grands marchands internationaux auxquels il fallait du « dix-huitième », à tout prix.

***

Vendeurs et intermédiaires. — Plus modestes, mais possédant infiniment de goût, les Guiraud demeuraient faubourg Saint-Honoré, avant de venir habiter l'hôtel situé au coin du quai Voltaire et de la rue des Saints-Pères, dans une tempête d'autobus, de fanfares, de klaxons, et des nuées de fumée de pétrole.

Un de leurs presque homonymes, Guérault, venu de Rennes, avait fait fortune lui aussi et connaissait les beaux meubles de Riesener et de Leleu, les sièges de Séné, de Jacob, de Boulard.

Les pourvoyeurs attitrés des grands acheteurs français, anglais et américains, étaient aidés dans leurs chasses par des indicateurs, rabatteurs, de toutes sortes. Gabriel de Yturri,

l'Américain du sud, habile, qui avait commencé par vendre des cravates et des chemises et su, par la suite, se rendre indispensable à Georges Hoentschel et à quelques acheteurs par son flair à découvrir les objets rares, se vantait un jour à dîner, en faisant rouler les *r*, d'avoir dupé de vieilles demoiselles, chez lesquelles il s'était introduit pour leur acheter des porcelaines, des petits meubles, des gravures, de l'argenterie ou des cadres. Il avait même vendu soixante ou quatre-vingt mille francs, à un musée de New-York, le portrait de Robert de Montesquiou, par Whistler. Et il s'écriait, lui aussi, en se frappant glorieusement la poitrine :

— C'est moi qui ai fait ça !

Forain prétendait qu'Yturri avait fabriqué, avec une pantoufle blanche, une fausse mule du pape, pour l'offrir aux dames d'un couvent de Versailles, où se trouvait la vasque de marbre de madame de Montespan. Il avait persuadé à ces saintes femmes que cette vasque était impure et, leur apportant la mule qu'il avait confectionnée, il fit charger la fameuse vasque sur un camion, pour la transporter à grands frais à Neuilly, au *Pavillon des Muses*.

***

« *Madame* » *Doucet et* « *Madame* » *Lelong*. — Parmi les antiquaires possédant le plus de personnalité et qui remplissaient Paris des spécimens les plus particuliers et les plus élégants de ce dix-huitième fantaisiste et classique, délicat et exubérant, que venait nous ravir l'Amérique et qui faisait si sagement, avec tant d'uniformité, l'ornement de tant de maisons, il fallait compter madame Doucet. Elle n'avait de commun avec M. Jacques Doucet, le couturier collectionneur, que le nom et le goût. Madame Doucet aimait les objets que l'on qualifiait de « château », dont les proportions étaient plus amples, qui montraient moins de travail, mais aussi moins de mièvrerie. Elle ouvrait, pendant la saison des courses, un magasin à Trouville. Il était devenu habituel d'y entrer, avant déjeuner, pendant la promenade sur les planches. Le vent se levait-il, la pluie menaçait-elle, les dames se mettaient à l'abri chez celle que l'on appelait la « mère Doucet » et qui

était une commerçante exceptionnelle, aimable et bourrue, qui connaissait les faibles de ses clients, une femme du XVIIIe siècle, précisément.

Elle plaçait dans un coin, avec beaucoup d'adresse, l'objet qu'elle n'ignorait pas que « dénicherait » celui auquel elle le destinait.

Certaines demoiselles au goût particulièrement exercé, comme Louise Balthy, qui habillait si bien sa maigreur, et savait faire passer un visage vulgaire et sans beauté, grâce à un esprit parisien de la meilleure qualité, — y coudoyaient des dames élégantes dont le mari — et l'amant — se trouvaient là, comme par hasard.

Madame Doucet quitta la rue Drouot pour venir habiter place Beauvau, à côté du ministère de l'Intérieur, où la maison d'antiquités se trouve encore.

Une autre commerçante de goût, veuve d'un antiquaire de qualité, mais qui « travaillait », celle-là, dans les objets de prix, les pièces rares, était madame Lelong qui demeurait dans l'île, passé Notre-Dame, et dont on disait aussi la « mère », à cause de l'âge. Celle-ci était d'un abord parfois revêche. Elle tenait ses prix. Elle fut aidée par un neveu, M. Larcade, qui a vendu d'innombrables bleus de Chine, montés sur des bronzes, — du XVIIIe siècle, naturellement. La vente Lelong, chez Georges Petit, attira la foule.

***

Carrières brillantes. L'amour des beaux cadres. — Un antiquaire dont la fortune fut prodigieuse, — il possède aujourd'hui un hôtel rue Balzac, fut M. Fabre, qui habita longtemps rue de Rennes où il avait commencé par vendre des armoires normandes en chêne brillant, qui furent à la mode, non seulement dans les villas du Calvados, mais dans les lingeries et les cabinets de toilette. On les doublait de toile de Jouy, on y accrochait maints sachets et elles servaient à serrer le linge fin de M. Fabre, qui avait commencé de rien, possédait de magnifiques meubles, mal présentés dans la maison exiguë de la rue de Rennes, mais dont la qualité se passait de présentation.

La rive gauche était devenue une sorte de colonie de marchands. Buvelot s'y était fixé l'un des premiers, quai Voltaire, en quittant la rue des Petits-Champs. Mais Buvelot était un installateur plus qu'un antiquaire. Il fournissait les rideaux, les tapis : pour un peu il y serait allé de la batterie de cuisine.

A cette époque, on séparait certaines pièces d'une grille de fer forgé, à mi-hauteur, ravie à quelque chapelle. Cet accommodement ne rimait à rien. Mais il eut sa vogue. Buvelot y contribua. Il portait aux nues le goût de M. Le Bargy, qui régnait à la Comédie-Française. Je crois bien qu'il l'y aidait.

Tout autre était M. Loyer; boulevard Saint-Germain, devant Saint-Germain-des-Prés et qui se transporta par la suite rue de Tournon. Celui-là, et l'un des premiers, s'était spécialisé dans les beaux cadres. Il en possédait d'admirables. C'est chez lui que l'on courait, après avoir fait l'acquisition d'une sanguine de Watteau ou d'un portrait de Nattier.

Les bois sculptés et dorés étaient sa passion. Helleu possédait dans la pièce qui lui servait d'atelier, rue Émile-Menier, au dernier étage, des cadres ornés de couronnes royales, si magnifiques, si vastes qu'il n'y plaçait rien et les conservait fixés sur le mur blanc, comme se suffisant de leur beauté, de leur rayonnement, du talent, de l'imagination de ceux qui les avaient sculptés pour Versailles, Louveciennes, Trianon ou Marly.

***

Un salon de conversation dans un magasin. — Le frère du peintre Antonio de La Gandara, Édouard de La Gandara, fut l'un des premiers à « coloniser » sur la rive gauche, lorsqu'il abandonna le théâtre, où il avait été longtemps l'ami, le confident, l'aide de « madame Sarah », comme il appelait Sarah Bernhardt.

Gandara peignit des hortensias bleus de ses propres mains sur sa boutique. Chez lui, on rencontrait des poètes et des comédiennes. M. de La Gandara jouait de la harpe, son double magasin était une sorte de salon, où l'on apercevait devant des vitrines remplies d'objets madame Jérôme Tharaud, mademoiselle Mary Marquet ou madame Balletta, qui, tout en parlant, demandaient un prix, s'intéressaient aux affaires

du jour, en posant et reposant des choses de tout ordre, qui débordaient le XVIIIe siècle pour verser dans le 1830 ou l'asiatique et qui évoquaient tantôt la douairière et tantôt la mousmé.

Le dernier livre dédicacé de madame de Noailles était posé sur le bureau, près de l'armoire aux livres, car M. de La Gandara était aussi bibliophile.

Que d'amies, comme Lina Cavalieri, que d'artistes il a conseillées, meublées, avec complaisance, gentillesse! M. de La Gandara accomplissait ses devoirs religieux à Saint-Thomas d'Aquin, toujours vêtu de noir, une chaînette de diamants dissimulée entre le gilet et la veste et secourant les pauvres avec bonté. Balzac l'eût aimé et en eût fait un personnage de roman.

***

Quelques autres... — Mais un volume serait à peine suffisant pour esquisser comme il conviendrait la silhouette de certains de ces hommes de goût, qui se transmettaient ou qui répandaient l'amour des objets et groupaient des amateurs fidèles, comme par exemple le vieux père Lévy, rue Pigalle. Il aimait les vasques, les fontaines de marbre des salles à manger, les meubles aux bronzes précieux. Ses magasins étaient des ateliers ou des hangars. Il s'y promenait derrière vous en maugréant, le nez en bec d'aigle, la barbe blanche. De plus célèbres antiquaires venaient s'approvisionner chez lui.

Il y avait la famille Parguès, au premier étage, rue Meyerbeer, la famille Lemaire, rue Caumartin, c'est à dessein que je dis *familles*, car toutes les traditions de la bonne bourgeoisie y étaient continuées et l'on venait là bien souvent sans acheter, pour le plaisir de voir des choses de qualité et d'en entendre parler avec amour.

Rue Royale, M. Jansen vendait beaucoup aux étrangers. Hollandais d'origine, il ne manquait pas de finesse, mais plutôt de discernement et attachait parfois trop d'importance à la richesse, en comparaison de la qualité. Ses successeurs occupent aujourd'hui l'une des premières places et M. Stéphane Boudin fait la loi dans bien des maisons de Paris, de Londres et d'ailleurs.

***

Dimanches versaillais. — Le dimanche, après avoir fait un tour dans le parc et même avant, c'était la mode d'aller flâner chez les antiquaires de Versailles. Le plus ancien s'appelait Leroy, comme il sied à Versailles. Il eut, selon la formule, « de la bonne marchandise », mais de l'autre côté de la place Hoche, madame Chennevières, qui était « la mère Doucet » de Versailles, avait ses préférés. Que de châteaux furent meublés à nouveau avec tout ce dont les châteaux avaient été dépouillés. Mais ceux qui les habitaient n'étaient déjà plus les mêmes!

***

Les boiseries en voyage. — Les boiseries étaient la grande passion de Georges Hoentschel. Il avait, lui aussi, commencé petitement; mais avec d'excellentes manières, la protection réelle de certains grands seigneurs qui vivaient encore comme leurs parents auraient vécu, M. le comte Greffulhe, par exemple, Hoentschel avait pris une grande place dans l'installation, la décoration des demeures. Il suivait les ventes claironnées, courait les châteaux; ses avis étaient écoutés. Mais je me suis souvent demandé devant les boiseries accumulées par lui dans les hangars de la cité du Buen-Retiro, et qu'il enlevait de tant de demeures charmantes pour les replacer, au petit bonheur, dans des cadres pour lesquels elles n'étaient point faites, si ce qui l'attirait dans les boiseries, ce n'était pas moins l'admiration qu'il leur vouait, que la préoccupation de savoir les accommoder avec adresse et d'en tirer le meilleur parti. C'était sa manière de faire des puzzles et de résoudre des mots carrés, son risque, sa façon secrète de jouer avec la vie.

Ces boiseries qu'on s'en allait arracher à des demeures anciennes, pour en habiller des salons récemment construits, ont-elles gagné au change? Je ne le crois pas. Les a-t-on sauvées, ainsi, — ou perdues un peu plus?

Certaines fussent tombées avec les maisons du vieux Paris

qui s'écroulaient ou qu'il fallait abattre pour livrer passage à de nouvelles rues.

Ce qui est dommage, c'est d'avoir trop souvent habillé de grandes pièces avec des boiseries qui en ornaient de petites. Mais ces transplantations ont dû préserver, en somme, plus que détruire. Payées fort cher, elles étaient plus considérées par ceux qui les avaient acquises qu'elles ne l'étaient par ceux qui ne les voyaient même plus, les ayant toujours eues devant les yeux.

Les choses, comme les hommes, se renouvellent peut-être en changeant de milieu. Il est bien certain que les gens du XVIIIe siècle seraient fort surpris du cas que l'on fit de certains objets qu'ils devaient peu considérer et de la valeur acquise par ces bibelots en passant de mains en mains.

***

Les temps sont changés. — Nous préférons aujourd'hui les murs neufs, ce qui n'empêche point les meubles et les objets anciens de trouver leur place et peut-être même d'y briller avec plus d'éclat, dans l'isolement et une atmosphère nouvelle. Ce qui est beau, ce qui est une œuvre d'art, le demeure, en dépit des modes.

Mais il faut savoir s'affranchir de ces sortes d'épidémies et celle qui montra tant de fétichisme pour le décor Louis XVI, le faux Hubert-Robert et la bergère laquée, fut une des plus tenaces qu'on ait connues.

ALBERT FLAMENT

PARMI LES LIVRES

LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ

par Jules Romains.

Le 6 octobre. — Crime de Quinette. — Les Amours enfantines. — Eros de Paris. — Les Superbes. — Les Humbles. — 6 volumes (Flammarion). — Depuis longtemps M. Jules Romains estime que l'individu occupe une place excessive dans les productions littéraires. M. Jules Romains est l'inventeur de l'unanimisme. Plutôt qu'une méthode, c'est une disposition d'esprit à laquelle quelques exaltés ont donné une valeur quasi-mystique. On n'ose affirmer du reste que leur ferveur ait embarrassé M. Jules Romains. Il a composé en 1910 un *manuel de déification* qui prête à des interprétations assez larges. Et si, depuis lors, en 1925, dans une conférence, il a parlé de l'unanimisme en termes mesurés, il n'en a pas moins déclaré, en cette circonstance, que l'unanimisme pouvait libérer l'individu par une méthode où la mystique semble aussi directement intéressée que certaines conceptions de la sociologie et du rationalisme. D'après M. Romains, en effet, c'est, contrairement à ce que, dans notre simplicité, nous pouvons penser, l'individualisme qui nous opprime. On l'a vu développer ce point de vue dans *Jean le Maufranc.* Ce n'est pas notre dessein de le discuter aujourd'hui. M. René Lalou aura lieu sans doute d'aborder ce problème philosophique dans l'étude d'ensemble consacrée à Jules Romains, que doit publier bientôt la *Revue de Paris.* Revenant à la base, contentons-nous de rappeler que l'unanimisme repose sur deux postulats[1] : 1° La croyance à une certaine réalité de nature spirituelle, l'unanime; 2° l'idée que l'âme universelle peut entrer parfois en communication avec l'unanime.

Il semble qu'on puisse laisser de côté la seconde proposition, car si nous ne pouvions jamais entrer en communication avec l'unanime, il serait comme s'il n'était pas. Reste la foi en l'existence de l'esprit, conçu comme indépendant des cerveaux humains : la foi dans la

1. Voir *Problèmes d'aujourd'hui*, par Jules Romains (Kra).

continuité du spirituel. C'est, par définition, la croyance même de tous les spiritualistes : elle a fait naître depuis longtemps toutes sortes d'hypothèses ingénieuses. C'est dans Savage Landor, je crois, qu'on trouve celle-ci. L'esprit étant répandu dans le monde se condense à certaines époques en certains lieux. Les hommes qui baignent dans cette nuée favorable en éprouvent des effets bienfaisants. Ceux qui, en d'autres circonstances, n'auraient possédé que l'intelligence se voient doués de génie. Ainsi s'explique que le ve siècle à Athènes, le xve en Italie, le xviie en France aient vu naître tant de grands hommes, tandis que des continents entiers, pendant des séries de siècles, n'en voyaient pas paraître un seul. Dans cette hypothèse l'homme est réduit au rôle d'antenne, plus ou moins bien accordée aux ondes spirituelles qui viennent le caresser. Pourquoi pas? L'expression populaire « c'est une idée dans l'air » trouverait là une explication assez majestueuse.

Cette imagination se rapproche beaucoup de celles de M. Jules Romains. Mais la « vérité » est apparue à cet écrivain dans des circonstances quasi-romanesques, où certains de ses admirateurs ne sont pas loin de démêler l'intervention du divin. C'était un soir d'octobre 1903 et M. Jules Romains se promenait dans la rue d'Amsterdam. Tout à coup il sentit qu'il n'était pas seulement lui-même, mais un élément du groupe qui l'entourait, une parcelle de la foule. Comme le dit son hagiographe, madame Madeleine Israël[1], *l'unanimisme était né.* Le chemin de Damas parisien ne doit pas trop longtemps faire sourire. Il est bien possible qu'après d'autres, M. Romains ait eu là la révélation d'une vérité éternelle. Nous nous faisons très probablement une idée excessive de notre moi : elle amuserait la plupart des Orientaux, s'ils la comprenaient.

Le dessein de M. Jules Romains fut de faire pénétrer ces idées dans la littérature. Elle y avait fait des apparitions sans doute auparavant, mais, pour ainsi dire, malgré les écrivains et par la seule grâce de leur inconscient. Une intervention de l'activité spirituelle contrôlée pouvait donc paraître s'imposer. M. Jules Romains dans ses poèmes, dans ses romans, dans ses pièces entreprit donc de donner la vie à quelques unanimes. C'étaient de petits unanimes, des unanimes limités, car, indépendamment du grand unanime où nous allons tous puiser nos tremblotantes pensées, il y a des unanimes de seconde zone, dont les groupes humains sont responsables. Si dix personnes, en effet, s'assemblent, et entreprennent une action en commun, l'assemblée est bientôt constituée par onze éléments : les dix travailleurs plus un élément collectif qui est quelque chose

1. *Jules Romains*, par Madeleine Israël (Kra).

de plus que les dix hommes : l'âme de leur groupe. M. Jules Romains donna donc la vie à quelques-unes de ces âmes de séries : et c'était un jour l'âme d'un convoi funéraire (*Mort de quelqu'un*), un autre l'âme d'un petit village de montagne (*Cromedeyre le Vieil*) ou bien simplement l'âme d'un groupe de camarades (*Les copains*). Comme M. Jules Romains a beaucoup de talent et une intelligence d'une vivacité exceptionnelle, il se tirait à son avantage de ces difficiles entreprises. Mais, on sentait bien qu'il avait un but, qu'il voulait démontrer quelque chose. Cela se voyait parfois même beaucoup trop; et, appuyés sur une thèse ces récits manquaient souvent de naturel.

M. Jules Romains dit quelque part que le grand homme est celui qui pressent le premier des vérités dont sans lui le reste du monde se fût avisé, quelque temps après. En révélant l'unanimisme qui restreignait si fortement le rôle du moi, au bénéfice des groupes, M. Jules Romains indiquait un chemin dans lequel depuis lors (sur son indication ou en complète ignorance de cette indication) beaucoup d'écrivains, d'artistes, de cinéastes, d'hommes politiques (les communistes) se sont engagés. Ce n'étaient pas exactement des unanimistes orthodoxes. Et pourtant dans toute cette série de romans, de pièces de théâtre, de films dont nous avons eu l'occasion de parler récemment à propos de *Vingt-quatre heures*, de Louis Bromfield, on sent souffler de petits zéphyrs unanimistes. Mais ce succès était bien loin de griser M. Jules Romains. Même unanimiste, un écrivain se dégoûterait vite de ses propres idées, si tout le monde les adoptait. Rien de plus inquiétant que le consentement universel. M. Jules Romains ne s'est pas trouvé du reste dans cette poignante situation. Il a simplement digéré son unanimisme; il l'a complètement assimilé; l'unanimisme, débarrassé des bagages de la théorie, est devenu vraiment un des éléments naturels de sa vision de l'univers et il a entrepris d'écrire une grande œuvre d'où les préoccupations unanimistes ne sont certes pas absentes, mais où, sauf peut-être dans le premier volume (coup de chapeau tiré aux dieux de la veille), leur apparition ne suggère pas l'idée d'une violence faite au réel.

Il s'agit des *Hommes de bonne volonté*, ce vaste roman dont on célèbre un peu partout et à bien juste titre le mérite. Six volumes déjà ont paru et nous pouvons en prendre une assez large vue d'ensemble. M. Jules Romains, pour ne décourager personne, n'a pas fait savoir à quel nombre de livres il comptait s'arrêter. Si l'on considère le chemin parcouru : 6 octobre 1908-11 janvier 1910 et celui qui reste à parcourir (M. Jules Romains a fait savoir dans une interview que son point d'arrivée serait une certaine journée de 1933), il semble impossible que nous soyons appelés à bénéficier de moins de vingt volumes.

Avant d'ouvrir cet ouvrage, nous voudrions encore rappeler quelques traits de la biographie de M. Jules Romains. Ils peuvent expliquer la genèse de certains épisodes de son nouvel ouvrage. M. Jules Romains (de son nom Louis Farigoule) est né dans un village du Velay en 1885. Il était le fils d'un instituteur. Son père ayant été chargé d'une classe à Paris : plus précisément à Montmartre, c'est dans ce quartier que s'écoula l'enfance de M. Romains. Il aima et comprit les rues du Paris populaire. Après avoir fait ses études à Condorcet, M. Romains fut reçu à l'École Normale. Comme il avait déjà passé sa licence quand il fut admis rue d'Ulm, il occupa sa première année d'école à préparer une licence de sciences. Pour son diplôme d'études supérieures, il fit choix d'un sujet de biologie. M. Jules Romains estime que les écrivains doivent avoir une forte culture scientifique. Sa vie intellectuelle est philosophie, sciences et littérature...

A Normale M. Romains ne se signala pas seulement par son intelligence, mais aussi par son goût pour les chahuts, les farces et les mystifications[1]. Ce doit être une conséquence naturelle de la foi en l'existence des groupes que de chercher à savoir comment on peut s'emparer de leur esprit. Quand on lit le récit des farces inventées par M. Romainsà l'usage des jeunes élèves de Normale, on croit assister à la représentation d'une première ébauche de *Knock*... Reçu agrégé de philosophie en 1909, Jules Romains fut professeur à Laon, Brest, Nice et Paris. Il a depuis lors renoncé au professorat.

L'œuvre de M. J. Romains, antérieurement aux *Hommes de bonne volonté*, est trop connue pour qu'un examen en soit nécessaire mais on sentira mieux, peut-être, la continuité de certaines de ses préoccupations, si l'on se souvient que deux sujets ont avant tout retenu son attention : la peinture de la vie populaire parisienne, de l'esprit révolutionnaire; celle de l'amour. Aux promenades vagabondes de l'enfant Farigoule dans Montmartre avaient succédé les promenades, plus conscientes, du jeune homme du côté de la Villette et de Ménilmontant. En 1904, J. Romains avait formé avec Chennevière, Arcos et Vildrac, un groupe de « copains ». On s'habillait en ouvriers et l'on allait faire des ballades du côté du canal ou de la place des Fêtes. Sans rien préjuger du costume revêtu depuis lors, on peut supposer, en lisant les *Hommes de bonne volonté*, que ce genre d'explorations-enquêtes n'a jamais dû être tout à fait interrompu...

1. Il lança aux élections municipales du quartier la candidature d'Étienne Coulet dont le programme était : 1° gouvernement par le peuple. Tous les délégués de la nation se réuniront dans la plaine de la Beauce; 2° tous les prolétaires inhumés au Panthéon. — On se demande quelquefois si la vision extra-rétinienne, la sensationnelle découverte de M. Romains, ne doit pas être rattachée à ces manifestations d'activité fantaisistes.

Quant à l'amour, les peintures qu'il a inspirées à M. Romains ont souvent reflété les préoccupations unanimistes de leur auteur. Le couple est conçu comme formant le plus petit et le plus impressionnant des unanimes; parfois (dans *le Dieu des corps*) il communie dans une sorte de religion de la chair qui fait songer au Lawrence de *Lady Chatterley*.

***

« *Quand un romancier se propose un travail de grande envergure,* écrit M. J. Romains dans la préface des Hommes de bonne volonté, *comme par exemple de peindre le monde de son temps, la tradition lui offre deux procédés principaux, dont les autres ne sont que des variantes.* » Le premier procédé : nouer entre les personnages de romans bien distincts des liens de parenté (*les Rougon-Macquart*, de Zola) ou rappeler des événements dépeints dans d'autres romans (*Comédie Humaine*, de Balzac). Second procédé : choisir un personnage central et insérer dans son histoire les aventures d'autres personnages (romans picaresques, *les Misérables, Forsyte Saga*, de Galsworthy, etc.).

M. Jules Romains a adopté une autre méthode. Ayant « mis en place » un certain nombre de groupes de personnages, il a fait progresser leur histoire parallèlement dans le temps. On peut supposer qu'ils se rejoindront pourtant un jour. Mais une pareille composition nous fait fortement sentir ce que les hommes doivent aux événements de leur époque. Dans ce vaste ensemble il y a place pour les contre-coups des événements, les réactions lointaines des actes humains, les hasards. Il limite moins arbitrairement que le roman classique le champ d'action de chaque être. Car nous tenons tous à tout et à tous. Et, plus nettement on indique les liens qui nous rattachent au reste de l'univers, plus on se rapproche de la vérité. On voit les avantages de cette méthode. On devine aussi ses inconvénients. Nous devons nous arracher fréquemment à un spectacle qui nous passionne pour en contempler un autre, qui tout d'abord nous inspire moins d'intérêt. A chaque fois que nous passons ainsi d'un poste d'observation à un autre, pour contempler une scène nouvelle, on exige de nous une adaptation intérieure à un rythme différent. Contrainte plus pénible encore que l'exercice de mémoire auquel nous incite la réapparition d'un personnage disparu depuis plusieurs centaines de pages.

Ces entrecroisements d'intrigues, il est vrai, permettent des juxtapositions saisissantes; on peut grâce à elles exprimer le jeu des grandes forces qui nous agissent et par lesquelles nous sommes successivement ou simultanément entraînés. Un auteur aussi adroit

que M. Romains en tire des effets heureux. Ils lui valent aussi certaines commodités : en séparant pour quelque temps le lecteur d'une action qui le captive, on fait naître en lui cet intérêt d'attente supplémentaire qui est tout le charme de l'existence du lecteur de roman-feuilleton. En reculant vers des années lointaines la solution des problèmes posés, on apaise, du même coup qu'on les fait naître, certaines inquiétudes que suscitent les singularités de la composition. Comment savoir en effet si en s'attardant sur la description psychologique d'un personnage qui ne joue dans les six premiers volumes qu'un petit rôle, l'auteur a préparé savamment l'explication de la grande catastrophe d'un tome à venir ou s'il a obéi à quelque complaisance personnelle pour un sujet qui l'attirait? Que la conception d'une pareille œuvre, où l'on tente de noyer dans le fleuve temps et dans la masse humaine un certain nombre d'hommes choisis, ait pris naissance dans un cerveau tourmenté par l'unanimisme on ne s'en étonne pas. Mais faut-il voir là un chef-d'œuvre de l'unanimisme? Y a-t-il entre la doctrine philosophique et l'œuvre romancée un rapport nécessaire : c'est une autre question.

Ce rapport pourrait se manifester dans la psychologie des personnages et dans la composition de l'œuvre. L'analyse de celle-ci va nous éclairer petit à petit sur le premier point. Mais en ce qui concerne la composition, le problème de l'influence unanimiste se pose tout de suite, car elle n'est évidente que dans le premier tome. Les suivants nous mettent simplement en présence de plusieurs histoires qui se « rattrapent » tour à tour, dans le temps par des sauts chronologiques de longueurs inégales.

***

Ce premier tome dépeint la seule journée du 6 octobre 1908. Du matin au soir, elle charrie tous les personnages du roman. Le livre s'ouvre sur une description d'ensemble de Paris : la ville s'éveille. Onze degrés au thermomètre. Des *myriades d'hommes glissent vers le centre*. Ils ont des préoccupations communes : les événements annoncés par les journaux. Wright a battu le record de distance en avion; Jaurès a publié un article; la guerre menace entre la Bulgarie et la Turquie.

Après cette vue d'ensemble une suite de gros plans. Cinq à dix pages consacrées à chacun des quelque douze groupes de personnages qui vont entrer en action. M. Jules Romains donne le départ : une actrice s'éveille; des ouvriers travaillent; une bonne femme fait le ménage, etc... Les groupes sont choisis dans les milieux les plus

divers : ouvriers peintres; instituteurs; hommes politiques; hommes d'affaires; ouvriers d'art; familles aristocratiques; élèves de l'École Normale; grande bourgeoisie. Dans tous ces groupes le reflet des mêmes préoccupations, les événements du jour; mais aussi, cela va de soi, et avant tout, des préoccupations purement personnelles : la reliure à choisir pour un livre; le cours des sucres; la peau de ma maîtresse; le résultat des courses. Tour à tour notre attention est retenue par chacun des personnages. Nous commençons de nous intéresser à leurs drames personnels. Vers cinq heures du soir, tous les gros plans fuient vers l'horizon, vont se fondre dans la grande masse de la ville. C'est la ville qui devient figure centrale. L'animation déserte les quartiers du centre. Des courants de voiture s'établissent dans certaines rues. Mille regards, des trottoirs, des mansardes, des fenêtres des trains qui roulent vers la ville se concentrent vers Montmartre, trophée de la cité. Paris! Paris sous le crépuscule d'octobre, *main chargée de pouvoirs, sillonnée de lignes secrètes*. On y distingue la ligne de la richesse qui *court comme une frontière émouvante et douteuse*; *le pôle de la richesse qui depuis un siècle remonte lentement de la Madeleine vers l'Étoile... le pôle de la pauvreté dont les pâles effluves, les aurores vertes et glacées* oscillent *de la rue Rebeval à la rue Julien-Lacroix.*

Nouveau mouvement d'ensemble. Paris est repoussé dans le lointain, se fond dans les ombres du soir. En gros plan, de nouveau, des hommes. Nous les connaissons déjà. Nous vivons de nouveau leur histoire particulière. Pour finir, apparition d'un petit garçon. Un petit Parisien. Il est futé, malin, réfléchit sur tout, observe, recueille les appels, les indices. Mais « *pour profiter de tout ce qu'il aurait besoin de ressentir ce soir en même temps, il entrevoit avec étonnement qu'il lui faudrait une âme plus spacieuse que la sienne* ». Nous sommes trop petits pour nous. Que ne pouvons-nous nous fondre dans le tout! Juste le temps, si nous pouvions bénéficier de cet agrandissement délicieux, de songer aux rapports de l'unanimisme et du bouddhisme.

Telle est la symphonie d'ouverture des *Hommes de bonne volonté*. Elle est magnifique : d'une précision balzacienne dans les tableaux à quelques personnages, d'une puissante poésie dans les panoramas d'ensemble. Mais on ne peut porter ni les uns ni les autres à l'actif de l'unanimisme, à qui l'on doit attribuer au contraire les réengrenages et désengrenages du particulier au général. Or on ne peut dire qu'on reçoive à chaque fois de ceux-ci une impression absolument conforme aux intentions de l'auteur. Cette idée que nous ne sommes qu'un atome dans une nuée d'atomes peut toucher une fois, quand on nous y amène presque par surprise. Si l'on y revient à

maintes reprises dans des mouvements que la géométrie paraît quelque peu régler, nous glissons vers l'indifférence.

Or, l'effet que peut provoquer la notion de notre petitesse, bien des écrivains déjà, qui n'étaient unanimistes que sans le savoir (ce n'est pas du tout une mauvaise situation) ont su déjà en jouer. Pour prendre un exemple entre mille, quand à la fin d'un acte de la *Femme nue*, Henry Bataille sépare deux amants, réunis dans une exposition, en faisant entendre le cri du gardien : « On ferme », il touche d'emblée à l'effet majeur de l'unanimisme. Il replace en effet le couple (petit unanime) dans la foule des visiteurs du Grand Palais (grand unanime), en nous suggérant l'idée que les souffrances et les espoirs des deux protagonistes sont du même ordre que les souffrances et les espoirs qui agitent les cerveaux des autres hommes. Poignante détresse individuelle qui n'est qu'une note jetée dans le grand concert de la détresse universelle.

***

Ce qui « ferre » complètement le lecteur au cours des deux premiers volumes, c'est l'aventure du relieur Quinette. Elle est psychologiquement des plus curieuses et conduite avec un sens dramatique étonnant. Le relieur Quinette travaille dans sa boutique quand un homme fait irruption chez lui. Ses vêtements, ses mains sont tachés de sang. Il demande la permission de se laver. Quinette la lui accorde. Par pitié? Nullement. Quinette, comme beaucoup de gens, trouve que sa vie manque d'imprévu. Pourquoi, pour se distraire, ne pas s'accrocher à la vie d'autrui? Se faire remorquer par un autre au milieu d'aventures merveilleuses. C'est le parti choisi par Quinette. Il oblige l'inconnu à accepter un rendez-vous pour le soir même. Il lui impose ses services. Il joue avec le danger, le danger que court un autre. Finit par y participer lui-même, par devenir, par la protection même qu'il accorde à cet homme qui a tué, une sorte de complice. C'est un raffiné : il joue avec le risque. Joie de sentir l'obscur tâtonnement de la masse policière, de percevoir des menaces qui rôdent. Il se sent en lutte avec cette police, car c'est lui qui mène le jeu défensif au lieu et place de l'assassin réel : Leheudry. Il en arrive à se substituer en esprit à cet homme, à éprouver les sensations que les meurtriers authentiques connaissent à l'ordinaire. Il va voir le lieu du crime, y prend un sombre plaisir — un crime qu'il n'a pas commis mais qui lui devient cher comme son œuvre. Ce n'est pas assez de lutter de loin avec la police. Un jeu plus serré serait autrement passionnant. Il fait une demi-dénonciation qui embrouille tout. On lui montre des photographies de

suspects qui auraient pu faire le coup. Reconnaît-il l'homme qui est entré dans sa boutique? Quinette regarde les inconnus. « *Il éprouve un plaisir à penser que des suites entières d'événements dépendent de son caprice. Elles sont là devant lui comme des grappes de fruits divinement appétissantes. Un seul geste suffit pour cueillir celle qui plaît. Laquelle choisir?* » Au hasard enfin il se décide pour une photographie. C'est peut-être cet homme-ci. Jeu terrible : Quinette peut lancer la police dans la direction qu'il veut. Des confrontations suivront. Mais pour agir à sa guise, Quinette est gêné par l'existence même de Leheudry. Leheudry, cet homme qu'il a protégé, dont il a pris les affaires en mains, qu'il a réussi à cacher, dont il règle toutes les démarches. Mais qu'importe l'homme après tout? C'est un criminel, ce n'est pas un « auteur de crime », un artiste logique comme pourrait être Quinette. Autant se débarrasser de celui pour qui l'on s'est compromis. Un soir, dans une carrière près de Paris. Quinette assassine Leheudry avec une froide résolution et en prenant, d'un esprit méthodique, toutes les précautions nécessaires. Quinette, le coup fait, Quinette est repoussé dans l'ombre par M. Jules Romains. Il n'apparaît plus, dans les quatre volumes qui suivent, qu'à intervalles espacés. Entraîné par son goût pour les affaires policières, désireux aussi de ne pas perdre contact avec ses ennemis, Quinette est devenu indicateur. Il s'enrôle dans un cercle d'anarchistes et fournit sur eux toutes les précisions souhaitables. Mais il reste longtemps sans rien savoir de l'affaire Leheudry, ce qui le tourmente. Les journaux n'en ont pas soufflé mot. A la fin du tome VI seulement il apprend par un inspecteur que le cadavre de Leheudry a été, depuis plusieurs mois, retrouvé dans la carrière. Mais la police ayant révélé son impuissance dans l'affaire Steinheil n'a pas voulu faire connaître au public un second échec. Débarrassé de ses papiers et scientifiquement défiguré par Quinette, Leheudry n'a même pas été identifié. Pourtant nous sentons bien que l'affaire n'est pas classée. Il y a la maîtresse de Leheudry, avec qui le relieur avait cru bon d'entrer en relations, qui pourrait parler un jour, bien que Quinette ait pris des mesures machiavéliques... L'auteur tient Quinette en réserve.

Cet assassin est une création extraordinaire. Fourré jusqu'au cou dans l'acte gratuit avec une vraisemblance incontestable. Méthodique, imaginatif et raisonneur. Chérissant le mystère, le danger. Friand de terreur. Amateur de changements de personnalités. Un vrai romancier. Un romancier qui vivrait ses romans au lieu de les écrire. Un relieur? Du côté de la vie intellectuelle, c'était le moins qu'il pût être. Mais on devine en lui quelque chose de plus relevé, Il n'est pas de personnage avec lequel M. Romains soit entré en

communication plus profonde. L'auteur a vécu les curiosités et les angoisses raffinées de sa créature, il s'est identifié avec elle. C'est presque le crime de M. Jules Romains. Un bien beau crime; du point de vue purement esthétique bien entendu.

La prodigieuse « conscience » de Quinette, la sûreté mathématique de ses raisonnements — qui n'exclut pas l'aptitude à l'émotion — sont en correspondance parfaite avec ses actes. Il y a entre l'univers intérieur de cet homme et ses manifestations extérieures une complète harmonie. C'est une création d'une seule venue, inattaquable. Les autres personnages de Jules Romains ne nous donnent pas tous une sensation d'équilibre aussi complète. Pourtant il n'y a rien à redire à leur localisation sociale. Ils ont tous le vocabulaire, les expressions qui conviennent à leur état. Leurs actes sont vraisemblables; leurs attitudes justes. Comment se fait-il que nous trouvions un léger accent d'étonnement pour dire en face de chacun d'eux — petit garçon du peuple, homme du monde, actrice. — « Mon Dieu! Qu'ils sont intelligents! »

Si c'est un reproche il peut paraître bien singulier. Mais il y a dans la précision des examens intérieurs auxquels se livrent fréquemment tous ces personnages, une précision, une sûreté qui révèlent un peu trop nettement l'intervention de l'auteur.

Reconstituant, à maintes reprises, des monologues intérieurs, M. Romains doit en effet — c'est la règle du genre — s'installer dans les cœurs, les reins, les cerveaux. Et parfois nous avons envie de lui dire : « Ce n'est pas possible. Vous n'êtes pas Dieu! Le discours de votre actrice était juste. Vous l'avez entendu. Vous auriez pu l'entendre. Le geste que vous lui avez fait accomplir ensuite est dans la logique de l'illogisme humain. Mais la méditation qui a rempli l'intervalle. Où l'avez-vous prise? Ce que pense cette femme, n'est-ce pas ce que *vous* auriez pensé, si *vous* aviez dit ce qu'elle a dit, fait ce qu'elle a fait? Vous nous avez intéressé, séduits. Vous ne nous avez pas convaincus. Et si nous sommes en défiance c'est précisément parce que sous des dehors différents il y a dans la démarche psychologique de votre petit garçon, de votre homme du monde, de votre actrice un *même* rythme, une *même* rigueur. Serait-ce là, incorporé, souterrain, le premier des unanimes? »

***

Le tome III débute par une longue conversation entre deux normaliens Jerphanion et Jallez incommodément installés, comme c'est la coutume, sur les toits de leur école. Ils parlent de littérature et de critique avec une pertinence que nous leur envions. Commen-

tent certains événements contemporains (explosion du *Latouche-Tréville*). Glissent vers les confidences. Celles de Jallez fournissent l'armature des tomes III et IV. C'est un garçon bien séduisant. Fils d'un sous-directeur d'agence au Crédit Lyonnais. Né à Paris. Tandis que Jerphanion est un Auvergnat... Comme M. Romains... On dirait d'une piste brouillée. Car c'est Jallez qui a connu la grande crise religieuse dont nous savons par des biographes qu'a souffert M. Jules Romains. Cette crise a bouleversé Jallez de onze à treize ans. Il a eu « la hantise du péché mortel ». Et surtout du péché de pensée. Comment lutter contre une pensée quand la pensée se divise en soi? Impossibilité d'échapper à la damnation. L'éternité de souffrance en perspective. Terrible invention des religions : en garantissant l'éternité, elles offrent à quelques-uns la certitude de souffrances infinies. Et tout à coup à quatorze ans, Jallez, habitant de Montmartre, — encore comme le jeune Romains — rencontre une petite fille de son âge, Hélène Sigeau. Aussitôt l'amour l'envahit. Un amour très pur, qui restera pur et qui, par sa seule présence, chassera même tous les troubles sexuels dont commençait à souffrir l'adolescent. Les enfants se promènent ensemble le soir, inventent des itinéraires toujours nouveaux dans les ruelles du quartier. Hélène est bientôt employée par sa mère, qui s'occupe de parfumerie, à visiter la clientèle. Jallez, le jeudi, fait d'immenses promenades avec elle dans la ville en allant voir les clients. L'amour de Paris se confond presque dans son esprit avec l'amour d'Hélène. Elle est un peu mêlée à tous les quartiers de la ville. Elle est le voyage dans la ville, à travers tous les mondes que sont les quartiers qui la composent. Le sentiment qu'elle inspire a quelque chose d' « épars et d'oublieux », de libéré. De libérateur aussi, car Hélène et Paris arrachent Jallez à ses obsessions religieuses. Chaque soir, il retrouve la jeune fille. Comme ils ne peuvent s'écrire, ils se donnent rendez-vous en dessinant des signes sur certains murs convenus — en des lieux très éloignés les uns des autres du reste. Ils sont arrivés à fabriquer des hiéroglyphes très compliqués où l'heure, le lieu de rencontre et des nuances de sentiments peuvent être simultanément fixés[1]. Un jour Hélène disparaît, sa mère l'ayant emmenée en province pour des raisons inexpliquées. Mais, pendant des années encore, Jallez aperçoit sur les murs certains signes qu'Hélène ou lui avait tracés. Un jour même, en passant près d'un des murs réservés à cette étrange correspondance, sur le quai Notre-Dame, Jallez aperçoit un signe nouveau. Il signifie « Je pense à toi. Je t'aime » et est surchargé de la barre

1. Dans *Trente et Quarante*, d'Edmond About, deux personnages communiquent ainsi, ou à peu près : exactement en soulignant certaines lettres sur des affiches. Loin de nous, bien entendu, l'idée de chercher une « source ».

d'*empêchement*. Ajoutés ces mots au crayon : « On m'emmène trop loin. »

Abandonné, Jallez, à quinze ans, connaît une nouvelle crise. Il a perdu la foi, mais il est ravagé par la conscience morale. Une lutte terrible, et si l'on peut dire : laïque — ce qui n'exclut pas le vertige — contre les tentations. Puis une autre jeune fille apparaît : Juliette. Et cet amour-là aussi sera pur, mais non plus d'intention; bien au contraire Jallez devra lutter incessamment contre la tentation. Car il ne veut pas se marier et ne veut pas commettre d' « abus de confiance ». C'est une nouvelle série de souffrances dont il ne se libérera que par la fuite. Mais Jallez aura fait connaissance d'un nouvel amour « jaloux, exclusif, isolant », qui l'aura rendu à lui-même, à l'horreur d'être quelqu'un.

On devine à ce trait qu'un secret désir de communion unanimiste sommeille dans le cœur de Jallez. C'en est, si l'on veut, un autre aspect que le profond amour de Paris qui l'anime. Le Paris du jeune normalien, c'est surtout celui des quartier populaires : avec son ami Jerphanion il fait de longues excursions du côté de la gare de Lyon, de la rue de Charenton, de la Villette. Et c'est en marchant ainsi qu'il évoque Hélène Sigeau et les explorations parisiennes qu'il faisait avec elle. Ainsi deux épaisseurs d'images de la ville se superposent, au travers desquelles se glissent des souvenirs d'Hélène, appels de tendresse dispersés dans le vent, les nuages, les cris des remorqueurs.

Le tendre Jallez est aussi le méthodique Jallez. Ses observations sur Paris sont précises, nourries de faits. Il a étudié l'aspect des maisons, des boutiques, les règles des étalages : l'ordonnance des pains dans les boulangeries, l'ornementation rituelle de leurs murs dans certains quartiers. Le Paris de Jallez est poétique, surnaturel et documentaire. Au fait il y a autant de manières de considérer une ville qu'il y a d'hommes pour la regarder. M. Romains nous offre une autre conception de Paris, celle d'un agent immobilier qui sent monter le prix du mètre carré derrière les palissades, abat en esprit des masures, construit de la même manière des blocs d'immeubles modernes, et s'élevant même à des conceptions haussmannesques, trace des avenues immenses au travers des quartiers mal desservis. Trouverons-nous dans les volumes à venir le Paris de l'historien, de l'amateur d'art, du chineur, de l'ingénieur?

Paris, la vie de Paris occupent dans cet ouvrage une place considérable. Grâce à la diversité de ses personnages, M. Romains a déjà eu l'occasion de décrire la Villette, la rue Vaneau, Picpus, l'avenue Hoche, le quartier Saint-Merri, celui de la gare de l'Est, la rue Réaumur, la rue des Amandiers, Ménilmontant. Il a épié les concierges,

les cochers. Étudié les parcours des autobus, médité sur la place exacte où ils doivent changer de vitesse. Il nous a conduit dans des bureaux de tabac, des commissariats, des réunions d'anarchistes, chez des marchands de porcelaine, des ébénistes, des banquiers. Il a écouté les conversations populaires, les discussions politiques ou les grandes joutes oratoires suscitées (en 1908) par la comparaison des automobiles et des voitures à chevaux. *Les Hommes de bonne volonté* représentent une des plus étonnantes tentatives qui aient été faites, depuis Restif de la Bretonne, pour dépeindre, dans leur complexité, les divers aspects de Paris.

***

Au premier plan des volumes V et VI nous trouvons un agent immobilier : Haverkampf et deux amants : Sammécaud et Marie de Champcenais. Ces personnages nous sont connus d'ailleurs depuis le tome Ier et nous n'avons pas cessé depuis lors d'être tenus au courant, par intermittence, de leurs aventures.

Haverkampf, bookmaker, s'est mué en agent immobilier. Il a conçu pour faciliter l'achat et la vente des biens, un système perfectionné, auquel M. Romains nous a initié avec la plus grande minutie. On dit que la description d'affaires est ennuyeuse. Oui, si l'on veut nous faire entrer de plain-pied dans un mécanisme professionnel auquel nous ne sommes pas initiés. Non, si — comme l'a fait M. Romains dont c'est là une des plus curieuses réussites — on nous révèle le travail créateur d'un esprit placé en face d'une série de problèmes nettement exposés.

Il y a dans le portrait de Haverkampf deux traits bien curieux. Pour mieux nous faire connaître cet homme, M. Romains a écrit deux chapitres destinés à nous le montrer mangeant et faisant l'amour. Le tableau de Haverkampf mastiquant son bifteck est inoubliable. Quand on est convaincu (comment ne pas l'être?) des rapports étroits du physique et du spirituel, la composition d'un menu peut être considérée comme révélatrice. Qui sait? Quand les graphologues n'auront plus de succès, d'autres voyants viendront qui sauront bien nous démontrer que le goût pour la Béarnaise et pour le cœur de palmier sont incompatibles avec l'intelligence des œuvres de Chopin. Toutes les manifestations d'une vie sont solidaires.

Et une de celles dont la valeur expressive est la plus saisissante, c'est certainement l'amour. La nuance très spéciale d'amour-tendresse que connaît un Jallez est aussi directement en rapport avec ses idées sur Baudelaire (tome III, page 43) que les gestes de Haver-

kampf dans une maison d'amour avec sa façon de concevoir les affaires.

Il les voit grandes. Il est hardi et prudent. Capable de grandes conceptions, mais ne s'engageant qu'après études minutieuses. Au tome V il conçoit l'idée de lancer une station thermale (avec casino bien entendu) aux environs de Dourdan. Il apporte à ses recherches une sorte de flair policier qui est émouvant. Qu'il s'agisse de Quinette ou d'Haverkampf, M. Romains sait merveilleusement décrire un homme irrésistiblement lancé sur une piste. Après maintes discussions avec ses bailleurs de fonds, Haverkampf réussit enfin à construire sa ville. Il y est occupé quand nous le quittons. Mais, considérant la très faible valeur curative des eaux de la future station et l'enthousiasme que sa création a déjà suscité dans un petit cercle d'élus, il semble bien que nous nous acheminons du côté de quelque *Donogoo-Tonka*.

Ainsi le vieux problème de l'influence exercée par les animateurs sur la foule réapparaît de nouveau dans l'œuvre de Jules Romains. Et nous le voyons également abordé, mais dans un esprit assez différent de celui de Haverkampf, par le normalien Jerphanion, installé sur les toits de l'École Normale avec son camarade Jallez.

Quant au récit des amours de Sammécaud, le grand « pétrolier » avec Marie de Champcenais, il n'a aucun des caractères de banalité qui affadissent le traditionnel roman d'adultère. Lorsque Sammécaud fait sa première « déclaration » à la femme de son collègue Champcenais, — une femme qu'il connaît depuis longtemps et dont la vue ne l'a jamais bouleversé — il est plutôt poussé par une passagère flambée de désir que par un sentiment bien vif. Mais les mots engagent, les mots ont une force créatrice, et quand Sammécaud a parlé, il commence de ressentir l'amour qu'il a — peut-être un peu prématurément — décrit. Quelques mois plus tard, il loue une garçonnière pour recevoir Marie. Mais la jeune femme, qui a toujours été honnête, est victime d'une inhibition nerveuse et ne peut s'abandonner à l'homme qu'elle en est venue pourtant à aimer. Sammécaud, déçu, fait contre mauvaise fortune bon cœur et continue de recevoir régulièrement Marie. Ces réunions, où la seule tendresse, la plus pure, est de rigueur, coûtent à Sammécaud quelque effort; on le sent tout près de s'ennuyer. Mais, un jour, sous l'impulsion d'une soudaine vague de lassitude, inspirée par une discussion avec sa femme, il fait à Marie des confidences sur son existence conjugale, qui est triste. Touchée, Marie, à son tour, lui livre le secret de sa vie. Elle a un enfant dont les facultés intellectuelles ne se sont pas normalement développées et qui est élevé à la campagne par des paysans. Ces confidences transforment l'atmo-

sphère du couple Marie-Sammécaud. Les sentiments de ces deux êtres prennent une nouvelle force. Et lorsque enfin Sammécaud accepte d'aller voir en secret le petit « demeuré », Marie est éperdue de reconnaissance. C'est un voyage que M. de Champcenais, lui, n'aime pas faire. Sammécaud prend, aux yeux de la mère, une valeur d'oracle. Il donne en effet d'excellents conseils pour l'éducation du petit (essayer d'en faire une sorte de sportif anglais puisqu'il ne saurait devenir un Français intelligent) et Marie pénétrée de gratitude sent fondre toutes les défenses qui l'avaient jusqu'alors séparée, malgré elle, de Sammécaud et devient sa maîtresse. Ainsi l'amour maternel l'a menée avec aisance à l'adultère.

Mais cet abandon n'est pas sans conséquences. Il n'en a que de trop tangibles. Et comme Marie ne peut attribuer à son mari la responsabilité de sa grossesse, elle se résoud, sur le conseil de sa manucure, à aller chez une avorteuse. Les visites qu'elle fait chez « madame Camille » dont l'officine est voisine de la rue Riquet, ont un caractère de tragique burlesque saisissant. Et toute cette sombre aventure se termine par une série de scènes d'une vérité et d'une émotion extraordinaires.

On voit paraître au tome IV des *Hommes de bonne volonté*, un certain abbé Jeanne, à la psychologie duquel plusieurs chapitres sont consacrés. L'auteur y expose les idées de ce prêtre sur la société, l'amour, la chasteté, la charité, les rapports de la science et de la religion. Une des conceptions sociales de l'abbé explique les titres des deux derniers volumes : *les Superbes, les Humbles.* Tous les hommes peuvent se répartir entre ces deux classes. La première groupe les riches et les puissants, la seconde les pauvres. Mais, comme toute règle, celle-ci comporte des exceptions; il y a des riches qui sont humbles et des pauvres qui sont superbes. Et il faut des circonstances assez extraordinaires, parfois, pour que nous sachions à quoi nous en tenir sur notre cas. Marie de Champcenais en fait l'expérience : ses visites chez madame Camille l'ont mise en contact, pour la première fois de sa vie, avec les quartiers misérables. Ils lui ont d'abord fait horreur. Mais elle a découvert ensuite que sa propre infortune se trouvait comme atténuée par la présence de tous ces malheureux. Secrètement, depuis toujours, elle a sa place marquée parmi eux. Et elle en éprouve une sorte de soulagement, dont elle ne connaît pas bien les causes, au nombre desquelles elle serait bien étonnée sans doute de trouver une pincée d'unanimisme. Mais le fait est que madame de Champcenais, aristocrate et richissime ne peut loger tout son destin dans le livre des superbes et réclame une place dans celui des humbles.

***

Tels sont quelques-uns des personnages auxquels M. Romains vient de donner la vie. Mais, auprès de ceux-là, il y en a bien d'autres, et des plus vivants eux aussi, que nous avons dû laisser de côté : le petit Wazemmes, gamin de Paris intelligent et débrouillard, que nous avons vu au tome Ier (M. Romains ne se détourne d'aucune scène de ce monde) perdre sa virginité; le petit Bastide, autre gamin de Paris de quelques années plus jeune, du type rêveur et sentimental celui-là. Certaine promenade de Bastide avec son cerceau, du côté de la rue Béliard, a suscité une admiration « unanime ». Comme rêveur éveillé, Bastide peut être rapproché des jeunes héros d'*Enfantines* de Larbaud. Quand il ne se croit pas un chemin de fer, Bastide est un explorateur, un messager, un montagnard. S'il fait des courses pour sa mère il se convainc aisément qu'il porte des plis aux sentinelles d'une ville assiégée. Il se joue même, un jour, le jeu de la pauvreté, imaginant que ses parents sont réduits à la misère. A quelques jours de là, il s'en faut de peu du reste qu'ils ne le soient en réalité. Et il y a une belle scène qui nous montre la mère de Bastide ouvrant le paquet qui contient les économies du ménage. La femme évoque les années de privation que représentent ces quelques obligations de la Ville de Paris. Ce qui donne une assez belle valeur, par contraste, au chapitre suivant, où l'on voit les administrateurs d'une société de transports préparer une émission de titres dont le remboursement leur paraît devoir conserver un caractère douteux.

Il faudrait parler aussi du député Gurau, un radical indépendant aux prises avec les pétroliers. C'est un homme intelligent et sympathique, grâce à qui nous possédons d'intéressants aperçus sur les rapports de la politique et des affaires. Rapports décrits sans aucune arrière-pensée caricaturale, mais avec un souci très net au contraire de dégager la part de bonnes intentions qui est si importante dans la plupart des actes humains — même les plus néfastes. Cette préoccupation, qui a inspiré le titre général de l'ouvrage, est un de ses attraits. Elle explique l'absence de toute « charge » dans les portraits dessinés — et aussi de toute simplification conventionnelle. Aucun des êtres présentés n'est sot ou méchant — nous le savons, nous en possédons les preuves — ce qui ne les empêche pas d'agir bien souvent comme s'ils étaient cruels ou stupides. Le sens comique qui apparaît si souvent dans le livre ne recherche pas les effets grossissants, mais les oppositions subtiles. On appréciera de ce point de vue les propos de certain colonel qui, dans un dîner, développe en s'excusant les idées les plus fines sur la situation de l'Europe, et expose d'une voix péremptoire des théories militaires absurdes.

Tout un groupe de personnages enfin est composé d'anarchistes, de révolutionnaires, d'instituteurs d'extrême gauche. L'un d'entre eux, Clanricard, ayant publié un article dans une revue, reçoit, à la fin du tome VI, une lettre de Jerphanion, l'ami de Jallez. Le fait vaut d'être noté. Comme, par ailleurs, le groupe de Gurau et celui des pétroliers ont fait assez vite jonction, rejoints ensuite par Haverkampf, on peut supposer que la plupart des personnages finiront par être engagés dans une action commune. Tous ces êtres sont assez attachants pour que l'on ne puisse se tenir de former des hypothèses sur leur destinée future. On voit très bien, par exemple, comment les Normaliens pourraient être entraînés par Clanricard dans un milieu d'anarchistes espionné par Quinette. Mais ce n'est pas notre métier de développer ces conjectures, quoique nous en mourions d'envie — ce qui prouve la force entraînante des inventions de M. Romains.

A cette rapide revue des personnages, il faudrait ajouter — outre le chien Macaire, le chien des Saint-Papoul, qui sous un nom d'emprunt fréquente familièrement un bistrot — de hautes personnalités authentiques du monde de la politique et des arts. Au milieu de ses héros inventés, en effet, M. Romains a introduit Jaurès (que nous voyons chez lui tout d'abord, puis dans un meeting), Paul Dupuy le secrétaire général de l'École Normale, Marcel Boulenger (en visite chez la critique littéraire du *Journal des Débats*), Jean Moréas (évoqué à la *Closerie des Lilas* où M. Romains s'est peint lui-même dans un coin), d'autres encore. Des souvenirs de rencontres personnelles ont évidemment inspiré ces scènes, dont on ne conteste pas la saveur mais qui créent des précédents peut-être dangereux.

***

Nous ne saurions que répéter ici, après plusieurs critiques, que nous nous trouvons en face d'une des œuvres les plus importantes (ce n'est pas à la dimension que l'on pense) de la littérature contemporaine. Ce flux vital qu'a libéré M. Romains aura eu pour premier effet bienfaisant sinon de noyer, du moins de reporter à l'arrière-plan certaines théories qui avaient marqué d'une façon un peu gênante ses premières œuvres et dont le souvenir absorbait parfois encore son esprit, lorsqu'il écrivit le premier ouvrage de cette série. Petit à petit la force même des personnages de M. Romains a triomphé d'elles. A partir du tome II, s'il nous est arrivé à maintes reprises encore de songer à l'unanimisme, c'est que notre attention était alertée et que nous nous efforcions de ne pas laisser échapper les manifestations de cette foi. Du point de vue de la composition,

nous avons dit qu'elle n'exerçait plus d'action à partir du second volume. En ce qui concerne la psychologie des personnages les traits où nous avons reconnu sa marque auraient pu fort bien être notés par un auteur absolument ignorant de la révélation de la rue d'Amsterdam et de ses conséquences.

Les Hommes de bonne volonté ne seraient pas une œuvre de grande classe s'ils étaient restés l'œuvre d'un théoricien. Quand on étreint aussi fortement la vie, il n'y a plus place pour des démonstrations, ou plutôt il y a place pour toutes les démonstrations que chaque situation comporte et dont aucun écrivain ne serait capable de faire lui-même, faute de les connaître, l'énumération. Mais, pour n'être pas une thèse, l'œuvre n'en est pas moins merveilleusement consciente. Elle touche à d'innombrables problèmes psychologiques, sociaux, philosophiques. Elle n'est pas seulement une somme d'observations extérieures savamment recomposée par une imagination dite créatrice, elle reflète les préoccupations intellectuelles les plus élevées. Jallez parle quelque part de la faculté qu'ont certains hommes d'être *traversés impunément par les opérations intellectuelles, comme ces fakirs qu'une lame de couteau entre les épaules ne fait pas saigner* et de l'aptitude de ces êtres à « *conduire* sans résistance sinon l'esprit du moins les signes de l'esprit ». On se félicite de pouvoir placer *in termino* cette citation, qui pose un des problèmes les plus préoccupants du fonctionnement de l'intelligence et qu'on avait peur de laisser échapper. Elle définit, avec l'exactitude d'images qui est habituelle à M. Romains, la disposition d'esprit qui est la plus éloignée de la sienne. Nombreuses sont les opérations intellectuelles qui l'ont traversé, mais elles l'ont toutes marqué. Et toutes les créations humaines qui sont sorties de son esprit portent, sans que leur naturel en souffre, la marque de ces marques. (Est-ce que cela ne serait pas à rapprocher de ce qu'on nomme en biologie l'hérédité par influence?) On dit parfois : un romancier n'a pas besoin d'être intelligent. Et il y a des écrivains, en effet, dont les œuvres ne sont pas absolument dépourvues d'attrait, qui semblent avoir été créés spécialement pour démontrer cet adage paradoxal. Mais on est heureux qu'avec tous les vrais romanciers, M. Romains nous rappelle que ce n'est qu'une maxime de consolation.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIII*e).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Dès le seuil de l'année nouvelle, l'État a convié les capitaux de placement à souscrire une première tranche de l'emprunt de 10 milliards autorisé par le Parlement la veille de Noël.

Les besoins de la trésorerie l'exigeaient sans délai.

Cette tranche dont le ministre des Finances s'est, par prudence, réservé le soin de fixer le montant selon le plus ou moins d'empressement des souscripteurs, est représentée par des Bons 5 p. 100 de 1 000 francs émis à 975 francs remboursables dans cinq, dix, ou quinze ans, au pair ou, dans l'ordre de l'échéance, avec une prime de 5 ou de 10 p. 100.

Il n'est sans doute pas superflu de se souvenir que l'an dernier, dejà, un emprunt global de 10 milliards également a dû être émis pour alimenter la trésorerie qui a été placé dans les conditions suivantes :

1933	Montant émis.	Taux.	Date de remboursement.	Prix d'émission.
—	—	—	—	—
Mars.	5 176 000[1]	4 1/2 p. 100	1993	985
Juillet.	3 348 000[2]	4 1/2 —	1943	962,50
Décembre	1 475 000	5 —	1938	970

Les variations des modalités successives de ces émissions, au nombre de quatre, en moins d'un an, illustrent, bien mieux encore qu'un discours, les vicissitudes et les embarras du crédit de l'État durant cette courte période.

Pour compléter cette statistique et lui donner sa pleine valeur, rappelons simplement qu'il y a tout juste quinze mois l'État pouvait convertir avec succès un 5 p. 100 — en même temps que le 6 p. 100 — en un 4 1/2 p. 100 émis au pair de 100 francs.

L'émission du nouvel emprunt a eu pour conséquence immédiate de provoquer une dépression assez sensible des cours des rentes anciennes. Les feuilles financières se sont empressées d'expliquer que c'était l'effet habituel d'arbitrages en faveur de la nouvelle rente. C'est possible; mais ces opérations n'ont été que de faible envergure, provenant d'une petite spéculation au jour le jour sans ampleur et elles ne font que traduire l'étroitesse des transactions à la Bourse de Paris.

1. Remboursables avec une prime de 50 p. 100 sur le pair.
2. Remboursables avec une prime de 10 p. 100 sur le pair.

Au surplus, cette exiguïté des affaires boursières, conséquence de la thésaurisation persévérante de l'épargne, due elle-même à la prolongation de la crise générale et au défaut de confiance, est, une fois de plus, mise en relief par la position des opérations restant engagées à la liquidation du 31 décembre.

D'après le relevé de la Chambre syndicale cette position était la suivante au Parquet officiel : acheteur 1 175 millions, vendeur 245 millions, contre 1 166 millions et 224 millions respectivement au 15 décembre. Pour un grand marché comme celui de Paris ce sont des chiffres de minime importance. Ils caractérisent l'anémie persistante de la Bourse.

Cependant, de temps à autre, des incidents fortuits révèlent qu'il faudrait peu de chose pour ramener l'animation. On vient de le voir, précisément, par le mouvement de hausse qui s'est instauré, au lendemain de la tragique catastrophe de Lagny, sur les actions des entreprises de matériel roulant.

Non seulement les vedettes du groupe, la Franco-Belge *et la* Compagnie Française de Matériel de Chemin de Fer *ont largement progressé, mais encore des affaires de second plan et qui ne sont pas directement intéressées par l'éventualité d'une intensification de la fabrication des wagons métalliques, telles que* Cail *et* Arbel *ont vu les cours de leurs titres se relever sensiblement. Il semble bien que les demandes sont provenues de l'épargne tout autant, sinon plus, que de la spéculation.*

On en revient ainsi, toujours, à la même conclusion : les affaires reprendraient vite et la confiance reviendrait rapidement, si la politique nous donnait de bonnes finances. C'est une vérité élémentaire qu'un Ministre proclamait il y a un siècle et qui est, en fait, de tous les temps.

Le marché de Londres, beaucoup plus actif que celui de Paris, paraît avoir été déçu par le récent message du président Roosevelt. Néanmoins, il conserve, dans son ensemble, des dispositions générales satisfaisantes, principalement sur les valeurs industrielles et commerciales anglaises.

ANDRÉ PLY

de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André PLY, 5, rue de Vienne, Paris (8e).